This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

178 b 11
3

PREMIÈRE PARTIE

SAYNÈTES

ET

MONOLOGUES

F. AUREAU. — IMP. DE LAGNY.

NOUVELLE ÉDITION

PREMIÈRE SÉRIE

SAYNÈTES

ET

MONOLOGUES

PAR MM.

J. DE BIEZ, CHAUVIN, CH. CROS, P. FERRIER
O. GASTINEAU, G. GOETSCHY
FR. MONS, CH. MONSELET, G. NADAUD, G. OHNET
ET LÉON SUPERSAC

PARIS
TRESSE, ÉDITEUR
GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1885

Tous droits réservés

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 MAY 1943
OF OXFORD

PROFESSEUR DE DÉCLAMATION

PRÉFACE-MONOLOGUE

PAR

M. GUSTAVE GŒTSCHY

PROFESSEUR DE DÉCLAMATION

Un salon. — Grande table au centre sur laquelle sont posés des albums, des volumes, des brochures, etc., une carafe et un verre d'eau. — A droite et à gauche, meubles et siéges de salon.

Au lever du rideau, LE PROFESSEUR est assis devant la table et feuillète fiévreusement quelques pages volantes qu'il tient à la main. — Il demeure quelques instants sans parler, puis se lève avec une majestueuse lenteur, vient se placer devant la rampe et fait les saluts d'usage. — Il est en tenue de soirée, cravate et gants blancs. — Ton solennel et pédantesque. — Tête et voix de prud'homme.

Mesdames et Messieurs,

Le maître de ce logis m'a confié une tâche importante et glorieuse. Il m'a permis, sur mes sollicitations pressantes, de venir au début de cette soirée de famille consacrée tout entière au culte de Thalie et de Melpomène les muses divines du théâtre, vous inculquer, en quelques mots et dans le court espace de temps que m'a sévèrement mesuré un régisseur aimable mais inflexible, les préceptes les plus élémentaires et les plus indispensables de la déclamation.

Je viens donc solliciter votre bienveillante attention, et sans plus long préambule je commence :

Il retourne à la table, se verse un verre d'eau, boit, tousse, se mouche, semble se recueillir et s'exprime ainsi :

Mesdames, Messieurs,

La Fontaine, qui fut un mauvais père mais un incomparable fabuliste, a dit quelque part que la vie était une comédie « en cent actes divers » ; après lui Balzac a donné à toute la série de ses admirables études sur la société moderne le nom de *Comédie Humaine*. Le monde en effet n'est qu'une vaste scène sur laquelle chacun de nous est appelé à jouer, avec plus ou moins de succès, le rôle que l'aveugle hasard lui a dévolu... Nous naissons donc tous comédiens, et notre premier pas se fait sur les planches de la vie...

Dans ce chaos d'un monde séducteur
Tout est spectacle et chacun est acteur.

Il boit.

Si du général nous descendons au particulier, nous voyons qu'à côté de l'homme *comédien de nature*, il y a l'homme *comédien de profession*. L'étude du premier ressort de la médecine et de la philosophie, celle du second appartient à la science de la déclamation...

Le comédien de profession est plus communément connu sous le nom d'acteur... du latin *agere*, *actum*, d'où l'on a fait acte, action; il est de tous les âges et de l'un et l'autre sexe : celui de l'autre s'appelle actrice... Sa mission est de traduire par la parole, le geste et la physionomie, les sentiments et les passions que l'auteur dramatique prête à ses personnages... Il faut donc qu'il puisse être tour à tour . tendre, cruel, emporté, violent, passionné, calme, menaçant, doux, terrible, caressant, séduisant, sombre, fatal, joyeux, mélancolique, noble, grandiose, sublime, idéal, avili, corrompu, dégradé, ignoble, abject et repoussant... Aussi ne suffit-il pas pour être acteur d'avoir reçu en partage les

dons naturels les plus heureux, il faut encore les avoir développés par une étude assidue et constante de son art... Ce qui fait qu'on peut dire : *Qu'on naît comédien mais qu'on devient acteur... Homo nascitur histrio, fit actor...*

Il se mouche bruyamment.

L'acteur est le plus souvent poussé vers le théâtre par une irrésistible vocation. Voilà pourquoi il se recrute dans toutes les professions... il peut naître sur les marches d'un trône comme sous le plus humble des chaumes... Néron était empereur... Shakespeare était braconnier... Molière était tapissier... Vavasseur est marchand de parapluies... Moi-même... sans l'ardente passion qui m'a jeté dans les bras de Melpomène... je serais sans doute comme mon père, — un vieux brave! — gardien d'un monument... en province... je coulerais de paisibles jours dans ma ville natale... et j'émargerais huit cents francs d'appointements au budget de ma municipalité...

L'acteur est généralement sensible, affable, modeste, exempt de jalousie... particulièrement bienveillant pour tous ceux de sa profession... (Voix naturelle.) Il y a des exceptions pourtant... qui ne confirment... que trop... la règle... Ainsi moi... je suis une victime des exceptions... Je ne voudrais médire de personne... mais si j'ai dû jadis quitter l'Odéon, c'est que M. Ligier se refusait obstinément à me céder aucun de ses rôles... et je partagerais depuis longtemps avec M. Got l'honneur d'être doyen de la Comédie-Française sans les basses intrigues qui m'ont de tout temps empêché d'y entrer... Enfin ne récriminons pas...

Il reprend la voix de professeur.

L'acteur, disais-je, a mission d'exprimer par la voix, le geste, et l'expression du visage, les sentiments que l'auteur a mis en action. . J'aurai donc a vous entretenir successivement de la *voix*, du *maintien*... du *geste*... de la *physionomie*.

La voix d'abord...

Qu'est-ce que la voix? La voix c'est un son qui sort de

la bouche. — Qu'est-ce que la bouche? c'est ce plus ou moins vaste orifice que nous possédons entre le nez et le menton. — La bouche se compose des lèvres... des gencives.. du palais... et des dents... plus ou moins... Elle correspond à divers organes par lesquels le son est formé, propagé, développé, transmis... Ces organes sont : les poumons... la glotte, l'épiglotte, le larynx, la trachée artère (que j'appellerai le corridor de la bouche) l'œsophage, la luette, — improprement dite l'alouette — et enfin la langue, en latin *lingua*, *linguæ*...

Ces différents organes — la langue particulièrement — acquièrent par une gymnastique constante et un exercice continu, une flexibilité, une élasticité, une mobilité, et une solidité incomparables... C'est ainsi qu'on a vu des femmes ne pas s'interrompre de causer du matin au soir, recommencer le lendemain dès l'aube... et continuer ainsi jusque dans l'âge le plus avancé...

La bouche, suivant qu'elle s'ouvre peu ou beaucoup, diminue ou augmente les sons, les rend aigus ou graves... Il faut, pour former un son grave, plus d'air que pour émettre un son aigu... C'est pour cela que les instruments d'accompagnement dont la fonction est d'escorter, d'envelopper et de soutenir par des notes graves la mélodie du chant sont plus volumineux que les instruments spécialement dits *chantants*. Dans l'orchestre le fifre est à la contrebasse, ce que dans la nature le brin d'herbe est au chêne superbe... Voilà pourquoi les enfants ont une voix de soprano et pourquoi l'on interdit rigoureusement aux constitutions délicates — en général et aux jeunes filles — en particulier — l'usage de l'ophicléide et des saxhorns en cuivre...

Ainsi je veux former un son grave... J'ai soin d'aspirer en respirant une notable quantité d'air que j'expire aussitôt...

ââââh... âââh! âââh...

Vous voyez... j'ouvre la bouche grande... et je pousse ferme... je ne crains pas de pousser...

Un son aigu maintenant... Ici peu d'air... la bouche fermée en allongeant les lèvres...

Uuuh... uuuh... uuuh...

J'alterne.

âââh... uuuh!.. â�âh... uuuh!..

La voix doit toujours sortir de la poitrine... ceux qui croient produire plus d'effet en la faisant sortir de l'abdomen, en la comprimant avec la gorge, ou en la faisant passer par le nez suivent une mauvaise voie... (A une dame.) Tenez, madame, si vous daigniez venir appliquer votre oreille aux parois de mon dos... vous verriez de suite... vous n'osez pas... ne rougissez pas, madame, ne rougissez pas... cette réserve fait votre éloge... alors je continue...

Il est important de bien régler la respiration... Ne pas respirer, par exemple, entre les syllabes d'un mot... Ne pas risquer non plus de s'étrangler en respirant à de trop longs intervalles... Il faut aussi faire bon usage de sa salive, la dispenser sagement et ne pas demander à la glande tyroïde qui la sécrète et aux muscles sternotyroïdiens qui l'expriment plus qu'ils ne peuvent fournir...

Le son simple forme un cri *Ah!* La série des sons composés et articulés forme un *mot... chapeau...* La série des mots forme une *phrase : Ah! j'ai mon chapeau.* Les mots sont formés de voyelles et de consonnes...

La *voyelle* c'est la manifestation primitive et naturelle du son. Je pousse un cri d'étonnement... A!.. c'est une voyelle... un cri de douleur... O... c'est une voyelle... je ris. I... i... i... voyelle!... Je pleure... U. u. u... voyelle! je chante A... a... a... a... voyelle!... je meurs... O!... voyelle!... D'où il résulte qu'on peut faire subir à une voyelle toutes les modifications imaginables suivant qu'on la prononcera avec

telle ou telle intonation... la bouche plus ou moins ouverte... qu'on appuiera plus ou moins sur elle...

A, I, O, E, U... (Il prononce rapidement une suite de voyelles. — Grimaces.) De là aussi la division fondamentale des voyelles en longues et brèves... graves et aiguës... ouvertes et fermées... nasales et labiales.

Ainsi prenons l'e... par exemple.

L'e fermé d'abord... (Se tournant vers un spectateur.) Pourriez-vous, monsieur, me donner un exemple d'e fermé?.. non?.. Et vous monsieur? (Plus haut.) Monsieur!.. ah! pardon, monsieur de vous avoir éveillé... Je demandais un exemple d'e fermé... Vous ne pouvez m'en donner un non plus... En voilà plusieurs... pâté... santé... été... thé... Vous voyez j'ouvre à peine la bouche... L'e ouvert... père, frère, cratère... panthère... je l'ouvre davantage... L'e grave... prêts, apprêts, cyprès... plus encore... L'e très-ouvert... tête... fête.. conquête... énormément... vous voyez, je l'ouvre énormément... avec grâce pourtant et sans effort...

Un exemple de voyelles nasales : pour dire : J'ai des *gants blancs*... que fais-je? J'ouvre la bouche grande en faisant remonter la voix vers le palais près des fosses nasales et en rapprochant la lèvre supérieure des narines... comme si je voulais respirer le parfum d'une fleur!.. J'ai des *gants... blancs...*

Exemple de labiales... coucou... Les lèvres s'allongent, les joues s'aplatissent et se rapprochent... coucou, coucou... coucou...

La *consonne*... Qu'est-ce que la consonne? c'est tout ce qui n'est pas la voyelle... Elle est son complément, la soutient, l'accompagne et constitue avec elle le *langage*... Sans la voyelle la consonne n'est rien, avec elle elle est tout... elle est plus encore... elle est notre belle langue française!...

Le langage est *prononcé*. — Pour bien parler il faut bien prononcer. L'art de la déclamation a pour premier et principal objet de faire disparaître les vices de la prononciation...

Dans un petit ouvrage où j'ai traité de la matière *ex professo* et que voici, (Il tire d'une poche de côté un petit volume qu'il pose sur la table.) j'ai divisé ces vices en deux catégories. Ils sont *toto-dirimants* ou *partiels-prohibitifs*... Les *toto-dirimants* se subdivisent à leur tour en *toto-dirimants naturels* et *toto-dirimants accidentels*.

Un *toto-dirimant naturel* c'est le mutisme de naissance. — Le muet ne parle pas. (Lentement et d'une voix émue.) La nature, envers d'autres prodigue de ses faveurs, s'est montrée, pour lui, bien cruelle; elle a voulu que les nobles organes de la parole ne lui servissent qu'à l'absorption et à la déglutition d'aliments grossiers. Elle en eût fait le plus misérable des êtres, si à côté de l'infirmité dont elle l'affligea elle n'en avait placé une autre : la surdité. L'homme muet — le plus souvent — est sourd. Il n'a pas au moins le regret amer de ne pouvoir répondre à des paroles qu'il n'entend pas!..

Il est ému et se mouche avec fracas.

Je citerai, comme *toto-dirimant accidentel* l'ablation ou amputation de la langue... Pourquoi demande-t-on aux enfants qui se taisent obstinément s'ils ont perdu leur langue? parce que l'homme qui a perdu sa langue ne saurait parler... ne parlera jamais...

Contre ces vices l'art de la déclamation est impuissant... Il n'en est pas de même des *partiels prohibitifs* dont on peut se corriger par des exercices et des pratiques salutaires.

Ces vices sont :

Le *psellisme* ou *bégaiement*. C'est une interruption dans l'articulation résultant d'un état spasmodique fréquemment répété dont le siége est la glotte.

Le *psellisme* rend à celui qui en est affligé — tant qu'il en est affligé — l'accès du théâtre impossible. Agamemnon ne saurait aller réveiller Arcas de la façon suivante :

Ou... ou... oui, c'est, c'est, c'est... Agaga...gagaga... memnon...

sans s'exposer à se faire siffler... Les principaux inconvénients du psellisme sont de donner un tour comique aux

choses les plus dramatiques, de ralentir singulièrement le mouvement et l'action et de prolonger la représentation des pièces au delà du temps normal... Ainsi j'ai constaté qu'un bègue emploierait — en se pressant — deux jours et demi à débiter le rôle du *Misanthrope* et que le récit de l'*Étrangère* que mademoiselle Sarah Bernarht faisait en dix-sept minutes lui demanderait un peu plus de neuf heures !.. Évidemment c'est trop... j'en appelle aux plus patients !.. Il est bon de remarquer, en passant, que les femmes bègues sont extrêmement rares et que les personnes atteintes de psellisme ne bégaient plus quand elles chantent... Aux bègues, qui voudraient aborder absolument le théâtre, je conseillerai donc d'embrasser la carrière du chant.

Le *zézaiement* qui présente avec le blaisement quelque analogie expose celui qui en est atteint à des inconvénients non moins graves... d'abord il lui interdit toute espèce de grand mouvement dramatique. Se figure-t-on Auguste s'adressant ainsi à Cinna :

Prends un ziége, Cinna, prends et sur toute coze
Observe ezatement la loi que ze t'impose.

Non !.. pas plus qu'on n'admettrait qu'il s'exprimât ainsi...

Prends un shièche, Shinna, prends et shurh toute schoshe...

Le grasseyement rend la prononciation triviale et commune : Achille s'écriant :

Hendez gâaace au seul lieu qui... etient ma colèeee...

s'attirerait évidemment du roi des rois, cette irrévérencieuse réponse :

Ferme donc ça, Polyte !..

ce qui n'est pas dans Racine...

J'omets à dessein des vices de moindre importance et que je ne cite que pour mémoire : le bredouillement, l'empâtement, l'accent, le nasillement, la paresse de langue, etc.

Tous ces vices *partiels prohibitifs* proviennent du mauvais état ou du mauvais emploi de la langue. Je les fais radicalement disparaître en quelques leçons, grâce à certains exercices gradués contenus en mon volume, grâce aussi et surtout, à ces œufs dont l'idée première remonte à Démosthènes et dont je suis l'inventeur et le seul dépositaire. (Il tire de ses poches des œufs en buis de différentes dimensions et les aligne sur la table. — Voix de charlatan.) Tenez, Mesdames et Messieurs, voici des œufs en buis de différentes grosseurs auxquels j'ai donné le nom d'*ovoïdes-galvano-linguo-régénérateurs*... Ces œufs sont munis à leurs deux pôles d'une petite plaque galvanique et présentent à la partie la plus large de leur sphéricité ovoïdale un léger aplatissement qui facilite leur introduction dans la bouche et leur placement dans les concavités molles des appendices buccaux... Le volume en varie suivant la dimension des orifices. En voici des petits... pour les ingénues... des moyens pour les premiers rôles... des plus gros pour les premiers sujets tragiques... des plus gros encore pour les chanteurs... (Il en tire un énorme.) Celui-ci a servi à M. Christian... et je destine celui-là... (Autre plus énorme encore.) à mademoiselle Thérésa, pour le cas où elle voudrait parfaire sa prononciation avec mon système, avant d'entrer au Théâtre-Français où on l'a dit engagée pour reprendre après la *Dame aux Camélias* de M. Dumas, une étude de mœurs, en cinq actes de M. de Jallais.

Pour faire disparaître l'un des vices que j'ai cités tout à l'heure, j'introduis simplement dans ma bouche deux de ces œufs que je dirige adroitement avec la langue vers les parois internes de mes joues... comme ceci... (Il met un des œufs dans sa bouche et manque de l'avaler. — Toux, congestion, étranglement. (Voix étranglée.) Voilà un désagrément que je vous recommanderai soigneusement d'éviter... c'est chose facile d'ailleurs... Il suffira de nouer autour de l'œuf un fil léger dont on tiendra l'extrémité... de cette façon s'il venait à s'égarer, (Geste de tirer le fil.) il serait toujours facile de le retrouver... Quelqu'un ou quelqu'une de vous, Mesdames et Messieurs, est-il affligé

d'un *partiel prohibitif*... je ne saurais trop lui recommander alors l'emploi de mon ovoïde... Il vainc les prononciations les plus rebelles... se vend ou se loue... avec ou sans abonnement... (Il tire de ses poches des prospectus qu'il pose sur la table.) Je n'insiste pas...

Un mot maintenant du geste, du maintien et de la physionomie. (On entend dans les coulisses frapper un coup.) Le temps presse et Monsieur le régisseur s'impatiente... je vais les examiner ensemble et très-sommairement.

L'acteur doit avant tout et quels que soient les rôles qu'il aura à tenir, posséder la libre et entière disposition de ses membres... Il peut être, il est vrai, appelé à simuler des infirmités, mais comme ces infirmités varieront suivant les rôles, il importe qu'il ne soit en réalité affligé d'aucune... Il devra être — autant possible — jeune, beau, grand, élancé... Il lui sera plus facile ainsi, l'occasion donnée, d'employer des artifices pour se vieillir, se rapetisser ou s'enlaidir, que pour paraître beau, s'il est naturellement laid, jeune, s'il est très-vieux...

Le geste, le maintien et la physionomie devront toujours être en conformité parfaite avec l'âge, la situation, le caractère, les sentiments du personnage représenté... Oreste ne devra jamais s'écrier :

Grâce aux dieux mon malheur passe mon espérance !..

en se frappant la cuisse comme ceci, (Geste.) en se frottant les paumes comme cela, (Geste.) ou en souriant de cette façon (Sourire.)... Il faudra n'user aussi qu'avec une très-grande modération du geste familier... Ne taper sur l'abdomen de l'interlocuteur par exemple que si la situation l'exige absolument... Recommandation importante aussi : ne jamais céder en scène, aux sollicitations même les plus pressantes de la nature... Refouler énergiquement toute envie d'éternuer, cracher, tousser, se moucher, se gratter... le besoin fût-il impérieux et la démangeaison excessive...

Nouveaux coups frappés dans la coulisse.

Je suis obligé d'en rester là... il serait indispensable pourtant que je vous exprimasse les différents sentiments dont l'âme est affectée... avec geste, maintien et physionomie à l'appui... Si Monsieur le régisseur voulait... (Il court à la porte du côté de laquelle les coups ont été frappés.) Monsieur le régisseur, accordez-moi encore deux minutes... deux minutes seulement... — Non! non! pas une de plus, c'est entendu...

Il redescend rapidement la scène.

La *joie* d'abord... (Geste.)

Oui! puisque je retrouve un ami si fidèle!..

Vous voyez! je suis joyeux... j'ai retrouvé un ami fidèle... j'en suis enchanté... ravi... et cela se voit...

La douleur. (Geste.)

... Je suis bien malheureux!..

Je dois avoir l'air malheureux! on doit se dire en me voyant : comme il a l'air malheureux!..

La *colère*. (Geste.)

... A moi, comte, deux mots!...

Mon sourcil se fronce... les muscles de ma face se contractent... mes poings se crispent, j'ai peine à me contenir... puis mes transports s'apaisent et une tristesse amère m'envahit... (Geste.)

... Que les temps sont changés!..

La *tendresse amoureuse* lui succède...

... Zaïre vous pleurez!..

Puis je *m'indigne!* (Geste.)

Tête bleu! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures...

Je suis frappé de *terreur*. (Geste.)

Quelle horreur me saisit... grâce au ciel j'entrevoi...
Dieux! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi.

J'implore ! (Geste.)

Grâce ! grâce pour lui.

Remarquez qu'ici je vous indique en même temps le moyen de bien tomber à genoux... ce qui n'est pas facile...

Il tombe sur un genou. — Pose dramatique.

Je meurs... et ici, celui de bien mourir, ce qui est plus difficile encore...

Il s'étend sur le côté.

C'en en fait, je meurs !...

Il reste un instant étendu et immobile.

On frappe pour la troisième fois à coups redoublés, le professeur se relève précipitamment, court à la table prend les différents objets qu'il y a déposés en entrant, en bourre rapidement ses poches et s'avance en souriant devant la rampe :

Il me reste encore tout juste le temps de vous apprendre à saluer avec grâce... Mesdames, Messieurs... (Il sort à reculons en saluant à droite et à gauche et disparaît.

FIN DU PROFESSEUR DE DÉCLAMATION

UN

PROVERBE MANQUÉ

SCÈNE

A DEUX PERSONNAGES

PAR

M. GUSTAVE NADAUD

PERSONN

MONSIEUR.

MADAME.

LE PROVERBE MANQUÉ

MONSIEUR, MADAME.

MONSIEUR, il regarde à sa montre.

Il est tard, n'est-ce pas? Oui, ce n'est pas ma faute :
C'est ma femme. Chez nous la femme a la main haute.

MADAME.

Quand cela serait vrai, serait-ce bien le cas
D'initier le monde à nos petits débats?

MONSIEUR.

Non.

MADAME.

Nous sommes ici pour jouer un proverbe.

MONSIEUR.

Alors, dépêchons-nous. Ce salon est superbe;
Mais le théâtre, où donc est-il?

MADAME.

Je n'en sais rien.

MONSIEUR, au public.

Ni vous. A la rigueur, on s'en passerait bien.

MADAME.

Si nous nous en passions? Il suffit qu'on nous fasse,
Pour un petit proverbe, une petite place.

MONSIEUR.

Que de monde, grands dieux! on en a mis partout,
Et ces messieurs qui sont là-bas au bout, debout,
Ils ne pourront rien voir.

MADAME.

Mais ils pourront entendre.

MONSIEUR.

Ils m'inspirent dès lors l'intérêt le plus tendre.

Criant au fond.

Monsieur, m'entendez-vous? Oui?

MADAME.

C'est donc pour le mieux.

MONSIEUR.

Savent-ils quel danger en résulte pour eux?

MADAME.

Ainsi, point de théâtre?

MONSIEUR.

Un fauteuil, une chaise...

MADAME.

Et deux mètres carrés, nous serons fort à l'aise.

MONSIEUR.

Deux mètres, cela fait deux ou trois de mes pas.

MADAME.

Trois ou quatre des miens.

Ils arpentent la scène.

MONSIEUR, aux dames voisines.

Ne vous dérangez pas.
Supposons qu'un beau jour les plantes d'un parterre,
Sans façon franchissant leur bordure de lierre,

Envahissent l'allée et coupent le chemin,
Au lieu de les pousser du pied et de la main,
Le jardinier leur dit : « Verveines et lavandes,
» Vous qui savez ainsi sortir des plates-bandes,
» Fleurs de notre jardin, poussez à votre gré :
» Ne vous dérangez pas, je me dérangerai. »
Puis cela nous fera gagner quelques minutes.

MADAME.

Commençons.

MONSIEUR.

Commençons, mais accordons nos flûtes.
Où sera la coulisse?

MADAME.

Et puis nous oublions...

MONSIEUR.

Quoi donc encore?

MADAME.

Il faut que nous nous habillions.

MONSIEUR.

C'est juste; des acteurs jouant sans leurs costumes,
C'est le renversement de toutes les coutumes.
C'est encore un quart d'heure.

MADAME.

Un quart d'heure, tu crois?

MONSIEUR.

Oui.

MADAME.

Mais s'il t'en faut un, il m'en faut deux ou trois.

MONSIEUR.

Trois quarts d'heure de femme! et de ma femme encore!

Nous pourrions commencer au lever de l'aurore,
Et quand nous reviendrons en habits Pompadour,
L'aiguille de ma montre aura fait demi-tour.
Si nous nous en passions?

MADAME.

De quoi?

MONSIEUR.

De nos costumes.

MADAME.

C'est le renversement de toutes les coutumes.

MONSIEUR.

Oui, c'est moi qui l'ai dit. Mais, mais, il se fait tard.

MADAME.

Il est vrai qu'on pourrait gagner une heure et quart.

MONSIEUR, au public.

Soyez-nous indulgents, messieurs; qu'il vous suffise
De savoir que madame est jolie et marquise.

MADAME, même jeu.

Que monsieur est bien fait, galant et chevalier.

MONSIEUR.

Du rouge, de la poudre, une queue, un panier...

MADAME.

Un habit à paillons, un jabot de dentelle...
Vous le voyez d'ici.

MONSIEUR.

Vous la connaissez telle.
Ah! j'oubliais... La scène, on ne sait pas pourquoi,
Se passe à Trianon.

MADAME.

Et Louis seize est roi.

MONSIEUR.

Nous avons quatre acteurs : nous d'abord.

MADAME.

Puis Lisette.

MONSIEUR.

Et puis maître Frontin, mon valet.

MADAME.

Ma soubrette.

MONSIEUR.

Mais ils ne sont pas là.

MADAME.

Si nous nous passions d'eux ?

MONSIEUR.

Soit ; ils ne font qu'entrer et sortir.

MADAME.

Reste deux.

MONSIEUR, tendant la main à madame.

Reste un, si tu veux bien.

MADAME.

Je n'ai pas de rancune.

MONSIEUR.

Puisque ma femme et moi...

MADAME.

C'est tout un...

MONSIEUR.

C'est toute une.

Théâtre, habits, valets supprimés, commençons,
Au lever du rideau... Mais nous nous en passons,
Pour cause.

MADAME.

Je suis seule et je sonne Lisette.

MONSIEUR.

Supprimant les valets, supprimons la sonnette.

MADAME.

C'est juste. Alors j'explique...

MONSIEUR.

Un peu trop longuement...

MADAME.

Que mon mari défunt était...

MONSIEUR.

Un garnement.

MADAME.

Et que ne voulant pas renouveler l'épreuve,
Je suis bien décidée à toujours rester veuve.

MONSIEUR.

Eh bien, voilà la scène expliquée en deux mots,
Nette, claire, précise. Alors à quel propos
La jouer? Tout le monde ici la sait de reste.
Puis elle dure au moins...

MADAME.

Douze minutes.

MONSIEUR.

Peste!

Si nous la supprimions?

MADAME.

Oh! oui! supprimons-la.

MONSIEUR.

Ici la veuve chante une romance en la.

MADAME.

Passons-la.

MONSIEUR.

J'entre alors, j'interromps la romance.

MADAME.

C'est, à vrai dire, ici que la pièce commence.

MONSIEUR.

J'entre donc par la gauche et je m'explique ainsi...
(Voyons, la porte est là, la fenêtre est ici) :
« Madame, je passais, lorsqu'une ritournelle... »
Ah! diable, nous voici dans la grande querelle,
Vous savez, le combat de Gluck et Piccini?

MADAME.

A moins d'un gros quart d'heure on n'en a pas fini!

MONSIEUR.

Supprimer ces débats, ces brouilles, ces disputes,
Ce serait donc gagner au moins quinze minutes.
Si nous les supprimions?

MADAME.

Ce serait mon avis.

MONSIEUR.

Ma femme, vos conseils doivent être suivis.
Il me vient une idée assez extravagante.

MADAME.

Mon mari, votre idée est peut-être excellente.

MONSIEUR.

Si nous ne jouions pas?

MADAME.

Pas du tout?

MONSIEUR.

Pas du tout.
A quoi bon les laisser s'ennuyer jusqu'au bout?

MADAME.

S'ennuyer est bien dur.

MONSIEUR.

Ce proverbe, à vrai dire,
N'est ni bon ni mauvais. Or, du meilleur au pire,
La différence est mince, et, sans être bien fin,
Dès le commencement on devine la fin.
On sait bien, en amour, que, plus on se malmène,
Plus on doit s'épouser à la dernière scène.
Si nous ne jouons pas, compte combien d'heureux
Nous faisons : nous d'abord, ici cela fait deux,
Puis la bonne moitié de ceux qui nous entendent,
Et tous ceux qui, de loin, sans rien entendre, attendent.

MADAME.

J'ai compris tout à l'heure une dame, là-bas,
Qui disait doucement : « Ils n'en finiront pas! »

MONSIEUR.

Je viens d'apercevoir un monsieur, ici contre,
Qui d'un regard furtif interrogeait sa montre.

MADAME.

Oui, madame, c'est long.

MONSIEUR.

Oui, monsieur, il est tard.
Mais ce n'est pas vous seuls qui pensez au départ.
Songez à vos cochers qui sont là sur un siége,
Bravant le froid, la pluie, et peut-être la neige;
Songez à vos portiers dont le sommeil complet
Datera de ces mots : « La porte, s'il vous plaît. »

MADAME.

Songez à vos valets de l'un et l'autre sexe
Qui sont là, s'étirant dans un repos perplexe;
Ils savent (les valets aiment à tout savoir)
Qu'on devait vous jouer un proverbe ce soir.

MONSIEUR.

Or, on sait à Paris ce que jouer veut dire.
Les païens n'avaient pas inventé ce martyre :
Renverser l'existence et se donner l'ennui
De commencer demain pour finir aujourd'hui.
Songez à vos santés. Une formule ancienne
Place dans le sommeil la meilleure hygiène.

MADAME.

Songez à vos enfants, à ces petits amis
Qui sont depuis longtemps dans l'alcôve endormis.

MONSIEUR.

Assez, femme; voilà la raison meilleure :
On ne peut pas parler d'enfants sans que je pleure.

MADAME.

Ils ont peut-être soif?

MONSIEUR.

Ils ont peut-être faim?

MADAME.

Portons-leur un baiser.

MONSIEUR.

C'est le mot de la fin.

Fausse sortie

MONSIEUR, à la cantonade.

Le rideau! baissez-donc le rideau!.. je suis bête.

MADAME.

Mon mari, vous avez ce soir perdu la tête,
Et de votre public vous vous êtes moqué.

MONSIEUR.

Cela s'appellera *le Proverbe manqué.*

FIN DU PROVERBE MANQUÉ

LA

FAMILLE DUBOIS

PAR

M. CHARLES CROS

LA FAMILLE DUBOIS

A mon ami Coquelin cadet, de la Comédie-Française.

Je suivais un nouveau boulevard interminable, aux maisons toutes pareilles, que le commerce couvre de grandes lettres dorées. Le ciel était blanchâtre, le pavé gras, l'air sentait l'ennui. Sur un grand balcon je lis : *Dubois, chemisier*, sur le balcon suivant : *Dubois, tailleur*. Puis toujours à la suite, *Dubois, cols, cravates en gros, Dubois, fournitures pour machines à coudre*; *Dubois*... encore !

Au bout du boulevard une gare. Tiens, je vais prendre un billet pour n'importe où. J'entre dans la gare, on allait partir. Il y avait là un tas de gens vilains qui s'embrassaient; les larmes arrosaient les sacs de nuit et les couvertures de voyage.

— Tiens, toi ici ?

— C'est un de mes amis dont le nom m'est aussi inconnu que le dix-septième roi de Babylone. Questions. Explications :

— Comment ! tu ne connaissais pas le vieux grand-père Dubois que nous venons d'accompagner à la gare ? Ah ! Allons-nous en, j'ai fait acte de présence, ça suffit. A propos, il faut que tu viennes dîner avec moi.

Je suis entraîné jusqu'à je ne sais quelle grande avenue de faubourg au son des paroles suivantes :

— Ah ! c'est une chance que je t'aie rencontré. Veloutine m'a justement donné rendez-vous ce soir chez le père Isidore (restaurateur exquis) et elle doit amener avec elle Acajou.

— Acajou ?

— Oui. Tu sais bien cette grande rousse, qui t'amuse tant. Nous dînerons bien plus gaiement à quatre...

Oh ! les jours d'ennui terne où l'on se sent la tête vide, être bercé par la parole d'un ami totalement inepte !

Tirant sa montre :

— Quatre heures et demie; d'ici à cinq heures nous avons le temps, prenons l'absinthe, nous causerons.

Nous entrons dans un café blanc qui sent la peinture récente. Là, tout en faisant nos deux absinthes, mon ami continue.

— Comment ! tu ne connaissais pas le vieux grand-père Dubois que nous venons d'accompagner à la gare. Eh bien, je vais te dire qui c'est ce vieux grand-père Dubois. D'abord il a eu un père, lui aussi, comme tout le monde. Ce père avait été jaugeur des droits réunis sous Louis XV. Il avait su si bien se faufiler qu'il avait conservé, depuis, sa place sous tous les régimes. Tu ne croirais pas que je l'ai connu ? C'était en 1823 ou 24, j'étais tout moutard. Il mettait encore de la poudre, et pleurnichait toujours en parlant de sa fille, (la sœur de celui que nous venons d'accompagner à la gare) qui était morte d'une peine de cœur à dix-neuf ans. Je me rappelle encore le jour où nous avons enterré ce vieux talon rouge. Tiens, c'était un jour tout à fait vilain comme aujourd'hui...

Et poussant devant moi le verre d'absinthe :

— Je te la garantis bien faite.

Continuant à insinuer un mince filet d'eau dans son verre :

— Il n'y a pas besoin de verser de haut. (C'est un préjugé.)

Il faut aller doucement, doucement et puis tout d'un coup flouf ! on a une purée parfaite. Alors son fils...

— Quel fils ? Je disais ça pour avoir l'air de parler.

— Le fils du vieux jaugeur, ce fils était précisément le vieux grand-père Dubois que nous venons d'accompagner à la gare. Il s'était marié en 1814 ou en 1815. Etait-ce un mariage de convenance ou d'amour ? Je n'en sais, ma foi, trop rien. En tout cas les situations étaient à peu près égales des deux côtés. Et, chose singulière, cette demoiselle qu'il épousa, et qui fut sa fidèle compagne jusqu'à l'année dernière, s'appelait mademoiselle... devine ?

Je restai muet et comme dans l'angoisse.

— Elle s'appelait mademoiselle Dubois ! mais elle n'était parente d'aucun côté avec lui. Les Dubois dont je te parle sont des environs de Dijon, et cette demoiselle Dubois (la femme de celui que nous venons d'accompagner à la gare) était d'une famille de petits propriétaires dans le Rouergue. C'était un ménage très-uni. Dans un temps je sais bien qu'on a jasé sur madame Dubois ; mais on a su depuis, que c'était un cousin du Rouergue, vexé de n'avoir pas pu épouser sa cousine, qui avait fait courir de faux bruits. Ils ont eu un fils qui est mort, au sortir du collége, où il avait fait d'assez bonnes études ; au moment où il commençait son droit sans trop d'idée de le continuer. Il se destinait à l'enregistrement. Car il est mort d'un chaud et froid ; tiens, je me rappelle encore le jour où nous l'avons enterré. C'était en 32 ou 33, un jour vilain comme aujourd'hui. Cette perte a toujours *affecté* le vieux grand-père Dubois. Il y a huit jours il m'en parlait encore. Il aime pourtant beaucoup sa fille, madame Dubois, la mère, chez qui nous irons faire une partie de dames, un de ces soirs, si tu veux.

— Comment, madame Dubois ?

— Mais oui ! madame Dubois la mère qui était auparavant mademoiselle Dubois, la mère des autres Dubois mais (la fille de celui que nous venons d'accompagner à la gare) ; et qui a épousé un nommé Dubois, qui n'était son parent

d'aucune façon, puisqu'il était originaire du Gâtinais. (Sa famille est bien connue à Melun.) Tiens je me rappelle encore le jour de la noce; c'était justement un jour tout à fait vilain comme aujourd'hui. J'avais des souliers vernis tout neufs qui me faisaient un mal !..

A ce moment mon ami s'interrompt.

— Cinq heures vingt-cinq, allons vite dîner, Veloutine m'a promis d'être là à cinq heures et demie. Le restaurant est à dix pas... Garçon, quatre couverts dans un cabinet! crie mon ami, et se tournant vers moi...

Acajou, et Veloutine ne sont pas encore arrivées; nous les attendrons les pieds sous la table en buvant, du madère.

Dans le cabinet à côté, on entend des rires et des bruits de cuillers.

A peine installés, mon ami reprend :

— Donc madame Dubois, la mère, a épousé un nommé Dubois du Gâtinais. C'est un homme tranquille qui s'est marié moitié par affection, moitié par convenance. Elle lui a, du reste, apporté en dot (son grand-père avait le bras long) la perception de Gonesse. Ils ont eu trois enfants. D'abord une fille qui est morte à vingt et un ans...

— D'une peine de cœur, n'est-ce pas ?

— Tiens! tu l'as connue?

— Non, mais je devine.

— C'est curieux que tu aies deviné ça, toi. Le fils aîné a fait d'assez bonnes études et il a commencé son droit. Ah! Il faut te dire que cette famille Dubois habite Paris et que le père Dubois fait gérer sa perception par un nommé... un nommé Dubois tiens, comme lui qu'on ne connaît ni d'Eve ni d'Adam. Il y a huit ans le fils Dubois aîné a passé son bachot. C'était un jour tout à fait vilain comme aujourd'hui. J'étais tout crotté en arrivant dîner chez eux. La soirée fut charmante. On y remarqua déjà l'inclination du jeune bachelier pour une demoiselle qu'il a épousée depuis. Quelle ne fut pas ma surprise quand, sur ma demande, on

me dit le nom de cette jeune fille qui venait de chanter (assez bien ma foi), accompagnée au piano par sa mère.

— Elle s'appelait Dubois, dis-je avec un regard éteint.

— Comment tu le savais; mais tu les connais très-bien. Tu me fais poser... cinq heures trois quarts! Tant pis, mangeons le potage, ça les fera peut-être venir.

— Oui vraiment, cette soirée-là fut vraiment charmante, sauf un nuage, le fils cadet n'y assistait pas. Tu sais qu'il est brouillé avec sa famille.

— Quel fils cadet? quelle famille ???!!!

— Tu t'amuses?

— Oh! non!

— Le fils Dubois cadet, l'autre petit-fils de celui que nous venons d'accompagner à la gare, qui signe d' apostrophe Ubois et qui fréquente les ateliers d'artistes... (mais c'est pour les modèles)... Décidément ces dames sont en trop retard, dînons tout à fait; nous les regarderons manger si elles viennent.

Bien que je fusse complétement abruti, les vapeurs de l'absinthe, du madère, le dîner me faisaient suivre avec une féroce minutie, uniquement les détails relatifs à la famille Dubois.

— Je vais quelquefois chez le jeune ménage Dubois aîné. Ils ont une petite fille de quatre ans qui est tout le portrait du grand-père, que nous venons d'accompagner à la gare. Leur petit garçon, par exemple, est un peu pâlot...

— Quel petit garçon? et je labourais ma poitrine de mes ongles.

— Le frère de la petite. Ils ont l'intention de lui faire commencer son droit quand il sortira du collége, mais il n'ira peut-être pas jusque-là; pour ces organisations-là il suffit...

— Je râlai : Il suffit d'un chaud et froid, hurlai-je furieux de n'étreindre dans ma main qu'un couteau à fruit qui ne coupait pas.

A ces mots, on entendit dans le cabinet d'à côté :

— Mais, tu prends trop de chartreuse, Veloutine.

— Ce n'est pas moi, c'est Acajou !

Mon ami se dressa tout pâle, sortit, rentra, puis tombant sur sa chaise :

— Oh ! le Dubois d' apostrophe qui nous a chipé nos dames.

Au sortir du restaurant, la fraîcheur de la rue me remit un peu. Je vous quitte, dit mon ami : venez donc me voir un de ces jours. Voilà ma nouvelle adresse. — Je pris la carte — et lui me voyant stupide ajouta : — Ah ! mais je ne suis pas du tout leur parent.

— Ni moi non plus, ni le vôtre, car moi aussi je m'appelle Dubois.

FIN DE LA FAMILLE DUBOIS

LE

CONTE DU GARDE

PAR

M. GUSTAVE NADAUD

LE CONTE DU GARDE

A C. Coquelin.

En Bretagne, et peut-être ailleurs, on se délasse
A faire la veillée après un jour de chasse.
Tous les gens sont rangés à distance du feu;
Le chef de la maison est assis au milieu.
Allons, André, remue un peu ta vieille jambe;
Apporte-nous du bois et faisons feu qui flambe!
Nous avons du pommier : c'est le sarment breton,
Qui fait aussi du vin, et vaut l'autre, dit-on.
Maintenant, Margaret, souffle sur cette braise,
Causons, sans nous presser et contons à notre aise.
Qui parlera premier? Hé! garde, mon ami,
A quoi penses-tu donc? — Trois kilos et demi,
En pays bretonnant, c'est beau poids pour un lièvre.
— Ah! monsieur, celui-là n'est pas mort de la fièvre;
Je passais avec Tom, le long du saut de loup;
Je le vois, je l'ajuste, et je l'étends du coup
Roide!.. Il n'eut que le temps de dire six paroles.
— Bon! voilà Mathurin dans ses visions folles.
Faire parler un lièvre! oh! oh! mon compagnon!
Si c'était un poulain, je ne dirais pas non,
— Mais un lièvre, jamais! — Mes enfants, dit le garde,
J'ai vécu plus que vous, et ceci me regarde.

— Eh bien ! s'il a parlé, sachons ce qu'il a dit.
— C'est cela, c'est cela. — Mathurin répondit :

Les anciens du pays ont pu garder mémoire
D'un homme nommé Krick, ferré sur le grimoire,
Natif de Normandie, habitant Quimperlé,
Huissier de son état, huissier ensorcelé,
— Huissier jusqu'à la moëlle, ardent, hargneux et rogue,
Mordant comme un mâtin et tenant comme un dogue.
On n'a connu jamais un huissier plus huissier.
Mon grand-père Thomas était riche fermier,
Mais, comme un paysan, amoureux de la terre;
Il voulut à son tour être propriétaire,
Gérer son propre fonds. Il fallut emprunter,
Payer l'argent plus cher qu'il ne peut rapporter.
Il eut des Saint-Médard, il eut des lunes rousses,
Bref, un mauvais prêteur lâcha Krick à ses trousses.
Mieux valait une meute. Alors, tout fut perdu ;
Grain par grain, sou par sou notre bien fut vendu.
Il ne nous resta rien, terre, maison ni chose,
Pas un fétu de paille ! Et c'est pour cette cause
Qne mon père fut garde et que garde je suis.
— Holà, hé ! Mathurin, vois où tu nous conduis !
Quel rapport monsieur Krick a-t-il avec ton lièvre ?
— Attendez ; l'esprit va plus vite que la lèvre.
Quoique devenu pauvre et ras comme un carlin,
Le grand-père Thomas était un fier malin.
L'argent n'est pas toujours marque d'intelligence,
Soit dit sans offenser notre voisin Fulgence.
Le vieux était instruit comme pas un savant ;
Il faisait souvent rire et réfléchir souvent.
Il m'apprit l'écriture ordinaire et gothique,
La charge en douze temps, un peu d'arithmétique,
Le piquet, le billard, tous les arts d'aujourd'hui;
Bref, tout l'esprit que j'ai, je ne l'ai que par lui.
Il m'enseignait aussi les lois de la nature,

Ce que sera pour nous l'existence future.
Il disait : Mes enfants, quand vous serez décharnés,
Votre âme deviendra l'âme d'un autre corps.
Vous changerez d'état, d'instincts et de coutumes,
Vous serez animaux avant d'être légumes.
Ainsi toujours mourant, ressuscitant toujours,
Vous serez des oiseaux, des insectes, des ours,
Mais dans cette autre vie, animaux, mes chers frères,
Vous aurez des vertus et des vices contraires
A ceux que vous aviez avant conversion.
C'est ce qu'il appelait la compensation.
Ainsi les cerveaux creux seront cervelles pleines;
Les beaux garçons, Joseph, seront bêtes vilaines;
Les plus laids, entends-tu, Jean ? seront les plus beaux;
Les lourds seront chevreuils, et les légers, crapauds;
Les gens d'esprit seront les dindons et les oies;
Les élégants seront tout habillés de soies...
Vous comprenez... Les vifs deviendront hannetons;
Les moutons seront loups, les loups seront moutons.
Entendez-moi, Jenny, les femmes et les filles
Coquettes de leurs corps tourneront en chenilles;
Les orgueilleux seront insectes aplatis;
Les rois et les héros, pucerons tout petits;
Les gourmandes, Marton, seront mules frugales;
Les avares d'ici seront là-bas cigales,
Et les dissipateurs deviendront des fourmis.
Ainsi choisissez tous votre lot, mes amis.

Ici se récria l'auditoire champêtre :
O mon brave Mathurin, quel rapport peut-il être
Entre le vieux Thomas, le lièvre et monsieur Krick ?
Achève ton récit, voyons !

— Voici le fric.
Si les humbles de cœur, si les doux caractères
Deviennent les vautours, les loups et les panthères,

Quel peut-être le sort des pervers, des méchants
Qui dans leur vie humaine ont tourmenté les gens?
A coup sûr, ils seront bêtes infortunées,
Au fusil, au bâton justement condamnées.
Plus ils auront commis de délits compliqués,
Plus ils seront punis, et traqués et croqués.
Or, voulez-vous savoir quelle est la créature
La plus vouée au mal dans toute la nature?
Le lièvre, direz-vous? — Oui, le lièvre, en effet.
Quand j'en aperçois un, je me dis : Qu'a-t-il fait?
Il faut avoir commis une bien grave offense
Pour rester à ce point sans force et sans défense.
Les autres ont la dent, la corne, le terrier;
Ils peuvent se venger ou se réfugier.
Le blaireau fait son trou, la perdrix a son aile :
Adieu le nez des chiens et la piste nouvelle.
Le chevreuil a pour lui l'immensité des bois;
Puis on chasse le gros tous les trente du mois;
Le lièvre, tous les jours, le lièvre, tout le monde.
Il a peur du soleil et de la nuit profonde.
Echappe-t-il aux coups du chasseur régulier,
Il va se faire prendre au fil du braconnier;
Entend-il une voix, un souffle dans la plaine,
Il n'a qu'une ressource, imprudente, incertaine :
Il court, il court, il court... Mais il laisse après lui
Le fumet qui demeure alors qu'il s'est enfui.
Lièvre, c'est un renard qui te suit à la trace;
Le renard se fatigue; un autre le remplace;
Ou c'est l'oiseau de proie aux sanglants appétits
Qui veut briser le crâne à tes pauvres petits;
Car tu ne trouves pas, ô lièvre misérable!
Un être qui te soit utile ou secourable,
Depuis le fier faucon jusqu'à l'humble fourmi :
Le lapin, le lapin même est ton ennemi.
Et l'homme!.. Voici l'homme armé de son tonnerre.
Tu ne peux t'envoler ni t'enfouir sous terre.

Voici les chiens courants, voici les chiens d'arrêt :
Il faut lutter de ruse et jouer du jarret.
Cours au bois !.. Un chasseur est là dans la clairière.
Reviens de bois à plaine et de lande à bruyère ;
Mais le nez te dépiste et le pied te poursuit.
Un fusil se rabat ; il éclate : quel bruit !
Non, tu n'es ni tué, ni blessé ! quelle chance !
Un autre coup !.. Non rien... Allons, prends de l'avance,
Cours donc !.. Mais on se lasse à la fin de courir ;
La griffe se roidit, et, mourir pour mourir,
Autant vaut retourner au gîte que l'on aime.
Un troisième coup part !.. Tu roules sur toi-même...
Victoire ! Le voici. Regardez ces yeux morts :
Une âme de coquin existait dans ce corps.
C'était un vrai sorcier, c'était un mauvais diable ;
Pour mon pauvre grand-père il fut impitoyable.
Croyez-vous maintenant que le lièvre ait parlé ?
Il a dit : « Je suis Krick, l'huissier de Quimperlé. »

FIN DU CONTE DU GARDE

VOYAGE
DANS MES POCHES

MONOLOGUE

PAR

M. CHARLES MONSELET

PERSONNAGE

UN JEUNE HOMME (28 ans)...

VOYAGE DANS MES POCHES

Il n'y a pas à me le dissimuler : j'étais hier soir prodigieusement gris. — Que celui qui ne s'est jamais trouvé dans une semblable situation me jette la première bouteille!

Comment le fait s'est-il produit? A un souper improvisé au café Anglais, voilà ce que je sais. Ensuite... Ah! ensuite, mes idées sont absolument brouillées. — A partir d'un certain moment, je ne me souviens plus de ce qui m'est arrivé, mais plus du tout. Un rideau en forme de nuage est descendu sur ma mémoire, pareil aux rideaux d'entr'actes dans les féeries.

Il a dû cependant m'arriver quelque chose, bien des choses même; tout me le prouve : ma cravate gardée pendant mon sommeil, et surtout, — surtout! — ma figure horriblement fatiguée et pâlie. Deburau mâtiné de Rolla!

C'est du joli, en vérité! A mon âge, à vingt-huit ans, m'être laissé surprendre par le champagne, comme un lycéen en vacances! Cela n'a pas de nom.

Auprès de qui me renseigner sur les événements de cette nuit? Si j'interrogeais mon domestique? Fi! m'exposer à rougir devant ce garçon!.. D'ailleurs il ne pourrait tout au plus que m'apprendre l'heure à laquelle je suis rentré, et mon attitude en réintégrant ma chambre à coucher. Je la devine, mon attitude.

On prétend qu'avec un seul os, Cuvier se faisait fort de reconstruire un animal antédiluvien tout entier. Il me faudrait quelque chose d'analogue pour reconstruire mon existence pendant ces douze ou quinze dernières heures, — un ou deux indices au moins.

Où les trouver ?

Ah ! mes poches !..

Depuis mon enfance, j'ai gardé l'habitude d'y fourrer un tas de choses. Voilà le moment de me fouiller, — comme un coupable que je suis.

Je tremble... Que vais-je découvrir ?..

Il fouille dans son gilet.

J'ai introduit délicatement deux doigts dans la poche de côté de mon gilet, — et j'en ai retiré mon porte-monnaie.

Vide...

Parbleu !

Il ramasse son pardessus.

En voulant ramasser mon pardessus, ma main a rencontré mon portefeuille entr'ouvert, et d'où plusieurs papiers s'étaient échappés sur le tapis.

Le premier de ces papiers qui a frappé mes yeux, c'est l'addition du café Anglais.

Je tiens la pièce principale du délit. Grâce à l'addition, je vais apprendre tout de suite...

« Salon n° 14 » J'en étais sûr. C'est toujours au n° 14 que j'opère.

Voyons le total... 820 francs. Peste ! je n'ai pas mal été, à ce qu'il paraît.

Combien étions-nous ? Qui étions-nous ? Mes amis habituels, cela est probable. Mais encore, lesquels ?

Une inspiration ! Ce menu, en trahissant leurs goûts, va me révéler leurs noms. Essayons de le déchiffrer.

Huîtres portugaises. — Ce sont celles que Lucien préfère, et que l'on fait venir d'Arcachon tout exprès pour lui.

Lucien était donc du souper, cela est clair. Et d'un!

Potage à la purée de gibier. — Ou je me trompe fort, ou ce potage — c'est-à-dire cet incendie — a été imposé par Maxime. Et de deux!

Filets de sole à la Joinville. — Je reconnais Fernand, un orléaniste pur!

Cannetons de Rouen à l'orange. — Justement, Polastron est Rouennais.

Salade de légumes à la Russe. — Il est inutile de demander si Seménow était là.

Bombe à la cardinal...

De qui cela peut-il bien venir?

J'y suis!.. Est-ce que Marcel n'est pas cousin du cardinal Donnet?

— Ainsi Lucien, Maxime, Fernand, Polastron, Seménow, Marcel — voilà ma table recomposée.

Ah çà, mais je suis aussi fort qu'Edgard Poë!

Il ramasse par terre des cartes photographiques.

Y avait-il des femmes à ce souper?

Cela est hors de doute; ces photographies éparpillées l'attestent suffisamment.

Les soupeuses ont la rage de distribuer leurs portraits.

Voilà Henriette dans son costume de la Revue des Variétés. — Sourit-elle assez bêtement! Veux-tu te cacher!

Celle-ci est l'éternelle Jeanne en cheveux poudrés, regardant par-dessus son épaule, au risque d'attraper un torticolis.

La troisième... Ah! la troisième, connais pas.

C'est singulier!

Elle n'est pas mal, la troisième : elle est même jolie. La tête est petite et tout à fait dans le sentiment moderne : point de front, peu de nez, un soupçon de bouche. Rien que des yeux, mais ils sont superbes. Et les cils, donc! C'est à croire qu'ils ont été repassés par Grévin. Elle est blonde — autant que la photographie le laisse deviner — et j'en suis

bien aise; je ne sais pas pourquoi, par exemple. Les petites boucles qui descendent et voltigent sur son front doivent ressembler à de l'or en fumée.

C'est presque une enfant; dix-sept ans peut-être. Sa toilette est des plus modestes : une robe montante, puritaine, mais qui n'en développe que mieux ce qu'elle doit envelopper. Exquise, la taille! Nos pères n'auraient pas manqué de la comparer à un roseau. Il faut avouer que nos pères n'étaient pas forts en comparaison.

Décidément elle est très-jolie cette fillette.

Je ne lui vois pas de bijoux aux oreilles ni de cercle au poignet. Est-ce à cause de cela qu'elle affecte un air de dédain? — Du dédain! Cela ne sait rien encore de la vie, et cela veut déjà paraître ennuyé. Elles sont toutes ainsi.

D'où sort-elle? Qui est-ce qui l'avait amenée là? C'était peut-être son début. Il est évident qu'elle était assise à mon côté; en ma qualité d'amphytrion, je n'aurais pas permis qu'il en fût autrement. J'ai dû causer longuement avec elle; cela est certain. Qu'est-ce que j'ai bien pu lui dire? toutes les folies qui me passaient par la tête et par le cœur, sans doute. Je lui ai demandé tout ce qu'on peut demander à une jolie femme. Elle m'aura refusé — ou ajourné. C'est peut-être pour cela que je me suis grisé.

Résumons-nous : il y avait au salon n° 14 six hommes et trois femmes. Voilà mon personnel. Maintenant, qu'est-ce qui s'est passé? — J'ai les acteurs, mais je n'ai pas encore le drame. Continuons à voyager dans mon pardessus.

Il fouille de nouveau.

Diable!

Je trouve deux cartes.

La première porte ce nom et cette indication :

R. de Fayet-Moret,
sous-lieutenant aux chasseurs à pied.

La deuxième :

Jules Buthot,
capitaine au 12e de ligne.

Qu'est-ce que cela veut dire?

Je ne connais pas tant de militaires que cela, moi.

Il y a une querelle là-dessous, une dispute, une rixe.

Ces deux cartes, — glacées et glaciales, — ont été assurément échangées contre deux des miennes.

Voilà le drame demandé : un duel, deux duels peut-être!

Mais des duels avec qui? des duels à propos de quoi?

Y a-t-il eu offense? — Je sais que j'ai un caractère insupportable quand j'ai bu. — Ai-je été le provocateur ou le provoqué?

Il me semble que la joue gauche me fait mal et qu'elle est plus enflée que l'autre... Oh! c'est une illusion!

Quelles sottes affaires me suis-je mises sur les bras!

Je crois distinguer quelque chose de tracé au crayon sur la première de ces cartes, celle du sous-lieutenant de chasseurs... Oui... « Dix heures, à Saint-Mandé. »

Patatras!

Un rendez-vous armé... cela est clair.

Courons, il est peut-être temps encore!

Non, il n'est plus temps. — Onze heures et demie!

Je suis déshonoré.

Personne ne voudra me croire lorsque je dirai que je me suis levé trop tard et que j'avais mal à la tête.

Je n'ai plus la force d'interroger mes poches.

On ne sait pas cependant...

Il fouille encore et attire un mouchoir.

Un mouchoir!

Très-fin. Une batiste aérienne.

Mais ce n'est pas un des miens.

Celui-ci porte à un de ses coins un tortil de baron.

Voilà que j'ai fait le mouchoir à présent! Je suis sur la route du bagne.

O ma tête! ma tête!

Que fait là ce bouquet, à ma boutonnière!

Des petits *pensez-à-moi* qui ont fermé leurs yeux pâlis... tout fanés... Le fil qui les retenait est à moitié dénoué.

Ce bouquet est trop modeste pour que je l'aie acheté à une bouquetière. On a dû me le donner ou j'ai dû le prendre.

On me l'a donné. C'est la continuation de la légende de la petite blonde. Elle me l'a donné, sachant que j'allais me battre... que j'allais me battre pour elle, sans doute.

Oui... c'est cela! Ce doit être cela.

Mes appréhensions redoublent.

Tout à l'heure, je voulais savoir; — maintenant, je crains de trop apprendre.

Je redoute de plonger trop avant dans mon pardessus.

Si, comme Arnal dans l'*Affaire de la rue de Lourcine*, j'allais retirer mes mains pleines de charbon — ou de sang!

Ah! mon Dieu!

— Quoi?

Ce pardessus... ce pardessus n'est pas le mien.

Non!.. Le mien est marron, et celui-ci est couleur raisin de Corinthe.

Je n'ai pas voyagé dans mes poches, j'ai voyagé dans les poches d'autrui.

Mais alors... si ce pardessus n'est pas à moi, pas à moi le duel!

Pas à moi l'addition!

Pas à moi les photographies!

Pas à moi les cartes!

Pas à moi le bouquet!

Je n'ai pas volé le mouchoir!

Sauvé, mon Dieu! sauvé!

Et mon roman de la petite blonde?.. Je le regrette, parole d'honneur.

Bah! — je saurai son adresse par le photographe.

FIN DU VOYAGE DANS MES POCHES

LA

PORTE EST CLOSE

MONOLOGUE

A TROIS PERSONNAGES

PAR

M. LÉON SUPERSAC

PERSONNAGES

MADAME..... Mlle HORTENSE DAMAIN.
MONSIEUR (personnage muet et invisible).
BRUITS DE COULISSES..... UN AMATEUR.

LA PORTE EST CLOSE

Une chambre à coucher toute tendue de soie bleue et de dentelles blanches. — Meubles Louis XVI. — Au fond, une porte à deux battants cachée par une portière. — Une table un peu à gauche sur le premier plan. — Sur la table une lampe allumée. — Deux petites jardinières et quelques livres.

Au lever du rideau, madame est assise près de la table dans un grand fauteuil. — Elle a laissé tomber sur ses genoux un livre qui l'a complètement endormie. — Elle s'éveille, regarde un instant de tous les côtés, — puis ses yeux tombent sur le volume qui lui a glissé des mains et qu'elle reprend.

MADAME.

Mon cher joli roman, hélas! si vous saviez
Avec tout votre esprit comme vous m'ennuyez!

Une petite pause.

Encor, je ne sais pas s'il m'ennuie, à vrai dire,
— Petit livre, pardon, j'essayais de te lire,
Et là, sincèrement, j'ai d'abord commencé
L'esprit assez tranquille, et pas trop agacé,
Le cœur gros, mais battant encore sans tapage,
Puis, je ne sais comment, j'ai feuilleté la page
Sans rien voir. — Il ne faut pas te montrer surpris
Si de ce que j'ai lu, je n'ai pas tout compris. —

Le roman véritable, et celui que l'on aime,
Est avant tout celui qu'on retrouve en soi-même,
Et tu viens me conter des amants merveilleux,
Quand je crois bien que j'ai des larmes dans les yeux. —
Laisse-moi. —

Elle repousse le livre sur la table. — Se levant brusquement et changeant de ton.

Je suis folle, et mon mari m'adore,
Je le crois.

Appuyant.

J'en suis sûre, — et le croirais encore
Même si j'en doutais. — Je n'en doute pas.

Agacée.

Mais
Sur ce point-là vraiment est-on sûre jamais? —
Depuis deux jours, monsieur mon mari d'un ton leste. .
Me dit « adieu, ma chère » et s'en va, moi je reste! —
Je reste! — Hier, passe encor. — Quand il est revenu
J'ai pris, comme il fallait, l'air grave et contenu,
Mais voilà, j'ai cédé, maintenant que j'y pense,
Et de ma lâcheté, je tiens la récompense! —
Aujourd'hui vous voyez, aujourd hui c'est plus fort,
Monsieur, avec un peu d'embarras tout d'abord
Mais se remettant vite et faisant sa voix tendre
« Pour le dîner, mignonne, il ne faut pas m'attendre. » —

Avec chagrin.

Dîner seule, — et pourtant nos couverts étaient mis,
En face, gentiment, comme deux bons amis. —
Je voyais, à la fois résignée et sévère
Nos chiffres enlacés dans le cristal du verre,
Et je cherchais encor sur l'ivoire et l'argent
Ce doux chiffre qui lui ne sera pas changeant —
Ce que l'on m'a servi, je ne m'en souviens guère
— Et ce pauvre Louis qui me faisait la guerre
Me disant · mais madame, au moins goûtez ceci,

— Non, Louis. — Mais, madame... — Eh non, Louis, merci. —
Enfin n'y tenant plus, l'âme tout en alarmes,
Devant mes gens au moins, voulant cacher mes larmes,
Bien vite me sauvant ici, — le cœur serré,
De peine et de colère, à pleins yeux j'ai pleuré —

Avec résolution.

Oh mais, rien qu'un instant. — Pleurer j'étais trop bonne!
Pleurer pour lui!..., pleurer parce qu'il m'abandonne!
Non, non, les yeux noyés sont trop près du pardon! —

Changeant de ton absolument, au public en confidence, gaiement.

Et puis je ne crois pas beaucoup à l'abandon. —
Mais je me vengerai, — la chose est décidée
Et je voudrais trouver quelque effroyable idée!! —

Cherchant.

Laquelle? — C'est le point difficile. —
Entre nous
J'ai l'humeur plutôt gaie, avec l'esprit très-doux :
Voilà le mal. —

Avec éclat.

Ah Dieu, que je serais à l'aise
De me pouvoir trouver bien franchement mauvaise! —

Se retournant vers la porte, comme si elle parlait à son mari.

Mais si vous le voulez, monsieur, nous tâcherons,
Et sans peine je crois, bientôt nous y viendrons. —

S'animant.

Rentrez-donc, maintenant, l'air faux, l'œil hypocrite,
Votre perversité, sur votre front écrite,
Cherchez avec effort, une excuse tout bas...
Tout d'abord, s'il vous plaît, on ne m'embrasse pas...
Ah non!... dans mon dédain, immobile et glacée,
C'est mon silence seul qui dira ma pensée —
Des reproches fi donc!... d'ailleurs il semblerait
Que je m'irrite afin de cacher un regret! —

Réfléchissant.

Puis les mots indignés sont malaisés à dire —
Monstre... c'est bien tragique, et le monstre en peut rire,

Perfide a fait son temps, ingrat est trop gentil: —
Se taire vaut donc mieux —

Se levant brusquement et courant à la porte.

On a frappé. — Plaît-il:
Que me veut-on?

Entr'ouvrant la porte.

Non, rien, je me trompais. Personne!

La pendule sonne un coup.

Mais si j'entendais bien, et cette fois on sonne!

Avec ennui.

C'est la pendule. —

Regardant l'heure et poussant un cri.

Une heure! — Hélas, c'est bien certain,
Une heure! — Croyez-vous — une heure du matin!! —
Ah! qu'il vienne à présent ici frapper s'il l'ose,
Cher monsieur mon mari, tant pis la porte est close.

Tournant rapidement la clef et la retirant de la serrure. — La montrant au public.

Voilà la clef.

Réfléchissant.

Oui, mais je pourrais m'attendrir.
Après elle, monsieur, essayez de courir,

Elle jette la clef derrière sa tête, la clef tombe dans une potiche sans qu'elle s'en aperçoive.

Pour moi, l'on peut m'en croire, et je suis très-sincère,
Je ne trouve jamais les objets que je serre, —
Ainsi, me voilà libre... et fière! —

Inquiète.

— Cependant
C'est étrange — pourvu que rien... Un accident
Peut-être... je riais, à présent je frissonne...

Un petit silence. — Elle va à la fenêtre dont elle écarte les rideaux. — On entend un timbre sonner plusieurs coups.

Ah! pour le coup c'est bien à la porte qu'on sonne.
On ouvre.

Écoutant.

Sa voix, oui, le voilà, c'est son pas.

Respirant.

J'avais peur! — C'est égal, je ne faiblirai pas. —
Observons l'ennemi.

Elle regarde par la serrure, puis se redresse vivement, et se place devant un battant de façon à ne pas être vue elle-même. — On entend frapper de petits coups discrets.

Elle en rient.

Je n'entends pas.

On frappe de nouveau.

Encore!

Vous pourrez bien frapper ainsi jusqu'à l'aurore,
Mon cher.

S'approchant.

Il me demande, ah! le mot est charmant,
Si je dors.

A pleine voix.

Oui, monsieur, et très-profondément. —
Que fait-il?...

Même jeu que plus haut à la serrure.

L'impudence est par trop admirable —
Non, c'est à n'y pas croire... Il rit le misérable! —
— Vous osez rire!

Écoutant.

Après?... Après, oh mon Dieu! rien.
Mais le proverbe est bon, vous savez... rira bien...

Se plantant devant la porte. — Avec fonce.

Vous n'êtes pas honteux?...

Se retournant et haussant les épaules.

Ah! oui, votre chérie...

Bas au public.

Il l'a dit gentiment, de façon attendrie,
C'est égal. —

Écoutant.

Hein?... plaît-il?... si cela sera long?...

Riant.

Vous trouvez-vous donc mal dans ce petit salon?...
Vous vous habituerez!

Un petit silence. — Elle respire, un peu étonnée d'abord. — Puis avec un cri.

Seigneur!... mais il allume
Un cigare! — monsieur!... Hé! monsieur, — on ne fume
Pas chez moi! —

Écoutant.

S'il vous plaît?...

Répétant.

« Je ne suis pas chez vous — »
— C'est juste. —

Avec résolution.

Écoutez donc, — tenez, asseyons-nous.

Elle roule un fauteuil auprès de la porte et s'y étend.

Là. — C'est un entretien assez nouveau, — n'importe,
On peut causer très-bien au travers d'une porte.

Elle se recueille. — D'une voix très-grave et lentement.

Votre visage, après vos exploits de ce soir,
Serait pour moi d'ailleurs trop douloureux à voir, —
Et vous-même devez me savoir gré sans doute
De ce trait délicat, qui fait qu'on vous écoute,
Sans qu'un regard sévère, attristé, soucieux,
Vous mette au front le rouge, en plongeant dans vos yeux; —
Parlez comme je fais, de façon recueillie,
Et la défense ainsi peut se voir accueillie,
Le tout entre nous deux, demeurera secret. —
J'écoute. —
Il ne dit mot.

Indignée.

Est-ce qu'il dormirait? —

Elle frappe de petits coups à la porte. — Son mari répond de la même façon.

Ah ! non.

Écoutant et répétant.

« Tu prêches bien ! »

Se levant furieuse.

La belle repartie !
Tout au moins, ce n'est pas une âme convertie
Que je prêche ! — Et m'oser dire tu... — Je vous dis
Vous ! moi ! — Dites-moi vous ! — Voyez ces tons hardis,
Et ces airs cavaliers voulant masquer la faute,
Mais ici, cher monsieur, vous comptez sans votre hôte. —
Je ne tiens pas si vite à nous accommoder,
Et si vous me croyez disposée à céder
Devant vos droits d'époux et leurs règles prescrites,
Vous vous fiez un peu trop à mes petits mérites. —

Avec une grande conviction.

Sans doute je suis bonne, aimable, douce, — j'ai
Le cœur compatissant et tendre à l'affligé,
L'émotion facile, et la charité vraie,
Le grand zèle du bien, qui de rien ne s'effraie ; —
J'ai l'esprit indulgent, gai sans malignité,
Un gentil naturel plein de sincérité, —
Au point que : — j'y pensais moi-même tout à l'heure, —
On ne saurait trouver une femme meilleure,
Plus aimante à la fois, plus forte et plus fidèle,
Plus dévouée... enfin...

Elle s'arrête un instant, puis répétant le mot qu'elle vient d'entendre en se levant avec colère.

Oui, monsieur, — « un modèle ! » —
Ah Dieu ! — si je faisais votre portrait complet,
J'égrenerais sur vous, un autre chapelet ! ! —

Avec impatience.

Voyons, — répondez-vous ? Je me dresse et j'accuse ! —

Très-vite.

Quel mot ?... quel repentir ?... vos raisons ?... votre excuse ? —

Elle écoute, puis se met à rire.

Se retournant vers le public.

Ah! vous me répondrez ici! — C'est entendu,
Mais insister vraiment fait bien du temps perdu! —
Je me souviens, monsieur!... Tenez ce qui me fâche,
C'est, hier, voyez-vous, hier, d'avoir été si lâche. —
Oui, certe, il vous serait très-commode, c'est clair,
De m'endormir encore avec des mots en l'air,
Et puis le lendemain, c'est la même romance,
On pardonne à monsieur, et monsieur recommence, —
Sur ce point s'il vous plaît, méditez à loisir, —
— De plus, j'ajouterai pour vous faire plaisir,
Je le dis franchement, sans rancune et sans peine,

D'un ton railleur.

Vous êtes séduisant, l'œil est doux, la voix pleine
De caresses...

Changeant de ton.

Menteur, allez! —

Reprenant.

Oui, vous savez
Avec des mots appris et des airs achevés,
Sous un masque joli prenant toutes les formes,
Cacher un monde entier de faussetés énormes! —
Aussi, moi, je l'avoue, et c'est là mon défaut,
Comme je ne suis pas plus brave qu'il ne faut
Et que je redoutais quelque attaque sournoise,

Répétant le geste qu'elle a fait en jetant la clef.

Entre nous j'ai dressé la muraille chinoise! —

Une petite pause.

Vous devez, cher ami, me comprendre à présent,
N'est-ce pas?...

Au public.

C'est égal, il est bien complaisant!

Cherchant des yeux. — A elle-même.

Je ne sais pas du tout où la clef est allée.

Elle se rapproche de la porte. — D'une voix très-douce.

Mon Dieu, je vous chagrine, et j'en suis désolée —

Un peu agacée.

Il m'appelle « bonne âme, » il ne sera jamais
Sérieux. —

Reprenant, très-calme.

Cédez-moi, d'abord. — Je vous promets
Ensuite, s'il vous faut un seul grain d'indulgence,
De causer avec vous, en bonne intelligence. —
Dites-moi tout, mon Dieu, rien de plus, j'y consens
Et c'est parler, je pense, en femme de bon sens, —
Approchez-vous, voyons, me voilà tout oreille,
Et je vous entendrai, je vous jure, à merveille. —
Aux petits jeux, cela se passe ainsi souvent,
Et s'appelle je crois le portier du couvent. —

Elle écoute un instant, puis se relève furieuse, répétant ce qu'elle vient d'entendre.

« Il ne sait pas jouer ce jeu-là. »

Elle se laisse tomber sur son fauteuil. — En actrice de drame.

Pauvre femme!!...
Ah! vous êtes, monsieur, tout simplement infâme!
Non... je... je... je...

Elle rit, malgré elle. — Essayant de redevenir sérieuse.

Ceci me dicte mon devoir,
Dès ce moment, monsieur, je ne veux plus voir. —

Elle tourne brusquement son fauteuil, le dos absolument devant la porte, et se rapproche un peu du public.

Au reste, taisez-vous, à quoi bon me répondre?
Il me suffit d'un mot, d'un seul pour vous confondre,
Ce que vous avez fait, je le sais mieux que vous, —
Et quand vous devriez vous mettre à deux genoux,
Venant de vous rouler dans le jeu, dans l'orgie,
Le cynisme à la lèvre, et la face rougie...

Au public.

J'ai lu ça quelque part, — ce n'est pas de moi, — non —

Reprenant, à son mari, violemment.

Tenez, tenez, tenez, — cela n'a pas de nom!! —

Devenant très-lyrique.

Et moi pendant ce temps, la pauvre âme froissée,

Image disparue, épouse délaissée,
Tremblante, et sous la dent du soupçon ennemi...
Sans trève... sans repos...

Bas au public.

J'ai bien un peu dormi.
Chut! —

Reprenant son lyrisme.

J'évoquais au loin mes sombres destinées,

vec une grande conviction.

Et j'ai vieilli ce soir, d'au moins dix-sept années!!! —

Se redressant. — Avec menace.

Et je continuerai! — J'y compte, je prétends
Grâce à vous, de la sorte, avoir bientôt cent ans! —
Oui, oui, — vous le verrez, je suivrai mon idée,
Le chagrin me fera, vieille... vieille... et ridée,
Osseuse, dure, sèche, affreuse! — tout à fait
Épouvantable à voir! — Et ce sera bien fait! —

Mélancolique.

Demain, je quitterai toute étoffe joyeuse,
Je mettrai du cassis et des fleurs de scabieuse,
Du gris, du marron sombre avec du violet,
Tout ce que je pourrai rencontrer de plus laid. —

S'animant.

Oui, je veux me donner comme un terrible exemple. —
Je veux, avec effroi que chacun me contemple
Et se répète alors en frissonnant tout bas:
« Ne vous mariez pas!!... ne vous mariez pas!!! » —

Elle s'arrête un instant. — Puis reprend d'une voix de plus en plus triste, et marchant lentement vers sa table.

Le sommeil de longtemps ne clora ma paupière. —
Adieu!

S'asseyant.

Là, j'attendrai le jour et sa lumière
En méditations — lisant à mon bureau
Quelque grave traité. —

Elle prend au hasard la première brochure qui lui vient sous la main. — C'est un journal qui n'a pas été déplié. — Regardant, et d'un tout autre ton de voix.

Tiens, c'est le *Figaro*. —

La porte est poussée violemment. — Elle y court rapidement. — Très surprise.

Quoi? — « Ne lis pas cela! » — pourquoi donc ne pas lire

Prise d'inspiration.

Ah! j'entends maintenant ce que parler veut dire.
Un scandale!... on vous met tout vif dans les journaux!
Nous en recauserons devant les tribunaux! —
Ne pas lire...

Elle fait rapidement sauter la bande du journal qu'elle déploie et retourne fiévreusement.

Voyons... mais où donc? — Ah! le Masque
De fer, — il en sait long celui-là sous son casque —

Lisant.

Politique... Orient... Eh, vraiment c'est bien là
Ce dont il s'agit. —

Trouvant.

Ah! j'en suis sûre, voilà! —
J'en jurerais...

Elle parcourt l'article des yeux, puis lit, un peu émue dès les premiers mots.

« *Ceci pourrait s'appeler le duel aux flambeaux. — Nous* » *n'avons fait qu'indiquer hier avec une réserve que chacun* » *appréciera, et quoique ayant été les premiers informés, une* » *rencontre probable entre deux hommes du meilleur monde* » *parisien. La querelle a pris naissance mardi, à la sortie des* » *Italiens. — Une jeune femme qui descendait au bras de son* » *mari ne put s'empêcher de sourire...* »

S'arrêtant. — Parlé.

Mais... mais c'est moi...

Continuant à lire.

« ... *De sourire en remarquant les allures assez singulières* » *d'une dame excessivement connue... Ce sourire, paraît-il,*

» *blessa le cavalier servant de la dame en question, et celui-ci*
» *eut le tort grave pour un homme bien élevé de répliquer par*
» *un mot que la jeune femme n'entendit pas, mais qui tomba*
» *tout juste dans l'oreille du mari. — L'un des deux adversaires*
» *étant obligé de quitter Paris, demain, — la rencontre doit*
» *avoir lieu aujourd'hui, ce soir même dans le jardin d'un*
» *hôtel...* »

Laissant tomber le journal. — Tout éplorée.

Bonté divine!
Se battre!... il se battait... Et moi qui ne devine
Rien. — La sotte!... Henri... réponds-moi donc... Henri!!
Mon ange, mon trésor, mon amour, mon chéri...

Perdant la tête.

Tu n'es pas mort?... — Riez, oui, je vous le conseille...

Tombant anéantie sur une chaise, et pleurant à sanglots.

Si l'on a jamais vu méchanceté pareille...
Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, c'est à cause de moi
Pourtant! — Ah c'est joli! — S'aller battre, et pourquoi?...
Parce que l'on rencontre un soir un imbécile —
On se battrait alors tous les jours, c'est facile. —
Et puis l'on ne dit rien, — on craint de rencontrer
Un regard, on s'en va...

Frissonnant.

Quitte à ne pas rentrer. —
Mais on a surmonté toute pauvre faiblesse,
Il s'agit bien vraiment de la femme qu'on laisse!...
Ah oui, consolez-moi, demandez-moi pardon. —
Je ne vous aime plus, plus du tout.

Se relevant vivement et avec un grand élan.

— Mais viens donc! —

Elle s'élance pour ouvrir la porte et s'arrête tout embarrassée ne trouvant plus la clef.

Ah! pardon, ce n'est rien — un peu de patience.

Au public.

Il en a joliment, en bonne conscience —

A son mari.

C'est la clef...

Elle la cherche partout.

Tu sauras,... je te raconterai
Comment je l'ai jetée. — Oh! je la trouverai...

Cherchant toujours.

Demain assurément, j'aurai perdu la tête...
J'ai beau chercher. Mon Dieu! comme cette clef est bête!...
Je ne peux cependant pas l'avoir mise loin. —
Qu'on est donc malheureux de n'avoir pas de soin...

Elle remue nerveusement tous les objets sur les meubles, et fait tomber la potiche qui se brise.

Bon, je casse à présent, c'est bien une autre histoire,
Ce tapage... et la nuit encor!... Que va-t-on croire?...

A bout d'agacement et prenant son parti. — A son mari.

Ah! tant pis brise aussi la porte...

Ses yeux tombent sur les débris de la potiche, très-vivement.

Non, je crois...
Attends... ne brise rien, c'est elle, je la vois —

Elle se baisse et ramasse la clef; à son mari tout doucement.

La voilà. — Maintenant, monsieur, plus de querelle...
Vous ne vous battrez plus? — Jurez-le moi sur elle! —

Au public.

Après un tel serment il faut bien succomber,
Et je lui puis ouvrir. — Le rideau va tomber.

FIN DE LA PORTE EST CLOSE

LÉLIA

COMÉDIE

EN UN ACTE

PAR

M. OCTAVE GASTINEAU

PERSONNAGES

LA COMTESSE LÉLIA.

MAURICE DE VILLARCEAUX.

A Paris, chez la comtesse Valentine.

LÉLIA

Une nuit de bal. — Petit salon servant de vestiaire.
Une toilette, lampes, sièges.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉLIA, seule.

LÉLIA, entrant, elle est enveloppée dans une sortie de bal; parlant à la cantonade.

Tu m'as bien compris, Beppo. — Va à l'hôtel, fais atteler, et reviens me prendre, le plus tôt possible. (Refermant la porte et entrant.) Oh! non, bien certainement, je ne resterai pas plus longtemps à ce bal maudit! Pourquoi, aussi, Valentine fait-elle danser un vendredi! un jour d'abstinence! et un treize! Oh! ces Parisiennes! elles ne respectent rien! pas même les superstitions! — J'aurais dû écouter mes pressentiments : ils ne me trompent jamais, et ils m'avaient prévenue. Il y a huit jours, à Rome, dans mon palais du Corso, je suis réveillée par Zerline qui m'apporte mon chocolat d'Espagne et mon courrier de France : je reconnais l'écriture de ma chère duchesse! Vite, Zerlinette, habille-moi, et Zerline, dans son empressement chausse mon pied droit dans ma mule gauche; je lui fais remarquer ce présage d'un malheur pro-

chain, elle me soutient qu'elle ne s'est pas trompée; j'ouvre le billet de ma carissima Valentina.

« Accours, ma mignonne, j'ai enfin trouvé l'oiseau bleu » de tes rêves; le comte Roger de Sartènes, vingt-cinq ans, » beau, riche, spirituel, des dents adorables et qui a con- » servé ses illusions et ses cheveux. — Un véritable comte » des *Mille et une Nuits* : il ne désire que deux choses au » monde : être attaché à l'ambassade de Rome, et épouser » une veuve incomparable. Mon oncle, le ministre m'a » promis la nomination, mais toi seule... ou moi, pouvons » réaliser le second désir de Roger. — Je t'aime tant, que je » me sacrifie; — mais prends garde d'arriver trop tard, car » mon dévouement est tellement sublime qu'il ne pourra du- » rer longtemps; si tu hésites un seul instant, je garde l'oiseau » bleu pour moi; sa cage est déjà prête. »

Je pars, j'arrive à Paris. Valentine m'embrasse en me disant : Roger est ravi; tu le verras ce soir, on danse chez moi... mais c'est une trahison! non, j'ai prévenu ton couturier; je cours essayer ma robe... une merveille... A dix heures j'entre au bal : — Présente-le moi? — Il n'est pas encore arrivé! J'attends jusqu'à minuit... tout Paris vient, excepté lui. Un pareil affront! à moi! la comtessina Lélia! j'en aurais pleuré de dépit, si mes larmes n'eussent pas fait trop de plaisir à mes amies. Je quitte Valentine, malgré ses instances pour me retenir, et, au moment où Beppo me donne ma sortie de bal, je m'aperçois qu'elle est affreuse, impossible! un modèle qui date de l'année dernière, au moins. Il me faut cependant attendre ma voiture que je n'avais commandée que pour deux heures; je me cache dans ce vestiaire et dès demain je reprends la route d'Italie. Ah! Zerlina mia! pourquoi as-tu chaussé mon pied droit dans ma mule gauche! (Voyant entrer Maurice.) Quelqu'un!..

Elle s'encapuchonne et va s'asseoir dans le fond.

SCÈNE II

LÉLIA, MAURICE.

MAURICE, entrant ; il a son pardessus. — A la cantonade.

C'est bien merci. (Voyant Lélia, la saluant.) Madame...

LÉLIA, à part.

Heureusement que je ne connais pas ce jeune homme..

MAURICE.

Quelque vieille douairière, sans doute. (Il va à la toilette et cherche.) Rien, rien.

LÉLIA, à part.

Que cherche-t-il donc?

MAURICE.

Décidément j'ai eu tort de serrer la main de Brévannes, avant d'avoir fait le signe de conjuration contre la jettatura. Brévannes a le mauvais œil.

LÉLIA, à part.

Au moins, il croit à quelque chose.

MAURICE.

Le gauche surtout... J'avais le plus grand intérêt à me présenter de bonne heure au bal de la duchesse; j'espérais y rencontrer le ministre, mais il doit être déjà parti... car les ministres ne font que paraître... et disparaître... dans les salons; ils craignent les attaques nocturnes des solliciteurs... A dix heures, je quitte mon club, je m'habille et j'attends mon coiffeur jusqu'à onze heures et demie. Je comprends maintenant pourquoi les gens chauves sont toujours exacts!.. Pendant que Frédéric me coiffe, j'envoie chercher une voiture, impossible d'en trouver une. Frédéric m'offre son coupé:

je l'accepte et, au moment de me faire annoncer chez la duchesse, j'ai l'heureuse inspiration de jeter sur moi un coup d'œil et j'aperçois! quoi? mes jambes poudrées à blanc.

Il entr'ouvre son paletot, ses genoux sont légèrement couverts de poudre de riz.

LÉLIA, riant, à part.

Ah! ah!

MAURICE.

Si, jamais, on me reprend à monter dans le coupé de Frédéric! Je demande une brosse, aucun domestique ne peut m'en offrir; une soubrette me dit que j'en trouverai une dans le cabinet, mais rien, rien! (Cherchant dans un tiroir.) Ah! si... une brosse à dents! (Il ôte ses gants, et dépose son paletot sur une chaise. — Une carte de visite tombe de la poche du paletot.) Je ne puis cependant pas faire mon entrée en pantalon poudré à la Louis XV... A qui m'adresser?.. Ah! au concierge! c'est un ancien brosseur de régiment; il doit avoir conservé les insignes de son grade.

Il sort.

SCÈNE III

LÉLIA, seule, riant.

Ah! ah! poveretto! Si cependant j'étais méchante, je rentrerais au bal exprès pour raconter son histoire! A quoi tient le ridicule? à quelques grains de poudre de riz! Il est gentil cavalier, ce jeune homme! son aventure m'a amusée! elle m'a fait presque oublier le comte... il doit lui ressembler... J'écrirai à Valentine pour lui demander le nom de cet inconnu!... (Apercevant la carte de visite qui est tombée de la poche du paletot de Maurice.) Tiens, une carte de visite, tombée de la poche de son paletot... Je vais savoir qui il est. (Lisant.) Comte Roger de Sartènes! lui! je l'avais deviné... mes pres-

sentiments ne me trompent jamais. Voilà donc la cause de son retard! et moi qui l'accusais! le seul coupable, c'est M. Frédéric l'homme à la poudre. (Elle rit.) Valentine a raison; il a de très-jolis cheveux... Oh! mais, je ne pars plus! je vais retrouver ma chère duchesse... elle me le présentera... ou plutôt... si je restais ici... avec lui en tête-à-tête. Il ne me connaît pas, je veux le connaître... mais comment le retenir? (Otant sa sortie de bal.) Ma toilette est-elle encore passable? Zerline n'est pas là, pour me dire la vérité.. mais, je me la dis quelquefois. (Se regardant dans la glace.) Lélia mia, vous êtes tout simplement ravissante ce soir.

SCÈNE IV

LÉLIA, MAURICE.

MAURICE, entrant.

Je suis enfin désenfariné, grâce au concierge! Quel coup de brosse! il faut que les pantalons d'ordonnance soient d'une solidité... (Voyant Lélia qui arrange sa coiffure.) Ah! une dame qui couronne son édifice... Mille excuses, madame, je suis peut-être indiscret...

LÉLIA.

Nullement, monsieur.

MAURICE, à part.

Tiens, la vieille douairière n'est plus là. (Haut.) Je dois avoir laissé mes gants ici.

LÉLIA, aperçoit les gants et les cache.

Ah!

MAURICE, cherchant.

Où sont-ils?... Ah! sans doute dans mon paletot.

Il cherche.

LÉLIA, à part.

Le voilà à ma merci, pieds et poings... dégantés.

MAURICE, cherchant.

Toujours, le mauvais œil de Brévannes qui me poursuit... je suis pourtant certain que je les avais en montant l'escalier.

LÉLIA.

Vous cherchez quelque chose?

MAURICE.

Oui, madame, mes gants? Vous ne les auriez pas aperçus, par hasard?

LÉLIA.

Non, monsieur, (Souriant.) à moins que je ne les aie pris pour les miens...

MAURICE.

Ah! madame!... (Cherchant.) Impossible d'entrer au bal, les mains décolletées.

LÉLIA.

Faites comme moi, monsieur, épargnez-vous l'ennui de cette cohue.

MAURICE.

Comment, madame, vous vous retirez déjà?

LÉLIA.

Il est minuit.

MAURICE.

L'heure de Cendrillon! Est-ce que vous auriez les mêmes motifs?

LÉLIA.

Qui sait!

MAURICE.

Alors, madame, permettez-moi, si je retrouve votre pantoufle de venir vous la rapporter demain.

LÉLIA.

D'abord, monsieur, une pantoufle ne s'égare pas aussi facilement qu'une paire de gants... et puis, nos caméristes ne nous laisseraient plus aller au bal, ainsi chaussées... Enfin, Cendrillon n'était que la filleule d'une fée, tandis que moi...

MAURICE.

Vous êtes sa marraine ?

LÉLIA.

Peut-être !

MAURICE.

J'en suis sûr, madame la fée, tout doit vous être possible ?

LÉLIA.

Tout, non... mais, tout ce que je veux.

MAURICE.

Alors, veuillez me faire retrouver mes gants ?

LÉLIA.

Oh ! me demander une chose aussi mesquine !

MAURICE.

Mais, madame, j'attache un très-grand intérêt à mes gants... donnez-moi une preuve de votre pouvoir surnaturel.

LÉLIA.

Mais, je vous en ai déjà donné une...

MAURICE.

En m'éblouissant par l'éclat de votre beauté !

LÉLIA.

Non, monsieur, en me rendant invisible à vos yeux !

MAURICE.

Invisible ! quand cela ?

LÉLIA.

Mais tout à l'heure; lorsque j'étais asssise là ! vous n'avez même pas daigné m'apercevoir.

MAURICE.

Comment, madame, c'était vous?

LÉLIA.

J'avais pris la tournure d'une vieille femme, c'est toujours ainsi que nous apparaissons la première fois aux mortels ! Souvenez-vous des *Contes* de Perrault.

MAURICE.

C'est vrai ! puis la fée fait un don.

LÉLIA.

Au prince charmant !

MAURICE.

Même lorsque le mortel n'est ni prince, ni charmant.

LÉLIA.

Eh bien ! monsieur, je veux suivre les anciennes traditions : le prince charmant forme trois souhaits !

MAURICE.

Que la fée réalise.

LÉLIA.

Oui, pour le punir ! car l'accomplissement de ces trois souhaits n'est qu'une déception... il y a toujours une chose que le prince charmant a oublié de demander : le bonheur.

MAURICE.

C'est par là que je commencerais.

LÉLIA.

En êtes-vous bien certain! Tenez, monsieur, voici un carnet. (Elle lui donne son carnet de bal.) Ecrivez sur cette feuille d'ivoire, les trois choses que vous désirez.

MAURICE.

Immédiatement...

LÉLIA.

Non, réfléchissez auparavant et prenez garde de vous tromper.

MAURICE.

Et mes trois désirs seront accomplis?

LÉLIA.

A l'instant même. Je vous laisse à vos réflexions.

MAURICE.

Eh quoi! vous allez disparaître?

LÉLIA.

Je rentre dans le bal retrouver mes sœurs, (A part.) et raconter ma folie à Valentine.

MAURICE.

Permettez-moi de vous accompagner.

LÉLIA.

Non, restez, je vous l'ordonne!

MAURICE.

De grâce!

LÉLIA, désignant les mains de Maurice avec son éventail.

Osez donc me suivre!

MAURICE.

Ah!

LÉLIA.

On ne peut jamais désobéir à une fée. A tout à l'heure, beau prince charmant.

Elle sort en riant.

SCÈNE V

MAURICE, seul.

MAURICE, la suivant.

Madame... (Revenant.) Où trouver une paire de gants ! toutes les gantières sont couchées. Si j'attendais un invité complaisant, pour lui emprunter les siens! Tes gants ou la vie! non, ce serait ridicule, surtout si nous n'avions pas la même main. Il y a bien un moyen, ce serait d'aller en chercher une paire chez moi ! mais non, puisqu'elle doit revenir, — elle me l'a promis, du moins... les fées tiennent peut-être leurs promesses... il faut bien qu'elles fassent quelque chose d'extraordinaire. — Qui est-elle ? Je suis sûr de ne l'avoir rencontrée dans aucun salon — une fée ! pourquoi pas? toutes les jolies femmes le sont... ou l'ont été... Qu'importe ! elle est ravissante, spirituelle — trop spirituelle même, car elle fait de l'esprit à mes dépens... Ce doit être la fée malicieuse, — elle me place dans une situation tout à fait ridicule, — je quitte mon cercle, je mets un habit noir, une cravate blanche, et tout cela pour rester au vestiaire, comme un paletot ou une sortie de bal. Tiens, à propos de sortie de bal, voici la sienne. (Examinant la sortie de bal.) Elle n'a rien d'élégant... Oh ! oh ! une poche... c'est bien indiscret, mais bah ! avec une fée.

SCÈNE VI

MAURICE, LÉLIA.

LÉLIA, entrant; en voyant Maurice examiner sa sortie de bal, elle se cache derrière la portière. — A part.

Comment, il se permet de fouiller dans mes poches?

MAURICE, fouillant dans la poche.

Un mouchoir!

LÉLIA, à part.

Celui de Zerlinette.

MAURICE.

Pas de chiffre! ma fée n'appartient pas à la finance — je le garde comme souvenir.

LÉLIA, à part.

Zérline sera furieuse.

MAURICE, toujours fouillant.

Un billet... Si j'osais...

LÉLIA, avec anxiété.

Ah!

MAURICE.

Non, ce serait plus que de l'indiscrétion.

LÉLIA, à part.

C'est vrai!

MAURICE.

Elle reçoit des billets! Une déclaration sans doute! Ah! es fées ne sont que des femmes! Et moi qui croyais! qu espérais!.. Ah çà, est-ce que je deviens jaloux? je n'en ai pas

le droit... malheureusement ! — Je donnerais tout au monde pour savoir ce que contient ce billet ; — ce serait pourtant si facile de satisfaire ma curiosité. Ah ! il y a des moments où il faut avoir un grand courage pour ne pas commettre de petites lâchetés.

Il remet le billet.

LÉLIA, à part.

Oh c'est bien ! c'est très-bien !

MAURICE.

Ne me laissons pas tenter ; pensons à autre chose ! Et mes trois souhaits que j'oubliais ! — l'aventure est trop piquante pour ne pas la continuer. — Voyons, qu'est-ce que je désire ? Ah ! d'abord mes gants.

Il écrit sur le carnet.

LÉLIA, à part.

Je les lui rendrai.

MAURICE.

Ils me sont indispensables, car il faut absolument que je voie la duchesse, puisque j'ai une mission délicate à remplir auprès d'elle.

LÉLIA, à part.

Une mission délicate ! pourquoi appelle-t-il cela une mission ?

MAURICE.

La duchesse me donnera sans doute des nouvelles de la place que je sollicite... Eh, mais voilà mon second souhait. (Ecrivant.) Je veux être nommé attaché à l'ambassade de Rome.

LÉLIA, à part.

Il ne se doute pas que son souhait est réalisé.

MAURICE.

Je n'ai aucun droit, — mais les fées ne sont pas comme

les ministres... elles n'ont pas de responsabilité... Et mon troisième souhait! ah! par exemple, celui-là m'embarrasse... Qu'est-ce que je pourrais bien demander?

Il réfléchit.

SCÈNE VII

MAURICE, LÉLIA, se montrant.

LÉLIA.

A quoi pensez-vous donc, beau prince charmant?

MAURICE.

Eh mais, vous devez le savoir, puisque vous êtes fée!

LÉLIA.

Oui, je le sais!

MAURICE.

Ah! par exemple!

LÉLIA.

Vous doutez toujours de mon pouvoir prenez garde, je vous punirai...

MAURICE.

En disparaissant?

LÉLIA.

Non, en vous racontant tout ce que vous avez fait pendant mon absence.

MAURICE.

Oh! c'est impossible!

LÉLIA.

Ecoutez-moi, quand je vous ai quitté, vous vous êtes demandé qui j'étais!

MAURICE.

Cela n'a rien de merveilleux...

LÉLIA.

Puis, après vous être adressé cette question à vous-même, sans pouvoir la résoudre, vous avez tenté d'interroger ma confidente.

MAURICE.

Votre confidente?

LÉLIA.

Oui, ma duègne que j'aie transformée en sortie de bal.

MAURICE.

Eh quoi, vous...

LÉLIA.

Vous voyez qu'elle a encore conservé son grand âge, mais sa métamorphose lui a ôté la parole, et comme elle ne pouvait vous répondre, vous avez cherché à vous assurer si mon mouchoir était plus bavard.

MAURICE.

Comment pouvez-vous savoir...

LÉLIA.

Les mouchoirs sont indiscrets... ce sont des alphabets de poche; mais d'un coup de baguette j'ai fait disparaître mes initiales, et pour se venger, ce mouchoir, un vilain enchanteur que j'ai condamné à garder cette forme, a glissé un billet.

MAURICE.

Oh mais, je vous jure que je ne l'ai pas lu.

LÉLIA.

Vous n'avez pas besoin de me le jurer, puisque je sais

tout... Votre discrétion mérite une récompense, je vous permets de lire cette lettre.

MAURICE.

Oh non !

LÉLIA.

Puisque je vous y autorise.

MAURICE.

Mais...

LÉLIA.

A quoi bon manquer de franchise avec moi ? vous avez le plus grand désir de connaître le contenu de ce billet, lisez-le, je vous l'ordonne. Allons, obéissez.

MAURICE.

Puisque vous l'exigez...

Il prend le billet et hésite l'ouvrir.

LÉLIA.

Vous hésitez, que craignez-vous donc ?

MAURICE.

Je crains que ce papier ne soit le billet de Pandore et qu'il en sorte tous les tourments pour moi.

LÉLIA.

Lisez, vous dis-je.

MAURICE, lisant.

Carissima mia... Ah !

LÉLIA.

Continuez, continuez.

MAURICE, lisant.

Notre protégé est nommé attaché à l'ambassade d'Italie, la nouvelle en paraîtra demain à l'*Officiel*. — Ah ! je crai-

gnais un plus grand malheur. — Ainsi, cette place d'attaché est donnée...

LÉLIA.

A vous...

MAURICE.

A moi! Eh quoi! madame?

LÉLIA.

N'est-ce pas là un de vos souhaits?

MAURICE.

Oui, en effet, le second... Mais...

LÉLIA, lui donnant ses gants.

Et voici le premier.

MAURICE.

Mes gants! Comment avez-vous pu deviner...

LÉLIA.

Ce sont toujours les choses les plus futiles que l'on désire le plus vivement.

MAURICE.

On réserve, pour la fin... les choses sérieuses... Ah! et mon troisième souhait?

LÉLIA.

J'avoue que celui-là m'embarrasse un peu.

MAURICE.

C'est juste, je ne l'ai pas encore formulé, mais maintenant je n'hésite plus...

Il écrit.

LÉLIA, à part.

Ses yeux me disent ce que sa main écrit!

MAURICE, lui tendant le carnet.

Le voici.

LÉLIA, sans lire le carnet.

Songez que c'est le dernier.

MAURICE.

Celui qui m'assurera le bonheur.

LÉLIA.

Le bonheur ! vous savez comment le poëte le définit.

Le bonheur, c'est la boule
Que cet enfant poursuit, tout le temps qu'elle roule,
Et que, dès qu'elle arrête, il repousse du pied.

MAURICE.

L'enfant oui, mais l'homme ne la fait plus rouler.

LÉLIA.

Quand il est fatigué de courir.

MAURICE.

Non, parce qu'il est devenu sage... Accomplirez-vous ce souhait comme les autres ?

LÉLIA.

Le pouvoir des fées a des limites.

MAURICE.

Lesquelles ?

LÉLIA.

Celles de l'impossible ! et c'est précisément l'impossible que vous désirez !

MAURICE.

Vous le savez donc ?

LÉLIA.

Vous demandez ma main.

MAURICE.

Et votre cœur.

LÉLIA.

Êtes-vous sûr que les fées ont un cœur?

MAURICE.

Oui, puisqu'elles sont bonnes!

LÉLIA.

Il y a aussi de méchantes fées.

MAURICE.

Celles-là ont un mauvais cœur... Mais toutes les fées ont une main...

LÉLIA.

Oui, mais elles ne peuvent la donner à un simple mortel.

MAURICE.

Alors, rendez-moi immortel.

LÉLIA.

Rien de plus facile.

MAURICE.

Hein!

LÉLIA.

Sans doute, publiez un ouvrage sur un sujet quelconque, assez sérieux pour que personne ne puisse le lire, écrivez, en guise de préface, l'éloge de la branche aînée ou cadette... puis déposez votre livre et votre carte chez certain personnage, et à la prochaine vacance, vous serez...

MAURICE.

Académicien!

LÉLIA.

Et immortel!

MAURICE.

J'ai toujours eu le suicide en horreur et je préfère vivre, vivre pour vous aimer, pour vous adorer, car je vous aime, oui, madame, je vous aime de toutes les forces de mon âme, je ne vous connais que depuis un instant, mais cet instant a suffi pour remplir mon cœur d'amour; mon bonheur, maintenant, c'est vous, c'est vous seule.

LÉLIA.

Oh! oh! beau prince charmant, vous êtes bien impressionnable! Les feux de paille durent peu.

MAURICE.

Mon amour durera toute ma vie, je vous le jure, et vous devez croire à ma sincérité, vous qui avez la puissance de lire dans les cœurs.

LÉLIA.

Le cœur est un livre si mal écrit.

MAURICE.

Mais vous avez de si bons yeux!

LÉLIA.

Je vous le répète, une fée ne peut épouser un mortel, et puisque vous refusez l'immortalité...

MAURICE.

Consentez à abandonner la vôtre?

LÉLIA.

Eh bien soit! à une condition!

MAURICE.

Laquelle?

LÉLIA.

Vous n'ignorez pas que toute la puissance des fées est subordonnée à leur baguette. (Montrant son éventail.) Voici la

mienne... si vous me l'enlevez, je ne serai plus qu'une femme...

MAURICE.

Alors donnez-la moi.

LÉLIA.

Non, ce serait une abdication volontaire, et celle-là, on les regrette toujours, tandis que celles qui sont forcées...

MAURICE.

On les regrette tout autant.

LÉLIA.

Mais on les subit avec résignation. Cherchez un moyen de vous emparer de mon sceptre.

MAURICE.

Je ne puis, cependant, employer la violence...

LÉLIA.

Non, la violence c'est le droit du plus fort... un droit primitif... aujourd'hui on n'admet que le droit...

MAURICE.

Légitime...

LÉLIA.

Non, celui du plus fin. Vous êtes attaché d'ambassade depuis une heure... faites vos preuves de diplomatie, agissez de telle sorte que je sois obligée de vous offrir moi-même mon éventail...

MAURICE.

Malgré vous...

LÉLIA.

Malgré moi... ou à peu près... toutes les ruses vous sont permises.

MAURICE.

Mais, puisque vous devinez toutes mes pensées?

LÉLIA.

Je ne devinerai aucun de vos stratagèmes...

MAURICE.

Vous me le jurez?

LÉLIA.

Oui, mais je les combattrai.

MAURICE.

Alors je m'avoue vaincu d'avance.

LÉLIA.

C'est déjà de la diplomatie!

MAURICE.

Mais non, puisque c'est de la franchise.

LÉLIA.

Enfin, essayez, cherchez, vous trouverez peut-être.

MAURICE.

Et, si je réussis?...

LÉLIA.

Le charme sera rompu... c'est vous qui ordonnerez!

MAURICE, à part.

Que faire! quel moyen employer?... (Haut.) Ah! madame, connaissez-vous les jeux innocents?

LÉLIA.

Je ne connais que ceux-là!

MAURICE.

Il y en un bien élémentaire, celui de pigeon vole... voulez-vous y jouer?

LÉLIA.

Volontiers. (A part.) Povero, où veut-il en venir?

Ils s'asseient tous les deux en face l'un de l'autre.

MAURICE.

Je commence... Pigeon vole! (Lélia lève la main.) Caissier vole... (Elle hésite à lever la main.) Comment! vous hésitez?

LÉLIA.

Non, non.

Elle lève la main.

MAURICE.

Fée vole. (Lélia ne lève pas la main.) Un gage!

LÉLIA.

Comment, un gage?

MAURICE.

Certainement! et mes gants?

LÉLIA.

Ah! c'est juste... mais, comme gage, je n'ai rien à vous offrir.

MAURICE

Mais si.

LÉLIA.

Non.

MAURICE.

Eh bien, et votre éventail?

LÉLIA.

Oh non! prenez ma sortie de bal.

MAURICE.

Ah! alors recommençons

LÉLIA.

C'est à mon tour... Pigeon vole. (Maurice lève la main.) Cœur vole. (Maurice ne lève pas la main.) Vous êtes bien sûr que les cœurs ne volent pas?

MAURICE.

Le mien, du moins, vous lui avez coupé les ailes.

LÉLIA.

Mais les ailes repoussent.

MAURICE.

Alors, on les recoupe.

LÉLIA.

C'est juste... amoureux vole. (Maurice ne lève pas la main.) Un gage, monsieur.

MAURICE.

Comment, madame!

LÉLIA.

Et mon mouchoir?

MAURICE.

Ah! mais je n'ai point de gage.

LÉLIA.

Vous avez mon mouchoir et vos gants.

MAURICE.

Voici mes gants.

LÉLIA.

Non, gardez-les... chaque gage mérite une pénitence.

MAURICE.

C'est à moi de vous en infliger une.

LÉLIA.

Non, monsieur; vous subirez d'abord la vôtre comme étant le plus coupable... Pour votre pénitence, je vous ordonne de vous rendre dans le bal.

MAURICE.

Avec vous?

LÉLIA.

Non, tout seul, vous ferez trois fois le tour du salon, sans adresser la parole à personne, surtout à la duchesse; puis, vous reviendrez ici.

MAURICE.

Vous quitter! ah! la pénitence est cruelle!

LÉLIA.

Pour vous, peut-être... mais pour moi...

MAURICE.

Elle vous est agréable!

LÉLIA.

Je ne dis pas cela... Voyons, monsieur, obéissez.

MAURICE.

Et quand j'aurai fait les trois tours du salon?

LÉLIA.

Vous reviendrez m'infliger ma pénitence.

MAURICE.

Et vous vous y résignerez?

LÉLIA.

Sans doute.

MAURICE.

Alors, madame à tout à l'heure. (A part.) Oh! j'aurai son éventail.

Il sort.

SCÈNE VIII

LÉLIA, seule.

Décidément le prince charmant est adorable. La duchesse

avait raison, c'est l'oiseau bleu de mes rêves... mais tout à l'heure, quand j'ai raconté mon aventure à Valentine, elle a pâli ! Les éloges qu'on lui faisait du comte, lui semblaient désagréables ! Poveretta ! serai-je arrivée trop tard ?.. à sa place, j'aurais conservé un pareil trésor pour moi... Valentina mia ! vous avez des regrets ! mais, tant pis pour vous, ma belle; j'épouserai le comte et je l'emmènerai à Rome, loin de vous. Il m'aime, oui, je le crois, j'en suis sûre... et moi... moi... je lui donnerai mon éventail... car il ne sera jamais capable de le prendre... je ne puis cependant le lui offrir ! On consent à une défaite, mais, au moins, faut-il que le vainqueur soit persuadé qu'il a remporté la victoire... Eh mais, il y a un moyen de lui accorder cette douce illusion... c'est de fuir... Oui, je rentre à l'hôtel, et quand il ne me retrouvera pas, il interrogera la duchesse, il lui dira qu'il m'adore. Valentine sera furieuse, et les voilà brouillés par amour-propre, la seule brouille durable... Beppo doit être revenu.

Allant à la porte et appelant Beppo.

SCÈNE IX

LÉLIA, MAURICE.

Maurice paraissant en chapeau et en pardessus de domestique.

LÉLIA.

Ah ! le voici... Beppo... donne-moi ma sortie de bal. Il fait bien froid, n'est-ce pas ? Mais nous retournerons bientôt sous notre beau ciel d'Italie. (Maurice a pris la sortie de bal. — Au moment où il la met sur les épaules de Lélia, la comtesse, embarrassée pour faire passer ses manches, lui donne son éventail, en lui disant.) Tiens, prends mon éventail.

MAURICE, ôtant son chapeau et son pardessus.

Ah ! merci, madame.

LÉLIA, le reconnaissant.

Vous, ah! ah! monsieur le diplomate, c'est de bonne guerre.

MAURICE.

Madame la fée, maintenant que le pouvoir m'appartient, j'ordonne que mon troisième souhait s'accomplisse.

LÉLIA.

Je suis forcée d'obéir... voici ma main, monsieur le comte.

MAURICE, surpris.

Comment, monsieur le comte?

LÉLIA.

N'êtes-vous le comte de Sartènes?

MAURICE.

Mais non, je suis son ami, Maurice de Villarceaux.

LÉLIA.

Maurice de Villarceaux! (Riant.) Ah! ah.

MAURICE.

Comment, vous riez, madame?

LÉLIA.

Mais oui; j'ai refusé votre main, l'année dernière, sans vous connaître.

MAURICE.

Mais alors, vous êtes donc...

LÉLIA.

La comtesse Lélia!

MAURICE, riant.

La comtesse! ah! ah.

LÉLIA

Vous riez!

MAURICE.

C'est que pendant les négociations, Roger est devenu amoureux de la duchesse Valentine, et il m'a chargé de lui dire que...

LÉLIA.

Ah ! votre mission !

MAURICE, tirant le billet de sa poche.

Mais, alors, cette nomination d'attaché... c'était pour lui?

LÉLIA, déchirant le billet.

Est-il besoin d'être attaché d'ambassade, pour venir à Rome ?

MAURICE.

Et quoi ! vous consentez ?

LÉLIA.

Je suis bien forcée d'obéir, puisque je n'ai plus ma baguette.

MAURICE.

Ah ! madame ! je vous la remets... ainsi que votre gage... puisque vous allez accomplir votre pénitence.

LÉLIA.

Elle sera douce ?

MAURICE.

Pouvez-vous en douter ?

LÉLIA.

Ah !

MAURICE.

Quoi donc ?

LÉLIA.

C'est aujourd'hui vendredi 13.

MAURICE.

C'est-à-dire samedi 14.

LÉLIA, avec joie.

Ah ! c'est vrai ! décidément Zerlinette avait raison ; elle ne s'était pas trompée de mois.

FIN DE LÉLIA

CHEZ
LA CLIENTE

MONOLOGUE

EN VERS LIBRES

PAR

M. PAUL FERRIER

PERSONNAGE

MAITRE DUCANOIS.

Paris, de nos jours.

CHEZ LA CLIENTE

Un salon très-riche. — Deux portes latérales. — Entre autres meubles, un bahut couvert de bibelots. — Sur le bahut un magot vieux chine, une lettre cachetée. — Un fauteuil crapaud à gauche du bahut, un second à droite. — Sur celui-ci un chapeau d'homme.

DUCANOIS, à la cantonade.

Madame Charveron ? Vous direz que c'est moi :
Elle m'attend, ou doit m'attendre ! — Quoi ?
Puisque j'avais écrit hier !... — Cette soubrette
Est, pardieu ! stupide, ou discrète !
— Voici ma carte : « Ducanois
Avocat à la cour. »

Il donne une carte de visite à un personnage hors de vue.

— Stupide ? — Son minois
Dit non. — Discrète alors ? — Discrète ! elle doit l'être :
J'en atteste son œil luron !
— D'ailleurs madame Charveron
Au regard de ses gens aura soustrait ma lettre
Et... Marton ne sait pas que je suis attendu !

Il descend.

Attendu ?... — Non pas, hélas ! Comme
D'aucuns l'ont peut-être entendu !
Je dis : « hélas » ! Car cette pomme,

Où du coin de l'œil j'ai mordu,
M'est encor du fruit défendu !
Je dis : « encor », ayant quelque espérance en somme,
De reprendre en ce lieu le *Paradis perdu*,
Bien que... Je dis : « bien que », de cet air morfondu,
A cause du dicton, beaucoup trop répandu,
Qu'un avocat n'est pas un homme !
Pas un homme ? — J'en ris ! — Pas un homme ? — Croit-on
Que l'étude des lois nous glace, et nous corrode
L'âme, et fasse de nous des bavards de carton ?
Qu'à la place du cœur nous ne portions qu'un code,
Et que chaque avocat soit doublé d'un Caton ?...
— Allons donc ! et pourquoi faire les bons apôtres ?
Les sceptiques ? les esprits forts ?
Nous sommes, sous bien des rapports,
Tout aussi bêtes que les autres !
L'école fait des avocats
Et ne fait point des phénomènes !
Nous payons notre écot aux faiblesses humaines,
Notre tribut aux Célimènes,
Et comme les jolis danseurs de mazurkas,
Nous aimons !...

C'est juste mon cas :
J'aime — je le confesse et m'en fais gloire, même !
Sans succès jusqu'ici — mais non pas sans espoir —
J'aime... qui ?... devinez qui j'aime ?...
— La déesse de ce boudoir !
Pourquoi dissimuler d'abord ? Mon cœur est comme
Un livre ouvert, portant à chaque folio
Le nom charmant dont on la nomme :
« Marthe. » — Je vous aurais fait un imbroglio,
Mon regard m'eût trahi ! — C'est l'histoire éternelle !
L'amour fait, scintillant au coin de sa prunelle,
Le secret de Polichinelle
Du secret de Fortunio !

Et quelle occasion de « chanter à la ronde »
« Si vous voulez »
Que je l'adore et qu'elle est blonde
« Comme les blés ! »
Car elle est blonde ! elle a vingt-deux ans ! elle est blanche !
Une goutte de lait dans un rayon de miel —
Son œil est bleu, du bleu de la pervenche,
Un bleu très-préférable au bleu dit bleu de ciel !
Son sourcil... oh ! il est épique,
Son sourcil ! un seul trait d'un pinceau hasardeux !
Son nez... le plus joli des nez, et je me pique
De m'y connaître ! sa bouche... microscopique,
Sa bouche... à partager une noisette en deux !
Joignez à cette tête étonnamment jolie
Un corps que Phidias eût signé volontiers,
Une main par vingt ans d'oisiveté pâlie,
Et dont la petitesse enrage ses gantiers,
Un pied de noble dame à trente-six quartiers,
Plus d'esprit à la fois que tous nos gazetiers ;
Et puis, étonnez-vous qu'on l'aime à la folie !
Elle a tout pour elle : beauté,
Charme, esprit, grâce sans étude,
Elle a tous les dons !...

... Excepté
Le don de l'exactitude !
Car j'attends, sapristi !... j'attends !

Consultant sa montre.

Deux heures vingt, déjà ! L'ingrate en prend à l'aise,
Et sans reproche, à Dieu n'en plaise,
Sans reproche — je perds mon temps.
Ma clientèle m'accapare :
Je n'ai pas un moment à moi !
Dans mon cabinet, à la barre,
Pas d'heure qui n'ait son emploi !
Tandis que j'attends de la sorte,

Cloué là par mon fol amour,
Bien des gens assiégent ma porte,
Que je fais attendre à leur tour.
La cohorte s'impatiente,
Et j'immole — restant céans —
Une hécatombe de clients
Aux pieds d'une seule cliente !
Sans vanité, je suis très-couru ! question
De spécialité : La mienne est... plantureuse !
Je plaide, avec succès la séparation
Je dis : « avec succès », ayant la main... heureuse,
Car j'ai séparé tant de gens,
Tant de gens las du mariage,
A qui mes avis obligeants
Epargnaient la fin du voyage,
Que je me surprends à chercher
— Ne pouvant suffire à ma tâche —
Comment la mairie en attache
Autant qu'il m'en faut détacher !

Il regarde sa montre.

Deux heures et demie !... Et rien ! pas de nouvelle !

Appelant.

Lise ! — Marton ! — Justine ! — Oh ! oh ! personne ?... rien ?...
Vient-on ?... — oui, c'est le chat ! pas même · c'est le chien,
Et le chien... de Jean de Nivelle !
J'avais écrit pourtant, pour éviter ceci.
Madame Charveron eût dû se tenir prête.
Je la trouve très-indiscrète
De me faire poser ainsi !
— Car elle plaide !.. oui ! elle plaide
En séparation, on s'en était douté ;
Et c'est moi qu'elle a consulté,
Moi qui de la défendre aurai la volupté !
Cristi ! j'ai séparé plus d'une femme laide,
Que ne ferai-je point par l'amour exalté ?
Vive Dieu ! je pressens des torrents d'éloquence !

Montrant son front, puis son cœur.

J'ai là, mon plaidoyer... et là! — Je serai beau!
Ce Charveron, son mari... son bourreau,
Je l'atteste de confiance —
Je me promets, à l'audience,
De le laisser sur le carreau.
Oui!... troublé!... pantelant sous ma voix vengeresse!

Il plaide.

... Honte et malheur sur toi, jardinier sans honneur,
Qui, de la frêle fleur commise à ta tendresse,
N'as été que le moissonneur!
— Moissonneur!... j'aime assez cette image... nouvelle;
Je la mettrai dans mon improvisation.
Oui, messieurs, oui — dirai-je avec explosion —
Regardez ma cliente : elle est jeune! elle est belle!
Et sous le joug amer d'un époux odieux,
Elle a déjà connu la douleur et les larmes!
Ah! messieurs, laissez-vous gagner par tant de charmes!
Séparez-nous! justice et vengeance, messieurs!
Vous avez les cachots, vous avez les gendarmes,
Frappez le scélérat qui fit pleurer nos yeux!

Changeant de ton.

Hélas! à ce pleur que je verse,
Pour émotionner la cour,
Je prévois trop ce qu'à son tour
Répondra la partie adverse.
Mon confrère n'est pas naïf,
Et — pour le succès de sa cause —
Dira brutalement la chose :
Que dans le contrat processif
Nous avons donné du canif.

Plaidant.

Du canif?... Autre injure!... Eh! quoi, messieurs... on ose?...

Naturellement.

— On ose! J'ai vu le mari,

Il se plaint que sa femme aurait un favori
Un Sigisbé, je suppose,
Qui la suivrait constamment !
Un patito !... ce qu'en prose
Nous appelons un amant.
Les griefs, s'il est vrai, seraient donc réciproques ?
— Le mari, tout au moins, paraît sûr de son fait,
Car l'affaire est des plus baroques !
Je l'ai vu, le mari, même il m'a fait l'effet,
Au fond, d'un gentleman parfait.
Il voulait me charger de sa cause ! — Est-ce drôle !
— Mais moi, j'avais mon plan : je guettais l'autre rôle,
Et préférais — malgré le susdit favori —
La cliente au client, et la femme au mari !

Consultant sa montre.

Trois heures dix !... mort dieu !... corps dieu !...

Appelant.

Mademoiselle !
Thérèse ! — Anna ! — Jenny ! — Louise ! — Ayez du zèle !
— Est-elle seulement chez elle ?
La chambrière avait un air mystérieux !
— Agathe ! — Fanny ! — Rose ! — Il faut que je lui parle
Pourtant ! la chose en vaut la peine, mille dieux !
Et si les griefs du mari sont sérieux ?
S'il existe, ce monsieur Charle,
De qui l'autre, en causant, m'a lâché le prénom ?
Charle... je ne sais quoi ! baron de... trois étoiles !
Charle ! il faudrait tirer les voiles,
Et tout me dire, car, s'il existait ?... — Mais non !
— S'il était vrai ?... pourquoi repousser l'hypothèse ?
L'épouse criminelle, et l'époux innocent,
La cause du mari gagnerait cent pour cent !
Quelle fortune ! quelle thèse !

Il plaide.

Que nous reproche-t-on ? quel est notre forfait ?

Précisez vos griefs ! Sommes-nous en effet
Aussi noir qu'on voudrait nous faire ?
De ce que nous allons au cercle l'on infère
Que nous sommes pervers, joueur, et cætera !...
On nous a vu, deux jours de suite, à l'Opéra,
C'est que, dans le ballet, nous avons quelque intrigue :
Nous aimons les chevaux — donc nous sommes prodigue
La chasse est un prétexte à dissipation :
Le prétendu lapin recèle une rivale,
Et l'on voit une orgie à la Sardanapale
Dans un souper de réveillon !
— Sont-ce là des griefs ? sommes-nous homme à pendre
Pour aller à la chasse, et souper entre amis,
Deux plaisirs innocents également permis ?
Vous nous accusez, vous ! c'est trop de vous défendre !
Osez-le, cependant ! défendez-vous ! — L'effroi
Vous glace ! — Qui des deux fut parjure à sa foi ?
Au foyer conjugal qui sema les ruines ?
Qui paya, bassement, l'autre de trahison,
Et violant les lois humaines et divines,
Lequel introduisit Charle dans la maison ?
— Charle, ce n'est pas nous — nous, ce serait Charlotte !
Or, c'est Charle, baron X — on saura le nom :
Le baron un tel ! sacrelotte !
Vous pensez quel coup de canon !
— On vous a dit, messieurs, que l'adversaire est belle ?
Ce n'est, certes, pas moi qui prétendrai que non !
Elle est belle, il est vrai, mais sa beauté n'appelle
Qu'un châtiment plus rigoureux,
Car — étant établi qu'elle n'est pas fidèle,
Quand l'honneur nous enjoint de nous séparer d'elle,
Plus elle est belle, et plus nous sommes malheureux !

Consultant sa montre, et perdant patience.

Trois heures trente !... Oh ! oui belle ! — mais inexacte !...

Il appelle.

Mademoiselle !... oh ! oh !... oh ! je bous ! j'ai l'Hécla

Là ! je suis en délire, et capable d'un acte...
D'un acte extravagant ! je vais faire un éclat !

Cherchant sur les meubles.

Une sonnette ! — un timbre ! — un tamtam ! — quelque chose
Qui réveille subitement
Cette autre Belle au bois dormant !
Un obusier ! — La foudre ! —

Il trouve la lettre.

Ah ! bah ! ma lettre... close ?
Ma lettre ? — Etrange !... on n'a pas même ouvert le pli ?
Bizarre insouciance... inconcevable oubli !
Close ! — Est-ce là le cas qu'elle fait de ma prose ?
Quel souci tant pressant l'absorbe à cet excès
Qu'elle en néglige son procès ?

Il décachète la lettre, et lit :

« A deux heures, demain. » — N'ayant pas eu ma lettre,
Elle ne m'a pas attendu.
Mais ma carte ?... ma carte ?... on a dû lui remettre
Ma carte ! — Alors quoi ?... quoi ?... J'en reste confondu !
Ceci m'agace et me défrise
D'avoir posé comme un nigaud !
Holà ! quelqu'un, vite ! ou je brise
En mille pièces ce magot !

Il apostrophe le magot.

Oui, Japonais qui me flagornes,
Monstre hideux ! méchant poussah !
Tu me voudrais faire les cornes,
Mais la patience a des bornes,
Et je te...

Exaspéré il lève le poing, s'arrête, et se laisse tomber sur le fauteuil de droite.

Je suis fou ! je suis fou ! je suis...
Ah !
Sapristi ! je me suis assis sur quelque chose
D'étranger à ce crapaud.
Qu'aurai-je écrasé ?... Je n'ose
Me relever...

Il se lève et prenant le chapeau aplati.

Un chapeau !
Juste ciel ! un chapeau d'homme,
Chez elle ! Dernier méchef !
Un horrible couvrechef
Que j'assomme... et qui m'assomme !
Car c'est évident, c'est clair
Que j'ai fait un pas de clerc !
Marthe n'est qu'une coquine,
Et — tant pis pour Charveron !
— Ce chapeau que je taquine
Est le chapeau du baron !

Il donne des coups de poing dans le chapeau.

Le chapeau du baron, coquette !
Du moins, je vous mènerai loin,
Et je réserve pour l'enquête
Cet irrécusable témoin !
Car ce coup, dont l'horreur me glace,
Ne sera qu'un coup d'éperon,
Et je veux me mettre à la place
De l'infortuné Charveron.
Je reprends ma lettre inutile,
Et, rompant un charme menteur,
D'allié je deviens hostile,
De défenseur, accusateur !
Changeant de rôle et de langage
— Pour ne faire rien à demi —
Je passe, avec tout mon bagage,
Sous le drapeau de l'ennemi,
Et c'est avec la même flamme
Que, devant le juge attendri,
— Au lieu de plaider pour la femme,
Je plaiderai pour le mari !

Dans un grand geste qu'il fait avec le chapeau, une carte de visite tombe du chapeau. — Il la ramasse.

Une carte de visite
Dans la coiffe du chapeau !

Lis-je ? — ne lis-je pas ? — J'hésite.
— La justice partout doit porter son flambeau !
Ce nom, d'ailleurs, je le soupçonne....

Il lit la carte.

Oh !... oh !... quel coup ! j'en demeure ahuri !

Il brosse vivement le chapeau, le remet à la forme sur son poing, le replace sur le fauteuil et en sortant à pas de loup.

Je ne plaiderai pour personne,
C'était le chapeau du mari !

FIN DE CHEZ LA CLIENTE

LE

PREMIER BILLET

MONOLOGUE

PAR

M. JACQUES DE BIEZ

PERSONNAGES

JULIETTE, ingénue.

UNE VOIX dans la coulisse.

LE PREMIER BILLET

Petit salon en désordre, indiquant qu'une femme en est sortie pour aller au bal. — Au milieu, guéridon ; — à côté, une chaise. — Sur le guéridon traînent différents objets de toilette, dont quelques-uns ont roulé par terre, souliers de bal, gants, etc., etc. — A gauche, porte ouverte par laquelle on entrera. — A droite, porte conduisant à la chambre à coucher ; cette porte restera ouverte. — Au lever du rideau personne en scène. — On entend dans la coulisse des pas, et la fin d'une conversation.

JULIETTE, entrant par le pan coupé de gauche, parlant à la cantonade... un bougeoir à la main.

... C'est entendu à onze heures précises, le déjeuner... Allons, bonne nuit, ma petite tante chérie... bonne nuit... vous direz à la femme de chambre qu'on ne m'apporte pas mon chocolat... bonne nuit. (Elle envoie un baiser, puis entrant, va poser son bougeoir sur le guéridon, puis revient fermer sa porte à double tour.) Là, très-bien... (Poussant les verrous.) Me voilà tranquille maintenant; avec ma porte ainsi fermée... je ne crains pas les voleurs... Si je n'avais pas une serrure aussi solidement armée, je ne pourrais pas dormir une seconde... (Elle allume une autre bougie.) Quand il fait sombre, j'ai une peur effroyable... surtout depuis tous ces horribles crimes dont les gazettes sont pleines... Si l'on venait m'as-

sassiner, pauvre malheureuse, j'aurais beau crier... que pourrais-je contre un grand diable d'homme comme doit être un assassin... car je me figure que pour se faire assassin ou voleur il faut être grand, très-grand, énorme... Comme je deviens brave tout de même. Quand mes portes sont ainsi hermétiquement closes, je comprends admirablement bien les gens qui affrontent de sang-froid les dangers du champ de bataille... (On entend des bruits de pas dans la chambre de gauche. Juliette est prise de peur. Le bruit va s'augmentant. Juliette court, à la porte, tient la serrure à deux mains.) Quelqu'un... Ah! mon Dieu! qui est là... et mon oncle qui couche à l'autre extrémité de l'hôtel... que faire? que devenir?.. Eh bien, et mon courage... où est-il? (Le bruit devient très-fort. On entend un tiroir qui tombe.) Mais c'est un voleur... je n'ose plus remuer... comment prévenir?.. je vais appeler...

Elle essaie, mais sa voix ne sort pas.

UNE VOIX, dans la coulisse.

Bonne nuit, Juliette, c'est moi... n'aie pas peur, je viens chercher le portefeuille de ton oncle qu'il avait oublié dans e salon...

JULIETTE, d'une voix tremblante.

Ah! c'est vous, ma tante... vous ne m'avez pas fait peur... au contraire... (Le bruit cesse.) Suis-je sotte!.. où donc avais-je la tête?.. ce ne pouvait être que ma tante... Et je parlais tout à l'heure d'aller à la guerre... c'est papa qui rirait de mes prétentions militaires... c'est égal, ces pauvres soldats, je les aime bien, car ils sont si malheureux... toujours à cheval... toujours exposés... et puis ils sont si braves... Ah! c'est beau le courage... chez les autres... et les décorations, donc... Voilà qui est joli! Si j'avais un frère je voudrais en faire un bel officier, comme papa... seulement comme on n'est pas tout de suite colonel, je lui défendrais de faire comme tous les simples soldats qui sont toujours fourrés dans les cuisines. Je n'ai jamais compris cette passion-là .. quand j'ai demandé à papa pourquoi ses ordonnances res-

tent des heures entières avec la cuisinière, il m'a répondu en riant beaucoup : ce n'est pas étonnant, ces pauvres gens sont si mal nourris au régiment... C'est vrai, toujours la soupe et le bœuf... Dieu sait quelle soupe et quel bœuf... il paraît que c'est plus mauvais encore qu'au couvent. (Elle rit.) Ils ont joliment raison de se mettre dans les bonnes grâces des cordons bleus... Ah! ah!.. (Elle s'assied.) Comme c'est bon de s'asseoir quand on a dansé depuis onze heures jusqu'à trois heures... j'ai trop dansé... Bah!.. c'est pour celles qu'on n'a pas invitées... c'est cette pauvre Marguerite qui n'avait pas l'air contente après moi; je ne lui ai pourtant rien fait... il est vrai qu'elle n'a dansé que deux fois, et encore c'était avec son frère... Pourquoi aussi a-t-elle une si grande bouche?.. Eh! savez-vous, ma petite tante qu'on mène joyeuse vie chez vous... tous les jours fête... il y a deux jours soirée musicale chez madame de Varseilles; hier grand dîner chez vous; aujourd'hui bal chez la générale... Oh! mais c'est charmant... décidément je ne regrette plus le couvent... je m'habituerais bien à être votre fille; non pas que je n'aime plus ma chère maman... mais on est si triste à la maison... toujours malade, cette pauvre mère et cela depuis longtemps... enfin, j'espère qu'elle va se mieux porter désormais, car tout le monde ici la dit guérie et pour toujours... Il paraît qu'elle va me ramener un joli petit frère, de la campagne, un gros bébé, gentil comme les amours, dit ma tante... ce n'est pas étonnant, il y a de si jolies roses à la Chesnaye... (Mettant sa main dans sa poche, elle la retire brusquement...) Ah! mon Dieu, tous les bonbons que j'avais mis de côté pour mon frère qui ont fondu dans ma poche... (Au moment où elle sort son mouchoir pour s'essuyer ses doigts pleins de sucre, son carnet de danse entraîné par le mouchoir, tombe à terre...) Ah! qu'est-ce que je casse là!... mon carnet... (Elle le ramasse.) Il y a là-dedans des notes précieuses par une jeune fille appelée à beaucoup sortir... Voilà un petit objet, dont les messieurs ne soupçonneront jamais l'importance ni l'utilité... c'est votre dossier, mondains, jeunes danseurs, c'est là qu'il est inscrit si vous

avez de beaux yeux, des mains soignées, des dents blanches, si vous êtes élégamment vêtus, gracieux dans vos mouvements, et enfin si vous dansez bien... Soyez tranquilles, avez-vous été aimable avec votre danseuse, au lieu d'être banal comme beaucoup, elle saura bien ne pas l'oublier... Dans le carnet il y a toujours une note pour vous... tant mieux si elle est bonne..; si elle est mauvaise par exemple... gardez-vous de lui renouveler votre invitation... vous serez refusé net, car on ne veut plus rien avoir de commun avec un danseur dont le signalement serait comme celui-ci : Bête, danse comme un portier, manque la mesure, et marche sur les pieds de sa danseuse... Ainsi, messieurs, vous croyez que le carnet de danse est uniquement pour nous un moyen mnémotechnique, et vous vous imaginez, que la soirée finie, il ne nous reste plus qu'à passer l'éponge, ou un coin de notre mouchoir légèrement humecté... que nenni !... Pour éviter les confusions nous avons besoin de points de repère... (Montrant le carnet.) Voici le point de repère... avec cela vous pouvez aller au bout de la terre, jeune homme... Nous gardons votre passe-port d'homme du monde... Votre signalement de salon... (Feuilletant son carnet.) Ceux-ci sont ordinaires... rien à dire... ni bien... ni mal... comme il est toujours ennuyeux de rester sur sa chaise, mieux vaut prendre un danseur comme ça, que de n'en pas prendre du tout... (Elle continue à feuilleter, puis soudain se met à rire.) En voilà un, par exemple, qui est du dernier comique... (Lisant.) Joseph Pré... Pré... c'est effacé... ah ! voilà... Préville... signe particulier... prière de ne pas le confondre avec son frère cadet Symphorien Chrysostome... deux jolis noms ma foi pour figurer sur un calendrier... mais sur un carnet de danse jamais... d'ailleurs on ne doit pas savoir danser quand on s'appelle Symphorien... et Chrysostome par-dessus le marché.. (Elle efface les deux noms avec son doigt, se remet à lire, puis riant.) En voilà un autre qui m'a beaucoup amusée... Gaston... tout court... parce que, dit-il étant d'origine espagnole, il est affligé de huit noms en *os* et en *as*

tous réunis par la voyelle y... voilà de quoi remplir tout mon carnet et deux autres avec... (Se rappelant.) J'ai dansé trois fois avec ce Gaston tout court... il était très-amusant... (Se remet à lire.) Georges... tout court aussi celui-là... ce n'est pas pour la même raison... je le connais assez pour n'avoir pas besoin de renseignements... Que de valses, que de polkas nous avons faites ensemble... Ah! mais c'est que c'est un fameux danseur lui!... Comme il est grand maintenant, et comme ses petites moustaches lui vont bien... il a ma foi tout l'air d'un homme... Comme ça pousse tout de même les enfants!... Je me rappelle encore l'heureux temps où moi j'avais huit ans et lui dix... nos parents passaient l'été à la campagne ensemble et nous avions les mêmes professeurs... Quelles bonnes parties nous faisions, dans le grand parc de la Chesnaye... et comme nous savions bien nous cacher dans les taillis pour laisser passer l'heure de la leçon de calcul ou de thème latin... Le soir, quand la nuit descendait sur ces chênes séculaires, tout peuplés de légendes, nous n'osions plus sortir... le murmure du feuillage mélancolique et calme nous donnait des frayeurs... et nous croyions entendre la voix des revenants qu'on disait habiter tout au fond du grand puits... C'est un joli cavalier maintenant, et je serais fière, s'il me voulait pour femme... C'était le plus élégant de tous, hier chez la générale... Oh oui le plus élégant, et le moins prétentieux... Quelle différence avec son frère... toujours sombre, toujours muet... ne pensant qu'à des choses sérieuses... Les chiffres... toujours les chiffres... le voilà au comble de ses rêves aujourd'hui ce bon Henri... élève à l'école polytechnique... comme c'est beau cela... mais c'est trop beau pour moi... Je n'aimerais pas un mari qui me ferait passer après son ambition, ses livres, ses découvertes... Oh! Georges ne sera jamais comme cela, lui... il était bien trop paresseux au collége... Que peut-il bien faire en ce moment, ce petit coquin-là?... Il dort sans doute... il a si bien dansé... (Avec air peiné.) oui il dort, cela est certain... sans penser à moi, peut-

être... Oh, c'est mal cela, moi qui pense tant à lui... (Prenant le carnet ouvert à la page où est écrit le nom de Georges.) Adieu, mon petit compagnon d'enfance... Adieu, Georges... je t'embrassais autrefois... tu m'embrassais aussi... mais aujourd'hui je n'ose plus, maman m'a dit que ce n'était pas convenable d'embrasser les jeunes gens... Il y a des jours pourtant où j'en ai bonne envie... Si j'étais sûre de n'être pas grondée... oh mais oui, je t'embrasserais, et à pleins bras, comme jadis... Bonne nuit... Georges... (Elle va pour porter le carnet à sa bouche.)... Oh non !... si quelqu'un me voyait et maman ne veut pas... Pourtant, je ne fais pas mal, il me semble... et puis ce carnet est muet, il ne le dira à personne ! Tiens, Georges, comme autrefois... tant pis. (Elle embrasse son nom avec l'ardeur d'un enfant. Mais au moment où elle referme le carnet, un morceau de papier plié en plusieurs fois, s'échappe du petit livre et tombe.)... Ah !... que peut-être cela ?... (Elle ramasse le brin de papier.) Oh ! mais voilà qui est soigneusement plié... d'où cela peut-il sortir ?.... de ce carnet sans doute... Mais qui l'y a mis ? (Regardant attentivement.)... On dirait un billet... je n'en ai jamais vu, mais je me les suis toujours figuré pliés de la sorte... Voilà qui est étrange... je n'ai prêté mon carnet à personne... Pourtant si... à Georges qui voulait s'inscrire lui-même pour toutes les danses dont je pouvais disposer... et... au petit Espagnol, Gaston tout court... Voilà, c'est une plaisanterie de ce polisson-là... Gageons que c'est la nomenclature de tous ces noms en *os* et en *as* et de tous les *y*... (Elle s'apprête à ouvrir.)... Mais... si j'allais trouver dans ce papier quelque chose que je ne dois pas lire... je serais bien punie de ma curiosité... car enfin il y a peut-être un secret, là-dedans... et pénétrer ce secret ce serait commettre un gros péché... il vaudrait mieux consulter mon directeur de conscience à ce sujet... Cependant si j'ai bonne mémoire, il ne fait pas grand cas des péchés commis par indiscrétion, le bon abbé... péchés de femmes, m'a-t-il dit ;... si nous n'étions pas bienveillants sur ce chapitre-là, l'enfer ne serait peuplé que de femmes... ma faute ne sera pas bien grave... vénielle

tout au plus... d'ailleurs je m'en confesserai, je le jure... Soyons femme, Juliette, il n'est jamais trop tôt pour commencer... (Elle ouvre le papier.).... Oh ! une écriture toute semblable à la mienne, c'est comme si je m'étais écrit à moi-même... Voyons la signature... Georges !... Eh !... (Avec hauteur.)... (Puis se reprenant.)... quelque recommandation pour son frère sans doute, auprès du général commandant l'école, l'ami de papa... ou bien une charade, comme nous essayions d'en faire autrefois... (Elle va pour lire, puis s'arrête.) C'est étrange tout de même cette similitude d'écriture... il y a des gens qui verraient là une grande sympathie, une grande compatibilité d'humeur... il est vrai que nous avons eu le même maître d'écriture, et que nous faisions tous nos efforts pour arriver à écrire l'un comme l'autre, afin de faire nos devoirs l'un pour l'autre... C'était charmant de voir la bonhomie de ce bon père Durnerain qui n'y voyait plus assez clair pour s'apercevoir de notre supercherie... Mais que peut-il me vouloir, ce petit Georges?... (Lisant.) *Juliette...* (Parlant.) Cela débute comme autrefois... voyons la suite... (Lisant.) *Il faut me pardonner mon audace coupable d'avoir osé t'aimer et d'oser te le dire...* (Parlant.)... C'est une farce sans doute... (Continuant de lire.)... *Depuis longtemps cet amour que je cache, me pèse; c'est un secret qui m'étouffe; ouvre-moi ton cœur si frais et si chaste, pour que j'y blottisse mon bonheur dont l'existence dépend de toi...* (Parlant.) Cela devient sérieux... monsieur Georges, prenez garde... (Lisant.) *Aurais-tu oublié ces heureux jours de notre enfance, où causant dans le parc, tu m'appelais ton mari et je te nommais ma femme. Rêve d'enfant qu'il t'appartient de réaliser; je suis un grand garçon... aujourd'hui...* (Parlé.) Oh ! grand garçon... c'est ton avis, petit fat... (Lisant.) *presque un homme...* (Parlé.) Ah bien ouiche !... (Lisant.) *et c'est l'homme qui demande à confirmer le désir du bambin...* (Parlé)... Voilà qui est violent, par exemple, me faire ainsi une déclaration sans savoir si maman le permettrait... mais il est fou... (Lisant.) *Ne cherche pas le médaillon que tu as perdu l'autre jour chez madame de Varseilles, je l'ai ramassé et caché sur mon*

cœur ; depuis ce moment je ne cesse de le couvrir des baisers que je voudrais te donner... (Parlé avec une colère qui augmente.).. C'est cela, ne vous gênez plus monsieur, non content de me tourmenter en me cachant le médaillon de maman, que je croyais bien perdu... ce qui m'a tant fait pleurer... voilà que vous manquez à toutes nos conventions, que vous désobéissez à maman, et vous voulez m'embrasser... mais puisque c'est défendu... (Continue de lire.) *Hélas, on ne veut plus que nous nous embrassions, et toi aussi peut-être, tu m'en voudrais si j'osais faire comme autrefois, prendre ta tête dans mes deux mains et t'embrasser au front...* (Parlé.) Oh! ça c'est certain... et pour te punir je le dirais à maman... (Reprend la lecture.) *Je t'aime, Juliette, je t'adore, et c'est à genoux que j'attends ta sentence...* (Juliette froissant le billet avec colère le jette à ses pieds.) Oh! c'est trop fort... oser m'écrire ainsi... impertinent!.. (Elle fond en larmes.) Venir me dire des choses comme ça... et me crier je t'aime comme si cela devait me faire plaisir... Comme maman va me gronder quand je lui raconterai cela... et pourtant ce n'est pas de ma faute... Dieu que je suis malheureuse !.. la pensée seule de la colère de papa me fait trembler... Oh! mais pourquoi au lieu de m'écrire de pareilles sottises, pourquoi n'avoir pas parlé, au moins je n'aurais pas été obligée de l'écouter, je l'aurais fait taire, je lui aurais dit que c'était très-mal à lui d'abuser de ma faiblesse... que sais-je enfin... je lui aurais dit beaucoup de choses très-raisonnables... et maman ne l'aurait jamais su... Petit sot, va... (Cessant de pleurer, à sa frayeur succède un sentiment d'ironie.) Mes grandes amies m'avaient prévenue... Ils sont tous les mêmes les gamins de cet âge-là... c'est à peine sorti de classe, on les mène dans le monde pour la première fois... vite les voilà amoureux... Qu'est-ce que cela d'abord que d'être amoureux?.. Je ne sais pas moi... (Avec ingénuité.) S'il m'avait seulement donné une explication... ce petit bêta... mais non, rien que des impertinences... Je t'aime, je t'aime, voilà tout ce qu'il me dit... Eh bien et après?.. Alors il suffit de dire aux gens « je vous aime, »

pour les épouser... Ah! bien merci, ce n'est pas difficile de se marier... Pourtant comment se fait-il qu'il y ait tant de vieilles filles?..Il doit y avoir autre chose que je ne sais pas ni toi non plus, Georges... aussi je trouve ta démarche très-imprudente... A-t-on vu ce moutard s'engager en aveugle dans un projet dont il ignore la portée... Gamin, va!... D'ailleurs pour votre gouverne, monsieur Georges, apprenez que j'ai été distinguée par un homme beaucoup plus expérimenté que vous, un vieux général, qui doit en savoir beaucoup plus long que vous sur le chapitre des épousailles. S'il a demandé ma main, ce doit être après mûre réflexion et non pas à l'étourdie comme vous... (Ironie croissante.) Vous êtes trop jeune, mon petit, et je me verrais dans la nécessité de faire votre éducation... car enfin j'ai seize ans, et vous dix-huit. Or, une fille de mon âge, vous ne l'ignorez pas, est déjà une femme, tandis que vous n'êtes encore qu'un gamin... Tant pis, mon cher... il fallait naître dix années plus tôt, cela vous eût donné plus de chance de succès... car vous devez bien penser que ne connaissant rien du mariage, ce n'est pas avec vous, dont l'ignorance doit au moins égaler la mienne, que je vais faire mon apprentissage... Voyons, Georges, raisonnons un peu... tout ce que j'ai entendu jusqu'ici sur le mariage, m'a donné de cette institution une idée des plus graves... mes amies qui sont mariées depuis leur sortie du couvent, m'ont toutes dit la même chose : ma chère Juliette, c'est un mariage de raison, aujourd'hui on n'en fait plus d'autres... elles doivent le savoir puisqu'elles le disent... et puis, à vrai dire, le mariage me fait peur, quand je songe à cet ami de papa, un jeune fou qui se dit saint-simonien, et qui lorsqu'on lui demande pourquoi il a épousé une vieille précieuse, répond invariablement qu'il a voulu imiter le maître, et se marier pour étudier les savants!... Or tu sais, Georges, je n'aime pas les savants, et si c'est là le but du mariage, j'aime mieux rester vieille fille. Allons, Georges, conviens que tu es irréfléchi... cependant si tu me promets de me rendre mon médaillon, j'oublierai ton

erreur... Je n'en dirai rien à personne... pas même à ta nourrice... (Devenant sentimentale...) Loin de là, il me semble que j'ai eu tort de m'emporter ainsi contre toi, et quelque chose me dit que ton audacieuse démarche est le résultat d'un bon mouvement... il faut bien que tu m'aimes un peu pour avoir ainsi bravé les conséquences d'un acte téméraire... ton audace me séduit presque maintenant, et je te vois déjà affrontant mille dangers pour me prouver ton amour... Mais ce médaillon... tu me le rendras, n'est-ce pas?... sans toi je l'avais perdu, le médaillon de maman... comme j'aurais été grondée... (Elle s'essuie les yeux.) Mon Dieu, une larme... c'est la joie que tu me fais en me disant que tu n'as pas oublié la petite Juliette que tu avais tant l'air d'aimer autrefois... Tiens, je regrette mon emportement de tout à l'heure... J'ai voulu faire la grave personne ayant ses susceptibilités et froissée dans sa dignité !... mais je vois que j'ai mal réussi à me tromper moi-même... cette larme m'est un gage que je suis la première punie de mon subterfuge... (Reprenant sur la table le carnet de danse qui est fermé, et l'ouvrant à la page où se trouve le nom de Georges.) Si tu m'avais vue, il n'y a qu'un instant déposant sur cette feuille d'ivoire un baiser à l'endroit même de ton nom, tu aurais compris que nos deux âmes sont sœurs... Ah ! que ton billet m'est doux à la mémoire ! Il me semble qu'il est l'expression même du souvenir que j'avais gardé de notre enfance... (Elle se baisse et ramasse le billet.) Tiens, Georges, regarde-moi, je fais amende honorable et je veux réparer par un gros baiser ma sotte colère... (Elle porte le billet à sa bouche.) Oui, petit chiffon de papier, tout parfumé de vie et de bonheur, tu es le bienvenu... je... t'aim...

On entend de nouveau du bruit dans la pièce de gauche, et une voix qui crie :

Comment, Juliette, pas encore couchée... encore de la lumière.

JULIETTE, à part.

Ah ! ma tante... encore... (Haut.) Si, si, ma tante... si, je

m'endors... (Elle va pour souffler sa lumière et dans son empressement elle renverse un bougeoir sur le parquet. A part.) que de tapage... mon Dieu!

LA VOIX, dans la coulisse.

Mais quel métier fais-tu donc dans ton lit pour faire un bruit pareil ?

JULIETTE.

Oh! rien... c'est parce que je dors...

LA VOIX.

Tu as le sommeil bruyant.

Rire.

JULIETTE, courant vers la porte de sa chambre à coucher... regardant le billet qu'elle tient dans sa main..

C'est pourtant toi, coquin de petit billet, qui es cause de tout cela!

FIN DU PREMIER BILLET

L'ORAISON FUNÈBRE

DE

MADAME BOURGEOIS

PAR

M. GUSTAVE NADAUD

L'ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME BOURGEOIS

A C. Coquelin.

Un jour, monsieur Bourgeois, bon homme, forte tête,
Heureux pour un mari, pour un marchand, honnête,
Digérait son journal après le déjeuné,
Comme doit toujours faire un prudent abonné.
Il savourait gaiement les nouvelles diverses,
Rixes, assassinats, vols, coups de vent, averses,
Quand soudain ses cheveux se dressent; il pâlit,
Se frotte les deux yeux, lit encore et relit
Cet article : « On écrit du Havre, hier dimanche :
» Le vapeur le *Félix* a sombré dans la Manche.
» Le navire est perdu; sauf quatre matelots,
» Marins et passagers ont péri dans les flots ! »
Jugez de sa douleur ! J'oubliais de vous dire
Que madame Bourgeois était sur ce navire.
Que fait notre homme alors ? Il court tout effaré
Prévenir ses parents, le maire, le curé;

Puis il rentre chez lui, tombe sur une chaise,
Et se plaint, et gémit, et pleure tout à l'aise.

« Morte ! elle est morte ! O Dieu ! que vais-je devenir ?
Charlotte, ma moitié ! quel deuil, quel avenir !
Elle seule savait m'attacher à la terre,
Et je vis, j'ose vivre oisif et solitaire.
Quel désert ! Sur ce siége elle venait s'asseoir.
Quel silence ! c'est là que nous causions le soir.
Adieu nos doux projets, nos rêves de famille !
Nous voulions un garçon, nous voulions une fille.
O parfait assemblage inconnu jusqu'alors
De toutes les beautés de l'esprit et du corps !
Coulez, mes pleurs ; mes yeux, changez-vous en fontaines,
Et que mon sang jaillisse en larmes de mes veines !

» Mais aussi quel oubli, quel remords ! Et pourquoi
La laissai-je partir et voyager sans moi ?
Nous serions morts tous ensemble, ou je l'aurais sauvée.
Et son corps roule au fond de la mer soulevée.
Mais on le trouvera, ce corps pudique et beau,
Qui doit m'appartenir jusque dans le tombeau.
Va, je veux t'élever un riche mausolée
Où ton ombre attendra mon ombre inconsolée.
Je veux voir le porphyre et le bronze soudés
Avec des larmes d'or et des vers commandés.
Le travail sera long et la dépense forte :
Du porphyre, de l'or et des vers... Il n'importe !
On évaluera mieux, en supputant les frais,
A quel taux insensé j'élève mes regrets.

» Elle est morte... mon Dieu, pourquoi faut-il qu'on meure ?
Votre arrêt nous surprend en tous lieux, à toute heure.
Que votre volonté soit faite ! En bon chrétien,
Je bénis tout de vous, le mal comme le bien.

Je ne me plaindrai plus. Adieu, ma pauvre femme :
Dieu te rappelle à lui : Dieu veuille avoir ton âme !
» Et cependant je vais rester seul tous les jours;
Mon oreille est fermée à ses tendres discours.
Je ne l'entendrai plus, avec philosophie,
Me dire de ces riens qui font toute la vie.
Elle me grondait bien, il est vrai, quelquefois...
Elle avait à gronder une si douce voix !
Son caractère était... il fallait le connaître.
Pauvre femme ! elle est morte... et j'avais tort peut-être.
Je veux avoir eu tort. Mon Dieu, pardonnez-lui !
Des défauts dont elle est innocente aujourd'hui.

» Rassemblons nos esprits : Il faut que je m'apprête
Pour assister bientôt à la lugubre fête.
Oui, je saurai remplir ce suprême devoir.
J'avais précisément besoin d'un habit noir.
O ma chère moitié, quel vide tu me laisses !
Je vais te commander un habit et des messes.
Point de luxe : je hais dès longtemps cet orgueil
Qui se plaît à chercher le faste dans le deuil.
Il suffit d'une croix de marbre... non, de pierre;
Quelques plantes feront un très-joli parterre.
Voilà comme j'entends te rendre un digne honneur,
Et la simplicité convient à la douleur.

» Que ferai-je à présent ? — Je pleurerai sans doute.
— Mais dans un mois, deux mois ?... je vais me mettre en route.
Les voyages, dit-on, forment le jugement.
Ma femme me tenait près d'elle à tout moment.
Chevauchant, naviguant sur la terre et sur l'onde,
Je verrai du pays, j'étudierai le monde;
Je vivrai. Nous voici sur la fin de l'été;
La chasse est un plaisir fort bon pour la santé;
Elle raffermit l'âme; elle sèche les larmes;
Elle fait bien au corps... Je vais prendre un port d'armes.

Charlotte m'a toujours défendu de chasser;
J'ai quarante ans bientôt et je puis commencer.
Je n'ai qu'un vieux fusil, une arquebuse à pierre;
J'en veux acheter un qu'on charge par derrière.
J'aurai deux chiens d'arrêt et quatre chiens courants.
Tout cela pourra bien me coûter mille francs.
Baste ! qu'est-ce, après tout ? Une dépense faite.
Elle me ruinait en chiffons de toilette.
Mon Dieu, pardonnez-lui. Chacun tire vers soi :
Vous savez qu'elle était économe pour moi.
J'étais fort mal vêtu; mon ménage était chiche;
Mais de pauvre mari je deviens garçon riche.
Je vivrai désormais, avec mon petit bien,
Comme un prince... j'entends un prince qui vit bien.
Je place mon argent; je quitte ma boutique;
Il ne me convient plus de servir la pratique.
Me voilà sans tracas, exempt d'ambition,
Rentier, célibataire, oncle à succession.
Dieu ! que la liberté semble douce à l'esclave !
J'aurai bon feu, bon lit, bon logis, bonne cave;
Je donne des raouts et des soupers chantants;
Je respire, je vis, je suis fou, j'ai vingt ans;
Je veux faire mon droit !... Et ma cousine Adèle ?...
C'est qu'elle est bonne, et douce, et jeune, et jolie, elle !
C'est qu'elle m'adorait, elle !... Oh ! oh ! mon gaillard,
Vous vous occuperez des Adèles plus tard.
A peine êtes-vous libre... Hélas ! ma pauvre femme !
Je ne l'en blâme pas... Dieu veuille avoir son âme !
Mais elle n'était pas commode tous les jours.
M'a-t-elle en quatorze ans joué de mauvais tours !
Et sans plainte pourtant je l'aurais conservée;
Le pouvant, je crois bien que je l'eusse sauvée.
Je ne le pouvais pas. Est-ce ma faute, à moi,
Si le *Félix* a fait naufrage ? Non, ma foi !
Je suis homme et je dois avoir l'âme assez forte
Pour souffrir... si pourtant elle n'était pas morte ?...

Non, le vapeur *Félix*... le nom s'y trouve bien;
Que diable ! les journaux n'inventent jamais rien.
Elle est morte, bien morte, et je n'ai rien à dire,
Et quand je veux pleurer je sens que je vais rire.
Et si l'on me disait : « Vous avez le pouvoir
» De la ressusciter : voulez-vous la revoir ? »
Personne ne m'entend? Je dirais : « Pas si bête !
» Dieu fait bien ce qu'il fait; sa volonté soit faite ! »
Et quand on m'offrirait par-dessus le marché
Mille francs, je dirais : « Messieurs, j'en suis fâché,
» Mais vous m'en donneriez deux, trois, quatre... Impossible !
» L'argent n'est rien pour moi; je suis incorruptible.
» — Si l'on vous en offrait dix mille ? — Non, vraiment.
» — Quinze mille ? — Nenni. — Vingt mille ?... »

A ce moment,
Un coup bien appliqué retentit à la porte.
« Ciel ! ma femme ! Toi ? — Moi. — Que le diable l'emporte ! »
Ces quatre derniers mots furent commis si bas,
Que madame Bourgeois ne les entendit pas.
Un matelot l'avait dans ses bras enlevée.
Où ? comment ? Je ne sais; bref, il l'avait sauvée.
Charlotte avait promis au brave marinier
Vingt mille francs tout juste. Il fallut les payer.
Ainsi monsieur Bourgeois, pour racheter sa femme,
Compta vingt mille francs. Dieu veuille avoir son âme !

FIN DE L'ORAISON FUNÈBRE DE Mme BOURGEOIS

UN

LIVRE LESTE

DIALOGUE

EN DEUX SCÈNES

PAR

M. CHARLES MONSELET

Représenté pour la première fois chez M. le baron Gustave de Rotschild.

PERSONNAGES

MADAME DE MOLANGES.....	Mme H. DAMAIS.
DE FONTEVRAULT.....	M. COQUELIN-CADET.

UN LIVRE LESTE

I

Chez madame de Molange.

MADAME DE MOLANGE.

Tenez, laissez-moi tranquille; vos obsessions galantes me sont insupportables.

FONTEVRAULT.

Obsessions est dur...

MADAME DE MOLANGE.

Mais juste.

FONTEVRAULT.

Convenez cependant qu'en vous suppliant de « couronner ma flamme », il m'est impossible d'employer une périphrase d'un ordre plus poétique et plus convenable.

MADAME DE MOLANGE.

Ce n'est point la périphrase que j'attaque, vous le savez bien... Ah! qu'on est malheureuse de n'avoir pas un mari pour se défendre!

FONTEVRAULT.

Et, au besoin, pour le combattre, comme dit M. Prudhomme.

MADAME DE MOLANGE.

Etre veuve! il n'y a rien de plus bête au monde. On a toujours l'air d'être prête à jouer un proverbe.

FONTEVRAULT.

Peut-on ainsi calomnier le veuvage! Un état charmant, dont la pudeur m'empêche d'énumérer tous les avantages.

MADAME DE MOLANGE.

Fontevrault, vous êtes sur une pente dangereuse.

FONTEVRAULT.

Croyez-vous donc que je ne me sente pas glisser?

MADAME DE MOLANGE.

Cessez de vouloir être autre chose que mon ami.

FONTEVRAULT.

Impossible.

MADAME DE MOLANGE.

Je ne vous ferai pas le plaisir de vous dire que vous me paraissez dangereux, mais vous m'inquiétez.

FONTEVRAULT.

Tout de bon?

MADAME DE MOLANGE.

Vous avez des théories particulières sur l'amour qui m'embarrassent, des sophismes qui me troublent. Avec votre prétendue science de la vie, vous me faites l'effet du vicomte de Valmont.

FONTEVRAULT.

Qui ça, Valmont?

MADAME DE MOLANGE.

Vous savez bien...

FONTEVRAULT.

Ah! le Valmont des *Liaisons dangereuses*... Peste! madame, vous connaissez vos classiques.

MADAME DE MOLANGE, rougissant.

J'en ai parcouru quelques pages a peine... autrefois... C'est, d'ailleurs, je vous prie de le croire, le seul livre de ce genre qui se soit trouvé, je ne sais comment, sous mes yeux.

FONTEVRAULT.

Le seul? Bien sûr?

MADAME DE MOLANGE.

Je ne compte pas ces romans de cabinet de lecture qu'il m'est arrivé parfois de surprendre entre les mains de ma femme de chambre.

FONTEVRAULT.

Ah oui! Paul de Kock, par exemple... ou bien Pigault-Lebrun...

MADAME DE MOLANGE.

Et puis encore quelques ouvrages modernes trouvés dans la bibliothèque de mon mari... *Mademoiselle de Maupin*, je crois.

FONTEVRAULT.

Peuh!... Il y a mieux que cela.

MADAME DE MOLANGE.

Ah!

FONTEVRAULT.

Ah! bien mieux.

MADAME DE MOLANGE.

C'est donc vrai ce que j'ai entendu dire?

FONTEVRAULT.

Quoi?

MADAME DE MOLANGE.

Que vous avez toute une chambre remplie de ces livres-là.

FONTEVRAULT.

Ah! l'on vous a parlé de mon *enfer*... J'avoue que j'ai réuni une petite, toute petite collection... deux cents volumes environ... Vous voyez que nous sommes loin de la grande chambre.

MADAME DE MOLANGE, avec une moue dédaigneuse.

Deux cents volumes... de cela!

FONTEVRAULT.

Mais cela est la plus jolie chose du monde... Des productions tout à la gloire de votre sexe... Une apothéose continuelle...

MADAME DE MOLANGE.

Sans délicatesse, je le parie... sans discrétion...

FONTEVRAULT.

Je conviens que quelquefois l'apothéose manque de voiles... c'est le propre des apothéoses... Mais la grâce et l'art en sont moins absents que vous pourriez le croire.

MADAME DE MOLANGE.

Vraiment!

FONTEVRAULT.

Avouez que vous avez l'envie de connaître ma collection?

MADAME DE MOLANGE.

Quand bien même cela serait, je ne l'avouerais pas.

FONTEVRAULT.

C'est juste... il y a de ces choses qu'il faut laisser deviner... Ainsi donc c'est entendu?

MADAME DE MOLANGE.

Qu'est-ce qu'il y a d'entendu?

FONTEVRAULT.

A ma première visite, je vous apporte un de mes petits bouquins.

MADAME DE MOLANGE.

Je ne vous écoute pas.

FONTEVRAULT.

Mais auparavant j'aurais besoin de savoir votre goût.

MADAME DE MOLANGE.

Mon goût?

FONTEVRAULT.

Oui... vous devez me comprendre...

MADAME DE MOLANGE.

Pas du tout.

FONTEVRAULT.

Vous n'y mettez pas de bonne volonté... Quels termes pourrais-je bien employer? A quelle image pourrais-je bien avoir recours? Voyons, voulez-vous..... du fort ou du doux?

MADAME DE MOLANGE.

Je vous assure que je ne sais pas ce que vous voulez dire.

FONTEVRAULT.

C'est que nous avons, comme dans l'alcool, plusieurs degrés dans cette littérature-là.

MADAME DE MOLANGE.

Cela est fort bien vu.

FONTEVRAULT.

Pour les commençants... comme qui dirait pour les esto-

macs faibles... nous avons le galant, le voluptueux, l'anacréontique...

MADAME DE MOLANGE.

Allez toujours.

FONTEVRAULT.

Le libre.... le fripon... le gaillard... l'égrillard... le grivois...

MADAME DE MOLANGE.

Tout cela me paraît bien coupé d'eau.

FONTEVRAULT.

Patience!... Voici le risqué, qui inaugure un autre ordre d'idées... le leste...

MADAME DE MOLANGE.

Ensuite?

FONTEVRAULT.

Le scabreux.

MADAME DE MOLANGE.

Ensuite?

FONTEVRAULT.

Le croustillant.

MADAME DE MOLANGE.

Ensuite?

FONTEVRAULT.

Le fringant.

MADAME DE MOLANGE.

Ensuite?

FONTEVRAULT.

Le licencieux.

MADAME DE MOLANGE.

Ensuite?

FONTEVRAULT.

Le graveleux.

MADAME DE MOLANGE.

Ensuite?

FONTEVRAULT.

Diable! Ensuite... ensuite... il n'y a plus de limites... ni de définitions possibles... Nous entrons immédiatement dans l'outrance.

MADAME DE MOLANGE.

Restons-en donc là.

FONTEVRAULT.

Quel genre choisissez-vous?

MADAME DE MOLANGE.

En admettant que j'eusse à choisir, je choisirais un genre moyen... le leste...

FONTEVRAULT.

Vous êtes timorée.

MADAME DE MOLANGE.

Quelque chose qui pût se lire à travers les branches d'un éventail.

FONTEVRAULT.

Ou entre les cinq doigts...

MADAME DE MOLANGE.

Je ne voudrais pas être trop effarouchée.

FONTEVRAULT.

Soyez sans inquiétude, j'ai votre affaire... du numéro cinq. (Il se lève.) A bientôt, madame.

MADAME DE MOLANGE.

Vous partez, Fontevrault?

FONTEVRAULT.

Je cours passer en revue ma bibliothèque.

MADAME DE MOLANGE.

Savez-vous que j'ai presque regret à notre conversation?

FONTEVRAULT.

Je n'en crois pas un mot.

MADAME DE MOLANGE.

Vous avez le don de me faire dire des folies.

FONTEVRAULT.

Que n'ai-je celui de vous en faire faire!... Au revoir, madame.

Fausse sortie.

MADAME DE MOLANGE.

Au revoir.

FONTEVRAULT, rouvrant la porte du salon.

A propos...

MADAME DE MOLANGE.

Quoi?

FONTEVRAULT.

Le livre...

MADAME DE MOLANGE.

Eh bien?

FONTEVRAULT.

Le voulez-vous... illustré?

MADAME DE MOLANGE.

Qu'entendez-vous par ce mot?

FONTEVRAULT.

C'est-à-dire... orné de gravures?

MADAME DE MOLANGE.

Il ne manquerait plus que cela!

Fontevrault part en riant.

II

Même décor.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. Fontevrault!

FONTEVRAULT.

Pas de banalités, n'est-ce pas? vous êtes plus fraîche que la fraîcheur elle-même. Voilà pour mon entrée. Maintenant, permettez-moi de m'asseoir, ni trop loin...

MADAME DE MOLANGE.

Ni trop près.

FONTEVRAULT.

C'est ce que j'allais dire.

MADAME DE MOLANGE.

Il me semble qu'il y a une éternité qu'on ne vous a vu.

FONTEVRAULT.

Trop aimable. Quinze jours, ni plus ni moins.

MADAME DE MOLANGE.

Un voyage?

FONTEVRAULT.

Non.

MADAME DE MOLANGE.

Uue maladie?

FONTEVRAULT.

Jamais!

MADAME DE MOLANGE.

Et pourquoi êtes-vous demeuré si longtemps invisible?

FONTEVRAULT.

Je l'ai fait exprès.

MADAME DE MOLANGE.

Pour vous faire désirer peut-être?

FONTEVRAULT.

Précisément.

MADAME DE MOLANGE.

J'ai lu des impertinences plus spirituellement tournées.

FONTEVRAULT.

Moi aussi.

MADAME DE MOLANGE.

Monsieur Fontevrault, je ne suppose pas que vous ayez pris la peine de vous déplacer dans le but unique de venir m'agacer les nerfs.

FONTEVRAULT.

Loin de moi ce projet, madame! En me présentant chez vous, je n'ai fait que me rendre à vos désirs.

MADAME DE MOLANGE.

Comprends pas.

FONTEVRAULT.

Est-ce que vous ne vous souvenez plus de m'avoir demandé quelque chose, lors de ma dernière visite?

MADAME DE MOLANGE.

Non.

FONTEVRAULT.

Cherchez bien.

MADAME DE MOLANGE.

Une linotte me rendrait des points pour la mémoire.

FONTEVRAULT.

Vous m'avez demandé un livre.

MADAME DE MOLANGE.

Ah! Quel livre?

FONTEVRAULT.

Un livre leste.

MADAME DE MOLANGE, rougissant.

Est-ce croyable?

FONTEVRAULT.

Très-croyable.

MADAME DE MOLANGE.

Eh quoi! vous avez pris au sérieux?...

FONTEVRAULT.

Je prends tout au sérieux.

MADAME DE MOLANGE.

Je ne songeais plus à cette ridicule fantaisie, et j'étais à mille lieues de supposer...

FONTEVRAULT.

Que je tiendrais ma promesse? C'est mal, cela. J'aime

trop les situations risquées pour avoir perdu de vue celle-ci un seul instant.

MADAME DE MOLANGE.

Alors?...

FONTEVRAULT.

Alors... le voilà.

Il tire un petit volume de son habit.

MADAME DE MOLANGE.

Qu'est-ce que c'est?

FONTEVRAULT.

Le livre.

MADAME DE MOLANGE.

Fontevrault, vous êtes décidément un homme impossible.

FONTEVRAULT.

Regardez comme il est joli... mignon et mince à cacher sous un oreiller... relié en maroquin couleur citron, tranche dorée, dos à petits fers, filets sur les plats, doublé en tabis... sinet de trois couleurs... C'est l'élégance et la séduction mêmes.

MADAME DE MOLANGE.

Oui, il a bonne mine.

FONTEVRAULT.

Eh bien, l'extérieur n'est rien en comparaison de l'intérieur... Ah! l'intérieur!

MADAME DE MOLANGE.

Vous voulez me tenter.

FONTEVRAULT.

Moi! je ne veux rien du tout.

MADAME DE MOLANGE.

Donnez-le donc, votre livre, puisqu'il faut absolument se prêter à votre fantaisie.

FONTEVRAULT.

Je ne vous force en rien.

MADAME DE MOLANGE.

Voyons ce livre, vilain homme.

FONTEVRAULT.

Il est encore temps de vous dédire.

MADAME DE MOLANGE.

Ce livre!

Elle avance la main.

FONTEVRAULT.

Minute!

MADAME DE MOLANGE.

Que de cérémonies! Ne l'avez-vous apporté que pour me le montrer de loin?

FONTEVRAULT.

C'est que...

MADAME DE MOLANGE.

Je vous le rendrai demain... ou plus tôt, si vous voulez... ce soir...

FONTEVRAULT.

Oh! je ne suis pas pressé.

MADAME DE MOLANGE.

Alors, donnez.

FONTEVRAULT.

Un instant... Vous êtes donc dans l'intention de le lire... toute seule?

MADAME DE MOLANGE.

La belle demande! et pourquoi me la faites-vous?

FONTEVRAULT.

C'est que... j'avais espéré...

MADAME DE MOLANGE.

Vous aviez espéré?...

FONTEVRAULT.

Que nous le lirions ensemble.

MADAME DE MOLANGE, après un moment de silence.

Ah!

FONTEVRAULT, de même.

Oui.

MADAME DE MOLANGE.

Vous ne l'avez donc pas lu?

FONTEVRAULT.

Si... mais j'aime à relire...

MADAME DE MOLANGE.

A deux?

FONTEVRAULT.

A deux... sur le même banc de mousse ou sur le même canapé... comme celui-ci. Est-ce que cette perspective vous fait peur?

MADAME DE MOLANGE.

Je n'ai pas plus peur de vous que de votre livre, mais il faut faire la part d'une honte bien naturelle... de la pudeur...

FONTEVRAULT.

Je serai tout porté pour venir à son secours.

MADAME DE MOLANGE.

Non, décidément, cela n'est pas acceptable.

FONTEVRAULT.

Comme vous voudrez... Dans ce cas, je remporte mon livre.

MADAME DE MOLANGE.

Vous ne le voudriez pas ; vous auriez une trop drôle de figure.

FONTEVRAULT.

J'en conviens... Faisons donc des concessions mutuelles... Et d'abord, attendez...

Il se dirige vers la fenêtre.

MADAME DE MOLANGE.

Quoi encore?

FONTEVRAULT.

Que j'aille fermer davantage les rideaux... Un demi-jour est d'ordonnance.

Il fredonne entre ses dents :

Tirez les rideaux,
Georgeau !
Fermez les volets,
Georget !

MADAME DE MOLANGE.

Est-ce tout ?

FONTEVRAULT.

Laissez-moi m'assurer aussi d'un *doigt de verrou*, comme disaient nos folâtres grands-pères.

MADAME DE MOLANGE.

Que vous êtes impatientant!.. Avez-vous fini ?

FONTEVRAULT.

Me voilà.

Il vient s'asseoir à côté d'elle.

MADAME DE MOLANGE.

Ce n'est pas malheureux.

FONTEVRAULT.

Attention!

MADAME DE MOLANGE, qui guettait le livre, s'en empare tout à coup.

Je le tiens!

FONTEVRAULT.

Ah! traîtresse! ce n'est pas de jeu! C'est un abus de confiance.

MADAME DE MOLANGE.

Laissez-moi!

FONTEVRAULT.

Rendez le livre!

MADAME DE MOLANGE.

Non!

Elle va pour rentrer chez elle; Fontevrault lui barre le chemin.

FONTEVRAULT.

On ne passe pas!

MADAME DE MOLANGE.

Vous êtes fou.

FONTEVRAULT.

Le livre... ou la vie!

MADAME DE MOLANGE.

Finissons-en!

Elle ouvre le livre à l'écart... et paraît s'étonner, mais sans aucune émotion; elle le feuillette et en parcourt même quelques pages; puis elle regarde Fontevrault qui sourit.

FONTEVRAULT, à part.

Elle ne s'alarme pas...

MADAME DE MOLANGE, après avoir encore examiné le livre, et le jetant sur le tapis.

C'est une sotte mystification!!!

FONTEVRAULT, interdit.

Comment?...

MADAME DE MOLANGE.

J'espère, monsieur, qu'après vous être ainsi joué de ma simplicité, vous n'aurez plus l'audace de remettre les pieds chez moi!

FONTEVRAULT.

Mais expliquez-moi...

MADAME DE MOLANGE.

Adieu, monsieur. (Le foudroyant du regard.) Je ne vous pardonnerai jamais!

Elle rentre dans ses appartements.

FONTEVRAULT, seul.

Je demeure pétrifié... Qu'est-ce que cela signifie?... La sensation a été trop forte sans doute; j'aurais dû lui donner du numéro six... Cependant, je n'ai pas dépassé le leste. (Il ramasse le livre et l'examine machinalement; puis tout à coup il pousse un grand cri.) Ah! mon Dieu! j'ai pris un volume pour un autre... la reliure m'a trompé... C'est le *Petit Carême* de Massillon!

FIN D'UN LIVRE LESTE

L'EXAMEN DE CONSCIENCE

D'UNE JEUNE FILLE

PAR

M. GUSTAVE NADAUD

9.

L'EXAMEN DE CONSCIENCE

D'UNE JEUNE FILLE

Je le sais par expérience
(Je suis grande, j'ai dix-sept ans),
On doit faire de temps en temps
Son examen de conscience.
Cela repose et fait du bien;
Je vais donc commencer le mien.

Ce matin, j'ai fait ma prière;
Je l'ai faite encore ce soir.
J'accomplis ce double devoir
D'une façon très-régulière,
Et sur ce point, j'ai beau chercher,
Je n'ai rien à me reprocher.

Comme nous sommes en carême,
J'ai dû jouir d'un long sermon
Par monsieur l'abbé Salomon.
Je puis m'avouer à moi-même
Que je n'ai pas très-bien saisi
Le sujet qu'il avait choisi.

Il a beaucoup parlé du doute :
C'est affreux, à ce qu'il disait.
Moi, je ne sais pas ce que c'est :
On n'entend que ce qu'on écoute;
Or, je n'ai jamais écouté
Ce qui n'est pas la vérité.

Continuons notre journée :
J'ai rencontré sur mon chemin
Un pauvre; mais j'avais la main
Dans un gant neuf emprisonnée.
Les gants, les gants, en vérité,
C'est la mort de la charité.

J'ai pris ma leçon de musique.
Mon maître est un de ces vieux beaux
Préoccupés mal à propos
De ce qu'ils nomment leur *physique*.
Il croit être un grand conquérant...
Un fort bon homme au demeurant.

Voyons, qu'ai-je pu faire encore?
Gourmande... je ne le suis pas;
Mais je fais bien mes trois repas.
Je ne veux pas imiter Laure
Qui se laisse mourir de faim
Pour ne pas engraisser... Enfin...

Chacun son goût et sa folie.
Pour moi, je n'ai jamais compris
Que la maigreur eût tant de prix.

Je ne suis pas très, très-jolie;
Mais ce n'est pas déjà si mal
Que d'être au diapason normal.

D'ailleurs, on peut, sans être belle,
Avoir du charme, de l'esprit;
La lèvre qui cause et sourit...
Eh bien, eh bien, mademoiselle,
Voilà qui peut être porté
Au compte de la vanité.

Auriez-vous péché par envie?
Ce matin, vous faisiez des vœux
Pour aller au « seront chez eux »
De vos oncle et tante Octavie...
Ma foi, non! Pour prendre du thé,
Du whist et du piano forte,

Ce ne sont pas choses pressées.
Et puis, le luxe, les splendeurs,
Le bruit, la musique, les fleurs
Donnent de mauvaises pensées...
Ma foi, non! le monde où je vais
N'est ni si beau ni si mauvais.

Dans vos réflexions secrètes,
N'avez-vous pas encor trouvé
L'idéal, le mari rêvé?
Ma foi, non! Les beaux sont trop bêtes·
Les bêtes, moi, je leur déplais,
Et les non bêtes sont trop laids.

En résumé, mademoiselle,
Vous n'avez fait ni mal ni bien,
Appelez votre ange gardien
Pour vous abriter sous son aile.
Endormez-vous tout doucement:
On ne pèche pas en dormant.

FIN DE L'EXAMEN DE CONSCIENCE

UNE

LARME D'AUVERGNAT

PAR

M. PAUL FERRIER

UNE LARME D'AUVERGNAT

Salut, bourgeois et bourgeoise,
Et la compagnie aussi!
Moi j' broyais du noir d'ardoise!
Est-on plus gai par ici?

Est-on plus gai? — Si oui, tope!
Qu'on m'apporte un escabeau,
Deux sous d' tabac, une chope...
— Si non, qu'on me fiche à l'eau!

J' m'ai dit : « Tout' plainte étant vaine,
» Je vas chez le mastroquet,
» Pour oublier ma déveine,
» Étrangler un perroquet.

» Quand l' guignon s' coll' sur un homme,
» S' lamenter ne l' décoll' pas... »
— Une absinthe, et pas de gomme!
J' vas donc vous conter mon cas!

Là! là! j' suis pas un ivrogne,
J' bois pas pour m' piquer le né,

J'ai pas du roug' sur la trogne, —
J' bois parc'que j' suis chagriné.

J'ai du chagrin : v'là la chose;
Je l' noi' sans plus larmoyer!
J'en aurais pas, je suppose :
J' pens'rais pas à le noyer.

... La mort a c' défaut, bourgeoise,
Nombre d' gens en sont témoins,
Qu'elle arrive, la sournoise,
Alors qu'on l'attend le moins.

On l'attendrait, j'imagine,
Il faudrait sauter le pas,
On pourrait fair' bonne mine!...
Mais j' t'en fiche! on n' l'attend pas!

J' cri' pas après plus que d' juste :
Elle est nécessair' : c'est bien!
Mais quand on est fort, robuste,
Qu'on n'est pas des prop' à rien,

Qu'on n'est pas tout seul, en somme,
Qu'on a femme, homme, ou marmots?...
— Cristi! si c'était un homme,
La mort, j'y dirais deux mots!

Y a des circonstanc's, bédame,
Qui font heureux les hasards :
— J'en sais qui perdraient leur femme,
Je dirais : c'est des veinards!

— Mais moi!... La perte est amère,
Et c'est d' quoi je suis fâché!
... Elle est fichu', ma commère,
L' médecin l'a pas caché.

La pauv' femme! on se rappelle
Que c'était un vrai trésor.
Possibl' qu'elle était pas belle,
Mais elle avait un cœur d'or!

Jamais grognon ni taquine,
Douce comme une brebis,
Elle faisait ma cuisine,
Et ravaudait mes habits.

On s'entendait à merveille:
C'était l' paradis chez nous!
Ell' n'avait pas sa pareille
Pour faire la soupe aux choux!

Quand j' m'astiquais, le dimanche,
J' trouvais toujours, dans l' placard,
Avec un' chemise blanche,
Ma bell' vest' mise à l'écart.

Elle était propre, économe,
Aussi bien que femm' d'honneur...
Et les plaisirs de son homme
Suffisaient a son bonheur!

Si j'y tirais des carottes,
Elle souriait tout bas, —
Si j'y flanquais des calottes
Elle ne ripostait pas!

Bref un ange!... un ange en jupe!
— Pensez quel coup de poignard!
Pour l'instant, mon ang' s'occupe
A dévisser son billard!

.. Un chaud et froid l'a saisie
Comme ell' venait du lavoir.
Elle a pris un' pleurésie,
Et v'là qu'y a plus d'espoir.

Quinze grands jours que ça traîne!
L' médecin qui l'a vue a dit
Qu'ell' pass'rait pas la semaine,
Et nous somm's à vendredi!

Pauv' femme! plus qu' deux jours à vivre!
Quand j'y réfléchis, il m' vient
Des envi's... vagu's... de la suivre...
J' sais mêm' pas c' qui me retient.

Deux jours! et plus d' ménagère!
Plus d' cuisin'! plus d' soupe aux choux!
Plus rien!... comme ça va faire
Un rude vide chez nous!

Ell' peut mêm' — quel sort est l' nôtre!
— Passer d'instant en instant!...
... — Croyez-vous qu' c'est embêtant,
Il faut que j' m'en cherche une autre!

FIN D'UNE LARME D'AUVERGNAT

L'AFFAIRE

DE LA

RUE BEAUBOURG

PAR

M. CHARLES CROS

PERSONNAGES

L'AVOCAT	M. COQUELIN-CADET.
LA VICTIME.....	

L'AFFAIRE DE LA RUE BEAUBOURG

A Coquelin-Cadet.

L'AVOCAT, d'un ton éloquent.

Et d'ailleurs, messieurs de la cour, messieurs les jurés, oui, nous avons assassiné, lâchement assassiné même, avec préméditation, avec astuce. Et si la victime a survécu à notre attentat, c'est par un malheur... (Se reprenant.) c'est par un effet de la Providence dont les voies sont impénétrables. — Maintenant j'en appelle à chacun de vous messieurs de la Cour, messieurs les jurés... vous avez vu il n'y a qu'un instant la victime s'avancer à la barre parfaitement guérie de sa blessure. Qu'est-ce que disait cette victime manquée ? Oh ! mon Dieu ! rien de mal ! ces êtres-là ont ils jamais pensé rien de bien ou de mal. Vous l'avez vu se présenter à vous avec cet air bienveillant particulier aux personnes ineptes, vous avez cru voir un pâle reflet de ces types à la mode dont on s'égaie dans les vaudevilles et dans les chansons. (Il fredonne quelques mesures de l'*Amant d'Amanda*.) J'ai vu, ne le niez pas ! la stupeur d'abord et ensuite le profond ennui se peindre sur vos visages, quand les bras ballants, l'œil vague, il a ôté son carreau... qui ne lui sert à rien, il n'est pas myope ! Tenez, permettez-moi, pour mieux rappeler à

votre souvenir les points saillants de cette affaire... permettez-moi, dis-je, messieurs de la cour, messieurs les jurés, de vous réciter, en allant jusqu'à l'imitation vocale, les paroles prononcées par la victime dans l'instruction :

LA VICTIME, d'un ton un peu gâteux.

Mon Dieu, monsieur le président, c'est bien simple. Je n'ai pas du tout compris pourquoi monsieur qui était mon ami et qui est encore mon ami...

L'AVOCAT.

Vous avez vu à l'audience mon client tressaillir sous cette parole.

LA VICTIME.

Qui est encore mon ami, a voulu attenter à mes jours. — Nous étions tous deux camarades depuis six mois. Nous nous voyions tous les jours. J'arrivais chez lui vers les huit heures du matin et je me mettais à causer, car il faut vous dire que j'aime à causer. (Je suis comme ça.) Je lui racontais généralement ce que j'avais fait la veille; c'est vrai qu'il avait été avec moi presque tout le temps : mais il est si distrait qu'on dirait qu'il ne voit ni n'entend rien de ce qui nous arrive quand nous sommes ensemble. Et puis d'ailleurs je lui racontais aussi ce que j'avais fait en le quittant ; pas grand' chose puisque je le quittais le plus tard possible, et aussi ce que j'avais vu le matin depuis mon réveil jusqu'à mon arrivée chez lui. Vous savez, monsieur le juge d'instruction, il n'arrive pas à tout le monde des aventures de roman. Il ne m'en est jamais arrivé à moi. (Je suis comme ça.) Mais au contraire, il se passe presque tous les jours dans ma vie des coïncidences bizarres. Ainsi, par exemple, j'ai rencontré, je ne sais combien de fois, au tournant de la rue Beaubourg, en allant chez l'accusé, un fiacre à numéro impair traîné par un cheval blanc. C'était comme une fatalité. Ça n'arrivait pas absolument tous les jours ! Aussi quand j'en rencontrais un, je disais à mon ami, — je veux dire à l'accusé, — ce matin j'ai

rencontré mon fiacre impair et son cheval blanc, c'est bizarre; quand je n'en rencontrais pas, je lui disais : ce matin je n'ai pas rencontré de fiacre impair ni de cheval blanc, au tournant de la rue Beaubourg, c'est bizarre.

L'AVOCAT.

Messieurs de la Cour, messieurs, les jurés, ce régime a duré six mois !

LA VICTIME.

Le jour de la tentative j'ai été chez lui le matin comme d'habitude, — c'est-à-dire non, non, ce jour-là c'était un peu plus tôt, vers sept heures un quart, sept heures vingt. Il dormait je l'ai réveillé et je l'ai trouvé un peu souffrant; alors je me suis mis à causer pour le distraire. Ce matin-là, j'avais justement rencontré deux fiacres à cheval blanc, au tournant de la rue Beaubourg, mais il y en avait un de numéro pair, c'était bizarre. Je lui ai dit tout ça d'abord et puis je lui ai raconté ce que j'avais fait la veille au soir. Je me rappelle qu'alors mon ami, (Se reprenant.) l'accusé s'est levé et s'est mis à repasser le rasoir sur le cuir... il a même mis de la pâte.

L'AVOCAT.

Messieurs, si je vous raconte tout ça, c'est pour vous montrer combien il est regrettable que la victime ait été manquée.

LA VICTIME.

Quand tu m'as quitté hier soir si brusquement, — il m'avait en effet, quitté très-brusquement — il était neuf heures moins vingt, neuf heures moins un quart. J'ai été rue Montmartre n° 47, chez un fabricant de chaussettes, pour lui dire de m'envoyer aujourd'hui à sept heures précises, la demi-douzaine que je lui avais commandée. Moi j'aime qu'on me livre mes commandes exactement. (Je suis comme ça.) Le marchand m'a dit qu'il était en retard parce qu'un employé avait été obligé d'aller aux Ternes livrer une grosse de caleçons à un

ancien mercier qui s'est retiré des affaires, et qui, je crois, a envie de reprendre le commerce. En sortant de chez le marchand de chaussettes, il était neuf heures dix, neuf heures un quart, j'ai pris l'omnibus pour rentrer chez moi, — vous savez qu'il faisait très-humide hier soir? j'essaie d'allumer une allumette, elle ne prend pas; la seconde ne prend pas non plus, la troisième prend, mais elle s'éteint. Figurez-vous que ma femme de ménage avait mis le bougeoir à côté de la fenêtre entr'ouverte; enfin il y en a une qui prend — une allumette. J'allume ma bougie qui pétille un peu, — baisse, baisse, et s'éteint. Alors je choisis les allumettes les plus sèches et je vais au placard où j'ai soin d'avoir toujours un paquet de bougies. (Je suis comme ça.) Je ne sais pas pourquoi l'accusé qui était mon ami — et qui est encore mon ami — a trouvé quelque chose de mal à ce que je lui racontais là. Il s'est avancé sur moi, en tenant le rasoir avec lequel il venait de faire sa barbe, il m'a regardé attentivement et il l'a remis dans l'étui. Je n'y ai pas fait attention sur le moment; mais j'ai réfléchi depuis qu'il avait déjà de mauvais projets. (Je réfléchis souvent après les choses, (je suis comme ça.) Quand il a été habillé, nous sommes sortis tous les deux pour prendre un peu d'appétit avant déjeuner; moi j'aime bien à causer en me promenant. Je causais beaucoup ce matin pour distraire l'accusé qui était de plus en plus bizarre, les yeux semblaient lui sortir de la tête, il était rouge, rouge. Alors, à partir de ce moment-là, et pendant le déjeuner, lui qui ne disait jamais rien, il s'est mis constamment à me couper la parole en récitant un tas de tragédies, de comédies, je ne sais pas quoi, moi. Ça a duré toute la journée. Enfin dix minutes avant l'heure du dîner, six heures moins dix, il s'est arrêté tout d'un coup, il semblait très-abattu, et avait gagné une extinction de voix.

Alors comme il ne mangeait pas, je me suis mis à causer pour le distraire : — Ce matin je me suis réveillé à six heures, six heures un quart, il ne faisait pas encore bien clair. J'ai mis mon pantalon et mes pantoufles, parce que ma femme de

ménage ne vient qu'à six heures et demie me faire le café au lait et me cirer mes bottines. Je me suis lavé les pieds à l'eau froide. (Je suis comme ça.) Du reste à cette saison-ci, ça n'a rien de dangereux pour personne. Après ça je me suis mis à brosser mon gilet parce que j'ai remarqué que ma femme de ménage brosse bien mon paletot, brosse bien mon pantalon, brosse bien mon chapeau mais... Il ne m'a pas laissé achever : « Il y a six mois que ça dure, c'est trop! a-t-il dit à voix très-basse. C'est à ce moment qu'il s'est jeté sur moi, il avait l'air gai, je croyais qu'il voulait plaisanter; mais il m'a pris par le nez qu'il a serré vigoureusement, et il a voulu me tuer en m'enfonçant dans l'oreille une fourchette pour les huîtres! J'ai crié à l'assassin! » On l'a arrêté; mais vous pouvez le condamner, il sera toujours mon ami!

Un temps.

L'AVOCAT, avec joie.

Nous remercions messieurs de la cour, messieurs les jurés, de l'acquittement à l'unanimité qui vient d'être prononcé, mais en exprimant au jury toute notre gratitude, nous posons la question subsidiaire de l'internement, par précaution, de la prétendue victime, (cela dans l'intérêt de la tranquillité publique,) et nous supplions qu'il soit statué sur cette question séance tenante.

Un temps.

L'avocat se jetant dans les bras de son client.

Il est interné, nous sommes sauvés!

FIN DE L'AFFAIRE DE LA RUE BEAUBOURG

AUX

AVANT-POSTES

COMÉDIE

EN UN ACTE

PAR

M. GEORGES OHNET

PERSONNAGES

DIANE DUCHESSE DE BLIGNY, jeune veuve.

GASTON DE BLIGNY, capitaine à Royal-Dragon.

La scène se passe au chapitre noble des Dames de Sainte-Croix, à Antheim, la veille de la bataille de Fontenoy, 10 mai 1745.

AUX AVANT-POSTES

Le théâtre représente un salon. — Au fond, une porte. — A droite, un cabinet. A gauche, en pendant, la fenêtre. — Sur un guéridon, un souper préparé.

SCÈNE PREMIÈRE

DIANE, elle entre par le fond en costume de voyage, et parle à la cantonade.

Venez me prévenir sitôt que la voiture
Que j'attends sera là...

En scène.

La fâcheuse aventure!
Hier, je vais à Tournay pour activer le gain
D'un procès que depuis des mois je suis en vain,
Je vois mon procureur, je ranime son zèle,
Il m'atteste le ciel que la partie est belle...
Près des juges je fais sonner mon nom bien haut,
Je les trouve galants... bref, tout va comme il faut.
Je reviens au couvent... Hélas! Quelle arrivée!
Depuis le grand matin, ma tante s'est sauvée

Avec tout son chapitre noble, au premier bruit
Que les Anglais avaient marché, pendant la nuit,
Sur Fontenoy, pour y présenter la bataille...
Je trouve le tourier que la terreur travaille,
Et par lequel je peux péniblement savoir
Qu'en voiture on me doit venir chercher ce soir...
Et j'attends!...

Elle fait deux pas vers la porte et se trouve près du guéridon.

Mais que vois-je?... Une table servie...
Bon! De mon estomac, ma tante se soucie
Malgré tout!... Je sens là sa bienveillante main!...
Ce souper aura tort, vraiment, je n'ai pas faim!

Allant à une chiffonnière.

Voyons, si dans l'ardeur de ce départ rapide
On a dans mes tiroirs avec soin fait le vide...

Elle ouvre un tiroir.

Tout est en place!... A temps, j'arrive, par bonheur
Pour sauver mes bijoux des mains d'un maraudeur!

Elle ouvre un autre tiroir.

Mes lettres! Vous aussi vous m'êtes précieuses,
Reliques des amours faites silencieuses
Par la mort!

Elle lit.

C'est du duc de Bligny, mon époux...
O vieillard respecté comme un père, il m'est doux
De conserver en moi vivante et vénérée
La mémoire des soins dont tu m'as entourée,
Et je n'y puis penser, sans qu'un regret pieux
Ne me fasse monter des larmes plein les yeux...

Continuant à chercher, et à ouvrir ses lettres.

De Jeanne de Mercœur, ma compagne d'enfance,
Que dit-elle?

Elle lit.

« *Ma chère Diane, le roi a relevé le duc de Bligny de ses*
» *fonctions de gouverneur de la Martinique... et enfin te voici*

» *de retour en France... Mais que me racontes-tu? A peine*
» *arrivée à Paris, déjà une aventure?... Ce bal, ces insolents*
» *qui à l'abri de leur déguisement te poursuivent... ce jeune*
» *gentilhomme qui intervient... cette provocation, ces roses dé-*
» *robées à ton corsage et reprises à la pointe de l'épée... Tout*
» *cela est surprenant, mais moins encore que ce galant cavalier*
» *conservant son masque avec obstination, tout en te faisant*
» *la cour... Je ne veux pas te le dépoétiser, mais il faut qu'il*
» *soit singulièrement laid!... Enfin il a fui à minuit sonnant*
» *comme Cendrillon... tu ne le reverras jamais sans doute...*
» *qu'importe donc que tu ne connaisses pas son visage... puis*
» *qu'il n'a pas vu le tien...* »

Six mois sont passés, et j'y pense!..

Prenant des fleurs dans le tiroir.

Non! Ce bouquet conquis bravement et rendu
D'une tremblante main, je ne l'ai point perdu!
Ses fleurs n'ont pas gardé leurs senteurs embaumées,
Leurs corolles se sont languissamment fermées,
Mais, pour moi, cent fois mieux qu'en leur fraîcheur d'un jour
D'elles s'exhale encore un doux parfum d'amour!
D'ici, dans un instant, je vais partir sans doute,
Chères fleurs, gardez-moi des périls de la route,
Restez là sur mon cœur...

La lettre qu'elle vient de lire glisse à terre

Allons! Cherchons encor...
D'où me vient ce billet à l'ambre, et timbré d'or?

Elle lit.

« *Mademoiselle, vous allez devenir ma tante. — C'est trois*
» *cent mille livres de rente qu'il m'en coûte... mais n'allez pas*
» *croire que j'en garde rancune à vos seize ans. Je n'ose espé-*
» *rer que mon oncle puisse faire votre bonheur, mais je vous*
» *prie de ne rien négliger pour assurer le sien. C'est le seul*
» *vœu de celui qui met à vos pieds ses souhaits les plus dé-*

» *voués... Gaston, marquis de Bligny, cornette à Royal-Dra-*
» *gon.* »

Quelle franchise on sent sous cette étourderie!
Accepta-t-on jamais qu'un oncle se marie, —
Vous ruinant d'un trait en signant le contrat —
D'un esprit plus joyeux et d'un cœur moins ingrat?
Il me plaît ce Gaston... je voudrais le connaître...

Elle va à la fenêtre.

Mais le temps fuit... J'attends et ne vois rien paraître...
Cette voiture est lente à venir... Ah! Je crois
Qu'on m'appelle... j'entends marcher!.. Et cette fois...

UNE VOIX, derrière la porte, avec l'accent de la terreur.

Madame la duchesse!... Ah!

On entend un bruit confus qui se rapproche peu à peu.

DIANE, inquiète.

Pourquoi ce cri d'alarmes?..

Elle va à la porte.

Quelle est cette rumeur subite?... Et ce bruit d'armes?...
Que se passe-t-il donc ici?

Elle souffle vivement les lumières et se cache dans le cabinet à droite.

GASTON, dans la coulisse.

Tenez-le bon!
Muselez-le, s'il crie, avec un fort bâillon...

SCÈNE II

GASTON, seul. Il entre, un large manteau sur les épaules, tenant de la main droite un pistolet, et de la gauche une lanterne de voiture avec laquelle il s'éclaire. — Son sabre traîne.

Personne!... La maison est tout à fait déserte!

Il ouvre la fenêtre et parle à la cantonade.

Dragons, vous malmenez ce drôle en pure perte,
Il dit vrai, le logis est vide... Sur-le-champ
Qu'on le relâche, il est plus bête que méchant!
Vous, monsieur de Civrac, chargez-vous des vedettes...
Recommandez-leur bien de demeurer muettes
Et de ne point bouger, car nous ne sommes pas
Éloignés des Anglais de plus de cinq cents pas!
Qu'on ne tire qu'en cas d'attaque violente...
C'est bien compris?... Allez! Et garde vigilante!..

En scène.

Comment diable ce point n'est-il pas occupé?
Monsieur de Cumberland n'a pu s'être trompé
Sur sa grande importance... Et si c'est par méprise
Qu'il est libre, il nous faut craindre quelque surprise..
Dormons les yeux ouverts...

Il déboucle son ceinturon et pose son pistolet sur la cheminée, il voit la table préparée avec un en-cas.

Hein! Un souper servi?
Ce flambeau fume encore... quelqu'un se cache ici!

Il reprend son pistolet, court au cabinet, en tire Diane par le bras sans la regarder.

Un geste et je tue!...

DIANE, épouvantée.

Ah!... Par grâce...

GASTON, étonné.

Une femme!
Deux couverts à la table... Eh! Je crois, sur mon âme,
Que je viens de troubler un rendez-vous galant!
Pardieu! C'est l'amoureux qu'il me faut maintenant!

DIANE, se remettant et avec dignité.

Vous vous trompez, monsieur, je suis seule... et Française!
Éloignez vos soupçons. Il n'est rien qui me plaise
Plus que votre présence. Et contre le danger
Vous allez, en restant ici, me protéger.

GASTON, avec beaucoup de respect.

Madame, j'obéis, ne soyez plus en peine —
Excusez-moi, je suis un simple capitaine,
Qui prépare, en faisant ce soir un coup de main,
La part qu'il devra prendre au combat de demain.

DIANE, effrayée.

Quoi! La bataille est-elle à ce point imminente?...

GASTON.

Oui, madame.

DIANE, à part.

Mon Dieu! Que la voiture est lente!

GASTON.

Madame, quand je suis entré, n'alliez-vous pas
Souper?... Je ne veux point troubler votre repas...
Je me retire...

Il fait une fausse sortie.

DIANE, l'arrêtant.

Non! Monsieur, c'est inutile!...
Dans un instant, je vais partir, gagner la ville.

GASTON.

Quoi! Vraiment, cette nuit et sans avoir soupé?

DIANE, souriant.

Je n'ai plus d'appétit, la peur me l'a coupé.

GASTON, étourdiment.

Vous êtes bien heureuse!...

DIANE.

Eh! Mais, vraiment, j'y pense,
Vous n'avez pas, monsieur, mes motifs d'abstinence,
Et peut-être...

GASTON, souriant.

Oh! Peut-être est de trop!

DIANE.

A mon tour...
Excusez-moi...

GASTON, gaîment.

J'y suis tout prêt!... Mais en retour,
Ma satisfaction s'en trouvera complète,
Faites-moi la faveur...

DIANE.

De?

GASTON, avec hésitation.

De me tenir tête!...
Vivement.
Ne fût-ce qu'un instant!

DIANE, interdite.

Monsieur...

GASTON, gracieusement.

Vous fais-je peur?

DIANE.

Non certes!

GASTON, joyeusement.

Aux avant-postes! point de censeur!
Point d'indiscrets! Laissez-moi mon rêve d'une heure,
Ne me refusez pas?... Puisqu'en cette demeure,
Au lieu de ces périls dont j'étais anxieux,
J'ai rencontré votre sourire et vos beaux yeux,
Puisqu'au lieu des senteurs de la poudre qui grise
J'ai trouvé d'un souper tout prêt l'odeur exquise,
Laissez-moi, jouissant de cet heureux hasard,
Satisfaire à la fois ma bouche et mon regard!

DIANE, à part.

Après tout, je le dois, puisqu'il est mon convive...

Haut.

Soit donc!

A part.

En attendant que la voiture arrive!

GASTON, doucement.

A la fin du souper, si je vous fais la cour,
Ne vous offensez pas de mes propos d'amour,
Peut-être que demain, une balle ennemie
Saura mettre bon ordre à ma galanterie!...

DIANE.

Quel horrible présage! Il n'y faut point penser!

GASTON.

Un sourire de vous suffit à le chasser.
Tenez! Je vois tout rose, et d'honneur, je vous jure,
Ce qui m'est arrivé ce soir est de nature
A faire regretter la vie amèrement...

DIANE, le menaçant du doigt en souriant.

Ah! Nous ne sommes pas même au commencement
Du souper, et déjà...

GASTON.

C'est juste! Alors à table!

Regardant la table servie.

Cet ordre de bataille est vraiment admirable!
Ce pâté prend des airs de bastion!... Il faut
Pour me faire la main que je lui donne assaut!

Il ouvre le pâté et en offre à Diane.

Un peu, de grâce,... pour compléter la partie...
Sans cela vous allez troubler ma modestie...

DIANE, tendant son assiette.

Allons!

GASTON.

Bravo!

Il mange.

Ce sont de petits ortolans...
Manger fort délicat et des plus succulents...
Vous y reviendrez... Mais, vous êtes mal à l'aise
Avec ce lourd chapeau de voyage qui pèse
Sur votre front...

Il se lève, s'approche et lui enlève son chapeau.

Souffrez... C'est fait! Il est ôté!

DIANE, souriant.

La bonne caméristo!

GASTON, debout.

Oh! Quelle obscurité!
Ne vous semble-t-il pas?...

DIANE.

Vraiment, cela vous gêne?

GASTON, très-sérieusement.

Pour vous voir.

Il allume les candélabres.

DIANE.

Pour si peu vous prenez tant de peine?

GASTON.

Mais j'irais détacher pour voir votre beauté
Les étoiles d'argent de ce pur ciel d'été!

DIANE, le menaçant du doigt.

Ah! Nous ne sommes pas à la fin...

GASTON.

Oui! J'avance,
C'est vrai! Mais d'être exact accordez-moi dispense,
Ou bien j'abrégerai ce souper si discret
Au risque d'en garder un éternel regret.
Voyez quelle veillée adorable et bénie

Le hasard est vraiment un Dieu qu'on calomnie,
Il sera désormais, par moi, toujours fêté...
Et je veux commencer par boire à sa santé!
Que disent ces flacons?

Il se lève.

C'est le moment critique!
Du noble châtelain de ce manoir antique
Nous allons par son vin, dans un instant, pouvoir
Juger quel est le goût, et quel est le savoir.

débouche.

DIANE, étonnée.

Un châtelain, monsieur, quelle erreur est la vôtre?
Cette grave demeure où vous êtes, n'est autre
Qu'une sainte abbaye, un tranquille couvent!

GASTON, avec calme. — Otant un bouchon.

En vérité! Ma foi, l'on m'a conté souvent
Que dans tous les couvents la cave est sans pareille.
Nous allons en juger, cela tombe à merveille!

DIANE, à part.

Si ma tante l'abbesse à l'esprit pudibond
Me voyait attablée en face d'un dragon...
Quels bras au ciel!

GASTON, versant le vin.

Sur moi, ne soyez pas en reste?...
Vous direz votre avis...

Il goûte.

Du chambertin! Ah! Peste!
Le vin aimé du roi!... Le cellier a du bon!...

A Diane.

Une dernière grâce, et faites-moi raison?

DIANE, levant son verre.

Monsieur, je suis Française, et bois à la victoire!

DIANE et GASTON, se levant ensemble.

A la victoire!

GASTON.

A vos beaux yeux.

DIANE.

A votre gloire!

GASTON.

Ah! Vous m'ordonnez là de vaincre ou de mourir...
Mais, pardieu, nous vaincrons! Et je veux revenir
Porter au sommelier mon compliment sincère!

DIANE, riant.

Et si vous rencontrez l'abbesse?

GASTON, avec inquiétude.

Elle est sévère?
Bah! Demain j'aurai vu des chocs plus sérieux!
Et si l'abbesse veut me faire les gros yeux...
Je lui fais les yeux doux, lui conte une folie,
Et pour peu qu'elle soit jeune et surtout jolie
Comme vous... je l'enlève!

DIANE, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! Juste ciel!
Enlever noble dame Agathe de Mériel!...

GASTON, étonné.

Madame de Mériel?

DIANE.

Oui!

GASTON.

Presque une parente!
Nous sommes alliés!...

DIANE.

Par qui donc?

GASTON.

Par ma tante!...
Vraiment, c'est curieux! je suis chez elle ici?

DIANE, soucieuse.

Votre tante?

GASTON, gaîment.

Sans doute! Une Mériel aussi,
De l'autre branche... et qui n'est pas octogénaire,
Car elle a dix-neuf ans cette tante bien chère!

DIANE, troublée.

Bien chère?... Vous l'aimez, je le vois, de tout cœur?

GASTON, étourdiment.

Je ne la connais pas! Quand mon oncle eut l'honneur
De greffer cette fleur sur notre souche antique,
Je me battais en Flandre... Elle, à la Martinique
Partait, quand je revins... Le sort mal disposé
Nous a fait faire ainsi, toujours chassé-croisé...
Je dis qu'elle m'est chère... en ce qu'elle me coûte
Cent mille écus de rente!...

DIANE, avec effort.

En vérité?

GASTON.

Sans doute!
Mon oncle de Bligny, dont j'étais l'héritier,
Lui donna par contrat son héritage entier.
Mais, baste! il ne faut pas se plaindre d'une femme!
Et demain, voyez-vous, ou j'aurai rendu l'âme,
Ou serai colonel!

DIANE, à part.

Que mon cœur est troublé!

GASTON, doucement.

Mais vous ne mangez plus?... J'aurais bien appelé

Un dragon pour servir, mais je me faisais fête
De vous rendre ces soins, moi-même, en tête-à-tête.

DIANE, après un temps.

Donc, vous êtes, monsieur, le marquis de Bligny ?...

GASTON, riant.

En personne ! Un illustre inconnu !

DIANE.

Que nenni !

GASTON, surpris.

Quoi ! Vous me connaissez ?

DIANE, sérieuse.

Beaucoup !... De renommée !...

GASTON, inquiet.

Par qui faite

DIANE.

Une amie intime et très-aimée...
Armande de Beauval...

GASTON, gaiement.

Armande ? Pauvre enfant !
Donnée en mariage à ce vieux Vilmorant,
Un maître sot, doublé d'un intraitable avaré...
Vilain ! L'air d'un vieux bouc !... Et j'ai, mérite rare,
Parfait la ressemblance !...

DIANE, baissant la tête pour rire.

Oh !

GASTON, vivement.

Vous avez raison !
Je m'égare, et vous traite un peu trop en garçon...

DIANE, avec curiosité.

Aux avant-postes ! Bah ! Vous êtes excusable !
Alors ?...

GASTON, avec une confusion feinte.

Eh bien !... Oui !... Mais le plus invraisemblable.

DIANE, riant.

Vous lui fûtes fidèle ?

GASTON, étourdiment.

Oh ! non !... quand je dis : non !...
J'ai tort... et cependant...

DIANE.

Quelle confusion !

GASTON, plus sérieux.

Vous allez me comprendre. Il faut d'abord vous dire,
Que si je ne suis pas, devant votre sourire,
Devenu fou de vous, c'est qu'il est en mon cœur
Un souvenir duquel nul attrait n'est vainqueur...

Diane fait un geste, Gaston poursuit avec un ton tout à fait grave.

C'est celui d'une femme ardemment adorée
Qui, comme un doux rayon, dans ma vie est entrée,
Et qu'ainsi j'aimerai follement jusqu'au jour,
Où je mourrai du mal que me fait mon amour !

Diane fait un geste de surprise.

Je vous étonne, moi dont les gaîtés frivoles
S'épanchaient à l'instant en joyeuses paroles !
Je ne suis pas de ceux, n'est-ce pas, qu'on dirait
Marqués du sceau fatal d'un éternel regret.
Je ris, j'aime le bruit, les chants, et l'on m'admire !...
Si l'on savait combien de pleurs sont sous ce rire,
Si l'on pouvait savoir, sous ces bruyants éclats
Combien mon âme est triste et mon esprit est las...
On verrait que ma joie est la lutte insensée
Entreprise par moi pour dompter ma pensée !

DIANE.

Vous n'êtes pas aimé ?

GASTON, avec un sourire triste.

J'ose à peine avouer
La vérité... J'ai l'air de vouloir me jouer...

DIANE, avec intérêt.

Dites...

GASTON.

Celle que j'aime... elle m'est inconnue!
Pendant une heure, hélas trop courte, je l'ai vue...
Et quand je dis : j'ai vu... je me vante et j'ai tort,
Car elle était masquée!

DIANE, avec un tressaillement. — A part.

Oh! Ciel!

GASTON.

Mais sa voix d'or
Qui m'est allée au cœur comme un chant de sirène,
Sans cesse en moi résonne, adorable et sereine...
Elle me suit, je crois la retrouver partout.
Et tenez! Vous allez me prendre pour un fou,
Mais je vous écoutais me parler tout à l'heure
Et vous aviez sa voix!... Ce n'était qu'un doux leurre,
Et pourtant j'oubliais dans cette volupté
Les amères douleurs de la réalité.

DIANE.

Mais si vous n'avez pu distinguer son visage,
Elle a pu voir le vôtre au moins?...

GASTON.

Pas davantage!
J'étais alors en Flandre avec mon régiment.
J'apprends qu'on donne un bal à travestissement
Chez monsieur de Beauval. De voir Armande avide,
Sans la permission je pars à toute bride...
Je risquais follement ma vie et mon honneur,

J'étais, quittant l'armée, un simple déserteur...
Mais à vingt ans! Je mets un masque pour paraître
A ce bal sans que nul puisse me reconnaître,
Et dans les fleurs, au bruit des danses, je la vois
Pour la première, hélas, et la dernière fois!

DIANE, à part, avec une vive émotion.

Plus de doute! C'est lui! Dieu! S'il allait apprendre...
Exalté comme il l'est!...

Ecoutant et allant à la fenêtre.

Enfin! Je crois entendre
Une voiture...

GASTON, étonné.

Vous me faites souvenir...
Quand nous sommes entrés, nous avons vu venir
Une berline vide... étroitement fermée...
J'ai même pris en main sa lanterne allumée,
Afin de m'éclairer dans ce logis obscur...

DIANE, avec inquiétude.

Ah mon Dieu!... Mais est-elle encore là?

GASTON.

J'en suis sûr.

DIANE.

Mais pourquoi ne m'avoir pas dit?...

GASTON.

En conscience
J'ignorais le motif de votre impatience!
La voiture depuis deux heures vous attend...

DIANE.

Quel contre-temps fâcheux!

Elle remet son chapeau.

GASTON, avec surprise.

Vous partez?

DIANE.

A l'instant !

GASTON.

C'est dangereux ! La route est pleine d'embuscades
D'où l'on peut vous tirer de bonnes mousquetades.
Vous risquez de tomber aux mains des ennemis...
Restez !

DIANE, avec fermeté.

Je dois partir, monsieur, je l'ai promis !

GASTON, s'inclinant.

Soit ! Mais au moins souffrez que je vous reconduise...

DIANE, vivement.

Non certes !

À part.

De mes gens je crains quelque sottise...

GASTON, ému lui tendant la main.

Adieu ! Le souvenir de ces instants trop courts,
Est, croyez-le, gravé dans mon cœur pour toujours.

DIANE, à part, s'arrêtant très-émue.

Ah ! Le quitter ainsi, lorsque la mort, peut-être...

GASTON, la voyant hésiter.

Restez !

DIANE, avec force, à part.

Mon lâche cœur ne sera pas le maître !...

Haut.

Adieu !

Elle sort vivement.

SCÈNE III

GASTON, seul. Il reste un instant silencieux, — puis avec tristesse.

Me voilà seul ! C'est bizarre, vraiment,
Mais je viens d'éprouver comme un déchirement
En la voyant partir si vite ! Ah ! tête folle !
Il semble qu'à plaisir vraiment, je me désole !

Il marche avec agitation.

Mais ! J'ai beau raisonner !... Amant mystérieux
D'une femme qui s'est dérobée à mes yeux,
Je n'en puis rencontrer une et la trouver belle
Sans me dire aussitôt : Ne serait-ce pas elle ?
Allons ! N'y pensons plus ! Arrangeons-nous ici
Pour dormir

Il s'assied.

Si l'Anglais le permet !

Il voit la lettre que Diane a laissé tomber à la première scène, il la ramasse

Qu'est ceci
Une lettre ?... Sans doute, à ma charmante hôtesse...
Qui vient de l'oublier...

Il lit l'adresse.

Madame la duchesse
De Bligny...

Étonné.

Çà ! Je rêve éveillé !

Il relit.

Ma foi non !
Et si fou que je sois je sais lire mon nom !

Avec éclat.

Alors j'ai fait la cour à ma tante en personne !

Avec stupeur.

Ah ! maugrebleu, marquis, cette aventure est bonne !...

Avec gaîté.

Comment! C'est la duchesse... à qui...

Il éclate de rire.

Bon! Par ma foi,
Quelle idée aura-t-elle été prendre de moi?

Tenant machinalement la lettre entre ses doigts.

Si je lisais?... Oh!...

Avec un air dégagé.

Bah! Quel crime est-ce commettre,
Que, de tante à neveu, parcourir cette lettre?
Lisons!...

Avec une grande agitation

Que vois-je? Et quel vertige me saisit?
Ce bal!... Ces fleurs!... Mon rêve est tout entier ici!...

Agitant la lettre avec joie.

Celle que j'aime existe et je suis sur sa trace!...
Dans mon esprit troublé le doute obscur s'efface,
Je ne suis pas le plus infortuné des fous,
Et je vais donc pouvoir tomber à ses genoux!
Ah! que je suis heureux!

Il s'arrête subitement.

Mais, c'est ma tante! Ah! Diable!
J'oubliais ce détail...

Il reste pensif, puis avec rage.

Destin impitoyable!
Vas-tu donc me poursuivre avec acharnement?

Il s'assied découragé, puis relevant la tête.

Au fait mon oncle est mort, et moi je suis vivant!
Faut-il donc m'immoler sur sa tombe fermée?
Ah! Non!

Avec extase.

Elle était là, ma douce bien-aimée,
Sereine, et rayonnant l'éclat de ses vingt ans...
Ah! Lorsque poursuivi par des rêves ardents,
Devant mes yeux passait son image indécise,
Jamais je ne la vis plus chaste et plus exquise!

J'oublie en un moment, par la joie enivré
Les jours où j'attendais, les nuits où j'ai pleuré !

Fusillade dans le lointain.

Allons ! Bon ! Je planais dans un ciel sans nuage...
Revenons sur la terre...

La fusillade redouble.

Eh ! Mais le feu fait rage...
C'est sérieux !... Ah çà ! marquis, soyons prudent ;
Il n'est plus question de mourir à présent !

Il prend son sabre et sort en courant.

SCÈNE IV

DIANE, entrant par la porte de gauche ; elle tombe éperdue sur un siége.

On se bat ! Il me semble en sinistres rafales
Entendre à mon oreille encore siffler les balles...
Que je viens d'avoir peur, mon Dieu !...

Écoutant.

Le feu s'éteint...
Les détonations se perdent au lointain.
L'attaque a, par nos gens, été très-bien soutenue !

Elle se lève.

Et voilà près de lui que je suis revenue,
M'échappant d'un danger soudain et menaçant,
Pour tomber dans un autre, au moins aussi pressant !...
Ah ! Qu'importe !... Je sens que la raison est vaine,
Un charme irrésistible à ses côtés m'enchaîne...
Et je jouis déjà du plaisir de pouvoir,
Inconnue à ses yeux, lui parler et le voir !
Mais malgré tout, il faut, à tout prix, qu'il ignore
Qui je suis !...

On entend marcher.

Le voici !

Portant la main à son cœur.

Folle ! Je tremble encore !

SCÈNE V

DIANE, GASTON, entrant vivement.

GASTON.

Fausse alerte

Il la voit, à part.

Elle !

Haut.

Vous madame !

DIANE, à part.

Il s'est troublé.
Il est devenu pâle, et sa voix a tremblé !

GASTON, la dévorant des yeux. — Doucement.

Eh bien ! Vous le voyez, mon conseil était sage,
Et vous n'avez pas pu découvrir un passage.

DIANE, pour se donner une contenance assurée, parlant vite.

Nous venions de partir, et nous allions grand train,
Je l'avais ordonné, pour gagner du terrain...
Quand un gros d'éclaireurs accourt et nous arrête...
Leur chef nous dit : « Battez promptement en retraite,
Car vous allez ainsi tout droit aux ennemis ! »
A cet ordre aussitôt nous nous montrons soumis,
Et nous nous décidons à prendre la traverse...
Nous faisons deux cents pas... Soudain, comme une averse,
Les balles en sifflant pleuvent de tous côtés...
Nous tournons... Les chevaux par la peur emportés

S'élancent au galop, et plus morte que vive
Ici, d'où je venais de m'éloigner, j'arrive.

Un temps. — Gaston s'avance lentement et silencieusement. Diane interdite.

Que voulez-vous, monsieur?

GASTON.

Ah! M'approcher de vous,
Comme pour prier Dieu, me mettre à vos genoux,
Et jouir longuement, ivresse sans seconde,
Du bonheur de vous voir et d'oublier le monde.

Diane fait un mouvement.

Ne vous éloignez pas, madame, par pitié!...

DIANE, gravement.

Je vous ai témoigné de la franche amitié...
Parce que, malgré moi, je me trouve recluse,
En abuserez-vous? Vous seriez sans excuse!
Et dans le camp anglais j'irais me rejeter
Pour voir si, mieux qu'ici, l'on m'y sait respecter!

GASTON.

Non! Restez! Votre voix me charme et m'ensorcelle!...
Croyez-moi, si l'amour dans mes yeux étincelle,
Mon cœur, où vous régnez souveraine, est rempli
D'un respect dévoué dont je n'ai point l'oubli.
Hélas, si vous saviez quand vous êtes partie,
Quelle douleur profonde en moi j'ai ressentie!
Avec vous, ce séjour me semblait enchanté...
Votre départ a fait soudain l'obscurité.
Et voyant tout glacé comme un foyer sous flamme,
J'ai compris qu'avec vous vous emportiez mon âme...

DIANE, très-émue.

Taisez-vous!

GASTON, se rapprochant.

Attristé de mon rêve perdu
Je reviens... Je vous vois! Mon bonheur m'est rendu!

C'est bien vous ! Et fermant les yeux, je puis entendre
Résonner votre voix, qui sait si bien me rendre
Le riant souvenir du plaisir d'un moment,
Dont mon cœur a gardé l'exquis enivrement.
A cette illusion adorable je cède,
Celle que j'aime est là, j'entends, je la possède...
Et vers la vision alors je tends les bras,
En m'écriant : C'est vous ! C'est bien vous, n'est-ce pas ?
Le voile qui couvrait mon regard se déchire !
Oui, c'est bien vous, enfin !

Il s'agenouille devant elle.

Ah ! Laissez-moi vous dire,
A vos pieds, tout l'amour en mon cœur enfermé...
Laissez-moi me bercer de l'espoir d'être aimé !

DIANE, lui abandonnant ses mains.

Mon Dieu ! Sa douce voix me pénètre et m'enchante,
Et j'entends dans mon cœur ma jeunesse qui chante,
Comme un oiseau des cieux qui fête le printemps,
L'ineffable et charmant éveil de mes vingt ans !
Eh ! Bien ! Oui ! C'était moi !... Je ne veux plus me taire,
Car je souffrais autant que vous de ce mystère...
Et, puisque cet aveu doit vous rendre au bonheur...
Soyez heureux ! Je m'en remets à votre honneur !

Elle se détourne en rougissant.

GASTON, transporté. — Doucement.

Ah ! ne rougissez pas !... Vous n'avez rien à craindre,
Il suffirait d'un mot de vous pour me contraindre
Moi, dont l'unique joie est de vous adorer
A m'éloigner d'ici sans même murmurer.
Saintement je vous aime, et fantaisie étrange,
Moi qui longtemps ai cru que vous étiez un ange,
Il me semble, en voyant votre exquise beauté,
Que vous vous rapprochez de la divinité !

DIANE.

Ah Que n'en ai-je, au moins, la suprême puissance.

Je vous protégerais!... Mon cœur glacé, d'avance
En pensant aux dangers que vous allez courir,
Dans l'épouvante et dans l'effroi se sent mourir!...

GASTON.

Ah! Gardez vos beaux yeux souriants et paisibles...
Mon bon ange étendra ses ailes invisibles
Sur mon front, si pour moi vous implorez les cieux.

DIANE, lui tendant les fleurs fanées.

Reprenez ce bouquet fané, si précieux!
De mon sincère amour pour vous qu'il soit le gage...

GASTON.

Je le mets sur mon cœur et demain je m'engage
A vous le rapporter intact et glorieux!

On entend le canon au loin.

DIANE, avec effroi.

Mon Dieu!

GASTON, ouvrant la fenêtre, le jour paraît.

C'est le canon qui tonne furieux...
C'est l'appel du combat!

DIANE.

C'est le signal des larmes!
Dieu de bonté daignez favoriser nos armes...
Et de mon bien-aimé détournez le trépas!

GASTON.

Quand on a tant d'amour au cœur, on ne meurt pas!

Il s'élance au dehors, en lui faisant avec la main un signe d'adieu.

FIN DE AUX AVANT-POSTES

RUSES
ET TRUCS

CONFÉRENCE NON POLITIQUE

PAR

M. CHAUVIN

PERSONNAGE

PINCEMAILLE, conférencier..... M. DAUBRAY.

RUSES ET TRUCS

La scène représente un cabinet de travail. — Porte au fond. — A droite, une cheminée avec des bûches placées dans un coin. — A gauche, un bureau ouvert sur lequel se trouve un presse-papier en verre, représentant un chien couché. — Au milieu du théâtre, une table recouverte d'un tapis vert. — Derrière la table, une chaise. — Au lever du rideau, la scène est vide.

PINCEMAILLE entre par le fond, salue et va s'asseoir derrière la table. — Il s'installe, se mouche, tousse, se mouche encore, et, se levant, salue.

Mesdames et Messieurs, je commencerai par remercier le directeur qui a bien voulu mettre son théâtre à ma disposition pour ma première causerie, en public... Je suis heureux, pour mes débuts, d'avoir à parler devant une assemblée aussi nombreuse que choisie.

Il s'assied.

Il tousse, se mouche et, se levant, salue de nouveau.

Ruses et Trucs... tel est le titre plein d'astuce de ma conférence... que je m'empresse, d'ailleurs, de qualifier de *non politique*... pour intriguer davantage les masses avides d'émotions! (Il s'assied.) Je devais vous entretenir de ces *ruses*

d'amour dont parle, ainsi, un poëte justement regretté :

> Les ruses en amour de même qu'à la guerre,
> Ont été de tout temps permises sur la terre...

et de ces petits *trucs* coquins, employés par les femmes pour tromper leurs maris, leurs amants et... les espérances de leur famille!... Je devais aussi vous parler de la femme vertueuse... — *rara avis*... — mais, pour cela, il m'eût fallu remonter trop loin dans l'histoire;... car, s'il y a peu de femmes *irréprochables* comme Jeanne d'Arc et mademoiselle X. du théâtre des Bouffes... il y a beaucoup de Dalila, d'Hérodiade et de Théodora!... J'allais donc m'égayer avec vous, aux dépens des Sganarelles et des Georges Dandins modernes... lorsque je me suis, fort à propos, rappelé *mon* La Fontaine :

> Tel rit d'une ruse d'amour
> Qui doit devenir à son tour
> Le risible sujet d'une semblable histoire.

Et cela m'a fait réfléchir!... si jamais je me mariais!... Songez donc!... si j'allais, un jour, être baptisé :... UN DE PLUS!!!... D'ailleurs, je conseille aux maris trompés, s'il y en a dans l'assistance, — ce que je n'oserais supposer un instant — de méditer les paroles de ce sage frivole qui a dit :

> Quand on le sait, c'est peu de chose ;
> Quand on l'ignore, ce n'est rien.

Aussi, j'ai changé mon programme... c'est une *ruse* de ma part... un *truc* pour arriver à vous parler de moi et de mes œuvres... Vous ne vous en plaindrez pas,.. j'en suis sûr... Il n'y a que mon confrère Alexandre Dumas qui aurait le droit de s'en fâcher;.. mais, je m'en bats l'œil... (Se reprenant.) Oh! pardon!... je voulais dire... je m'en fiche!... Je com-

m'incerai donc par me présenter à vous. (Il se lève et salue.) Pincemaille — auteur dramatique... *joué* bien souvent déjà... dans le cabinet des directeurs et jamais sur la scène — auteur d'une comédie-drame en quatre actes qui empêche M. Alexandre Dumas de dormir... la jalousie!

Déclamant.

Quand on n'a pas de maître on peut dormir tranquille.

a dit le poëte, (Il s'assied.) et M. Dumas, qui tient à son sommeil, craignant que je ne l'éclipse, a toujours mis des bâtons dans les roues du char qui doit me conduire à la gloire... et a fermé avec le coton de l'envie les oreilles des directeurs qui se disposaient à m'entendre... Cette conférence n'est donc qu'un prétexte,... une *ruse*,... un *truc* pour me procurer un public capable de juger combien ma pièce est supérieure à tout ce que l'auteur de l'*Ami des femmes* a produit jusqu'à ce jour... Enfin... vous l'ai-je dit?... oui?... non!... eh bien, je vais vous le dire... le sujet traité par moi est justement le sujet favori de cet écrivain : l'ADULTÈRE!...

Il se lève et déclame.

Et par où votre amour se peut-il couronner,
Si, pour moi, votre amour n'est qu'un lâche adultère...

Il s'assied.

Ah! si tous les hommes jetaient à la face de la femme qui dégringole la pente fatale ces vers du grand Racine, combien ces deux alexandrins arrêteraient-ils de malheureuses au milieu de la côte! Mais voilà!... on est jeune et on n'a pas toujours lu Racine!... on est jeune... c'est une excuse... — s'il y a ici quelqu'un qui n'a jamais été jeune... qu'il se lève!... — mais ne pas avoir lu Racine... cela n'est pas une excuse... non, ce n'est pas une excuse! Donc, j'ai fait une comédie sur l'adultère... comédie dont voici le titre :

QUI DE TROIS PAIE TROIS RESTE ZÉRO!

C'est peut-être un peu long... mais cela dit si bien ce qu'est la pièce! Dans les *mélo* qu'il a faits sur ce sujet, M. Dumas fait mourir au dénouement, ou le mari... ou la femme coupable... ou l'amant... ou deux de ces personnages; mais jamais tous les trois... Aussi le public a-t-il le droit de se demander en sortant du spectacle : « Qu'est-ce que va devenir celui qui reste?... » La pièce n'est donc pas finie... il y a encore quelque chose à faire... quelque chose a dire pour épuiser le sujet commencé... Dans

QUI DE TROIS PAIE TROIS RESTE ZÉRO!

ma pièce, rien de pareil!... Tout le monde meurt à la fin... et le public n'a rien à réclamer!... Tenez... pour vous en donner une idée, je vais vous raconter les quatre actes de ma pièce... ou, plutôt, je vais vous les jouer... rassurez-vous!... je ne vais mettre sous vos yeux que la substance même de mon œuvre. Seulement pour bien me faire comprendre, je voudrais vous la représenter autant que possible... Vous verrez, c'est de l'histoire contemporaine... c'est saisissant... En deux mots, voici la chose :

Il se lève et salue.

QUI DE TROIS PAIE TROIS RESTE ZÉRO?

comédie.

Il s'assied.

PREMIER ACTE.

Un jeune homme épouse une jeune fille charmante. Le mari... (Il se lève et cherche sur la scène)... Voyons!... qu'est-ce qui pourrait bien représenter le mari?... (Avisant une bûche.) Ah! une bûche... (Il prend une bûche.) Voilà mon affaire! (Revenant poser la bûche sur la table.) Voici le mari... (Continuant)... le mari est aux petits soins auprès de sa femme qu'il aime tendrement... La jeune épouse, conseillée par sa mère... — oh!

les belles-mères! — profite de cette disposition naturelle de son époux pour le dominer... (Allant chercher sur la scène.) pour... le... do... mi... ner... Qu'est-ce qui pourrait bien représenter la jeune épouse? (Se frappant le front.) Ah!... (S'adressant au public.) Quelqu'un de ces messieurs voudrait-il me confier un chapeau?... (On lui passe un chapeau.) Voyez, messieurs, ce chapeau n'est nullement préparé... (Se reprenant.) Ah! pardon!... Soyez tranquilles! je ne suis pas prestidigitateur... et si je veux escamoter quelque chose à mon profit... ce sont vos suffrages. (Il retourne à la table.) La jeune épouse, dis-je... (Montrant le chapeau)... voici la jeune épouse — la jeune épouse abuse de l'affection que lui témoigne son conjoint pour le dominer... elle le domine... (Il couvre la bûche avec le chapeau.) et la lune de miel continue de briller dans le ciel bleu du parfait amour.

DEUXIÈME ACTE.

Ça ne peut pas durer longtemps comme ça... vous comprenez. Le mari fatigué d'être l'esclave de sa femme secoue le joug. (Il secoue la bûche qui est sous le chapeau.) Les *conjoints* se *disjoignent* et font chambre à part.

Il prend le chapeau qu'il pose à un bout de la table et place la bûche à l'autre extrémité.

TROISIÈME ACTE.

L'époux, ne sachant que faire de ses soirées, va, dans les restaurants à la mode, éplucher l'écrevisse bordelaise en compagnie de *crevettes*. Madame en prend dépit et songe à se venger, en infligeant à son mari la peine du talion. C'est alors qu'elle jette les yeux sur le jeune Gontran... un gommeux parfumé à l'opoponax,... qui tourne autour d'elle et fait le *gilet en cœur*. (Allant chercher sur la scène.) Le jeune Gontran... le... jeu... ne... Gontran... (Prenant le presse-papier qui est sur le bureau.) ce presse-papier, en verre, représentant un chien, emblème de la fidélite... c'est bien cela! Voici le jeune Gontran. (Il va à la table. — Continuant.) Le jeune Gontran se fau-

file entre le mari qui ne voit pas le danger et la femme qui le cherche.

Il pose le presse-papier au milieu de la table.

QUATRIÈME ACTE.

L'épouse est devenue coupable!..... Elle reçoit Gontran dans... son intimité... (Il approche le presse-papier du chapeau.) Une lettre anonyme... (Il prend une lettre dans sa poche et va la poser sur la bûche.) apprend tout au mari qui s'élance furieux dans la chambre de sa femme. (Il prend la bûche et fait dans l'air des gestes menaçants, il la pose au milieu de la table.) Celle-ci, voulant cacher sa faute, en cache le *fauteur*. (Il couvre le presse-papier avec le chapeau.) L'époux outragé pénètre en enfonçant la porte... (Il saisit la bûche et s'approche du chapeau.) — suivez-moi bien — ...et frappe du même coup la femme coupable et son complice. (Il frappe violemment sur le chapeau avec la bûche qui s'ouvre en deux. — Le chapeau est aplati et le presse-papier brisé. — Désignant ces objets.) La femme coupable... aplatie!... l'amant... brisé!... et l'époux... ouvert en deux!... Tous morts!... (Satisfait de lui.) Eh bien! je crois que l'auteur de la *Dame aux Camélias* est enfoncé!!!... Qu'en dites-vous?... hein?... Tous morts!... Rien à réclamer!... (Allant à l'avant-scène et rendant le chapeau à la personne qui le lui a confié.) Monsieur, voici l'épouse coupable... avec un coup de fer, il n'y paraîtra plus... (Il remonte derrière la table.) J'ai fini... Maintenant, si vous avez des amis et connaissances parmi les directeurs de théâtre, je vous en prie, parlez-leur de

QUI DE TROIS PAIE TROIS RESTE ZÉRO!

(Saluant et enchaînant.) Votre serviteur Pincemaille qui vous remercie de l'attention bienveillante qui..... que..... que..... qui..... (Il s'embrouille.) J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il sort précipitamment.

FIN DE RUSES ET TRUCS

LE

DERNIER KLEPHTE

POCHADE GRECQUE

PAR

M. FRANÇOIS MONS

PERSONNAGES

STANISLAS BELAMANDOPOULOS, brigand grec.
YOLAND SPENGLER, touriste.
AMANDA SPENGLER, sa femme.

La scène se passe à Marathon (Grèce), de nos jours.

LE DERNIER KLEPHTE

La plus belle chambre du repaire des brigands klephtes. — Luxe à volonté. — Accessoires indispensables : Un lit et un secrétaire quelconques. — Une panoplie et quelques siéges. — Au mur pend un tube acoustique.

SCÈNE PREMIÈRE

STANISLAS, AMANDA, SPENGLER.

STANISLAS, entraînant Amanda.

Allons, entrez; entrez, vous dis-je.

AMANDA.

Mais, monsieur, vous me faites mal!

STANISLAS.

Tant mieux! Un grand bien sort souvent d'un grand mal; supportez le mal pour l'instant; le bien viendra plus tard.

SPENGLER, avec admiration.

Quels hommes que ces Klephtes!

STANISLAS, se retournant.

Tiens! Comment êtes-vous là, vous? Ceci est le côté des dames; allons, allons, suivez-moi.

Il remonte.

SPENGLER, très-calme.

Envoyé en mission en Grèce par l'Académie libre des sciences inutiles de la Caroline du Sud, pour rechercher, d'après des documents que nous n'avons pas lieu de croire apocryphes...

STANISLAS.

L'arrivée de votre rançon fera mieux votre affaire que toutes les missions de la terre.

SPENGLER.

Pourriez-vous me dire, monsieur, si cette fameuse pantoufle que l'on attribue à la Belle Hélène...?

STANISLAS, le repoussant au dehors.

Allons, voyons! Allons, voyons!

SPENGLER, résistant.

Quels hommes que ces Klephtes! — Venu en Grèce, en ma double qualité d'helléniste et de philhellène...

STANISLAS, l'entraînant.

Côté des hommes, mon bon monsieur; côté des hommes!..

SPENGLER, se débattant.

Ma femme, ma femme! Si vous trouvez des documents précieux...

STANISLAS, l'enlevant dans ses bras.

C'est bon, c'est bon! on vous écrira...

Stanislas et Spengler disparaissent; la porte de la caverne se referme.

AMANDA, seule.

Que dites-vous de cette aventure?

STANISLAS, reparaissant.

Vous, madame, attendez.

Il disparaît de nouveau.

SCÈNE II

AMANDA, seule.

Et comment n'attendrais-je pas? Je suis sous clef. (Sortant un carnet et lisant.) « Le 24 avril 1877, mariée à l'église Notre-» Dame de Lorette et, le 25, à la chapelle Taitbout, avec » sir Yoland Spengler, directeur du journal américain l'*E-» vening Morning* de Paris, membre de soixante-dix-neuf » sociétés savantes, et auteur du fameux mémoire sur la » queue du chien d'Alcibiade; le 26 au soir, embarquée à » Marseille, après vingt heures de chemin de fer; première » nuit nuptiale, à bord; mal de mer de mon mari; le 27, » avoir admiré l'immensité; nuit du 27 au 28, continuation » du mal de mer de mon mari; le 28, avoir encore admiré » l'immensité, guérison de mon mari; le 29, avoir à mon » tour beaucoup souffert; mon mari me dit en riant que » c'est aussi un mal de mer; avoir ri comme lui, mais sans » en avoir envie; le 29, avoir écrit à maman une lettre con-» sultative; le 30, débarquée à Athènes; le 31, partie après » déjeuner, avec mon mari, pour visiter les champs de » Marathon... » Ecrivons. (Elle écrit.) « Arrêtée par des ban-dits et violemment séparée de sir Yoland... » (Stanislas reparaît au fond.) Ah! quelqu'un!

Elle remet son carnet dans sa poche.

SCÈNE III

AMANDA, STANISLAS.

STANISLAS.

Me voici, madame.

AMANDA, fuyant.

Ne m'approchez pas!

STANISLAS.

Oh! pas de cris!

AMANDA.

Je veux crier, moi! Au secours, à l'assassin!

STANISLAS

Vaine rhétorique!

AMANDA.

Comment?

STANISLAS.

Je dis que vos cris ne sont que de vieilles métaphores.

AMANDA.

Vous n'êtes donc point un assassin?

STANISLAS, avec pudeur.

Oh! fi, l'horreur!

AMANDA.

Un voleur, en tous cas?

STANISLAS.

Eh quoi! madame, vous vous arrêtez à ces bruits de salon?

AMANDA.

Qu'êtes-vous alors?

STANISLAS.

Brigand, belle captive; brigand pour vous servir.

AMANDA, reculant.

Ah! vous voyez bien!

STANISLAS.

Oh! mais n'allez pas me confondre avec ces bandits vulgaires et mal débarbouillés que l'on rencontre d'habitude sur nos routes départementales. Je suis leur chef, moi; je possède un château historique sur le versant opposé de la montagne, j'ai une avant-scène au théâtre de Corinthe et j'occupe les cinq cent trente-deux cavernes que nous ont léguées nos aïeux. (Se découvrant.) Que Dieu ait leurs âmes! — Je ne vous cacherai pas, car je suis franc, que ma tête est mise à prix; mais comme je commande à tous les Klephtes de la Grèce, tel que vous me voyez, madame, je dors les poings fermés... Vous verrez comment je dors.

AMANDA, se récriant.

Comment, je verrai?...

STANISLAS.

Oui, madame, mais pas d'impatience. — Je disais donc que vous n'aurez rien à craindre au milieu de mes vieux Klephtes.

AMANDA.

Vos Klephtes, qu'est-ce que c'est que ça?

STANISLAS.

Vous ne le savez pas?

AMANDA.

Puisque je vous le demande.

STANISLAS.

Je vais vous l'apprendre; écoutez la chanson du Klephte.

LA VOIX DE SPENGLER, du dehors.

Il n'y a plus de Klephtes!

STANISLAS, à Amanda.

Vous vous trompez, madame.

LA VOIX DE SPENGLER.

Le Klephte est tombé sous les balles!

STANISLAS.

Oh! madame, vous allez voir que non.

AMANDA.

Je ne vous ai rien dit.

STANISLAS.

J'avais cru entendre...

Air: *de madame Angot.*

I

Jadis les Klephtes, ici même,
De pillage faisaient métier;
Ils avaient résolu l' problème
D' vivre aux dépens du monde entier...
Les Klephtes d'aujourd'hui n'ont guère
Changé d' manières ni de mœurs;
Mais, n'ayant plus d' quoi fair' la guerre,
Ils s' rabatt'nt sur les voyageurs!...
Ce sont toujours les fils d'Hélène!
Est-ce bien la peine, (*Bis.*)
Est-ce la peine en vérité
D' leur préférer l'antiquité?...

II

Sous d' vains prétextes de commerce,
Nos aïeux écumaient la mer
Depuis l'Egypt', l'Inde et la Perse
Jusqu'à Marseille, *troun dé l'air!...*
Leurs fils ont gardé leur recette,
Mais ils s'en servent mieux encor;
C'est au jeu qu'ils font la conquête
De la moderne toison d'or!...
Le roi d'atout est philhellène...
Est-ce bien la peine, (*Bis.*)
Est-ce la peine en vérité
D' nous préférer l'antiquité?...

III

Les Klephtes d'autrefois, madame,
Etaient artistes de bon goût,
Puisque, dans leurs temples, la femme
Et l'amour passaient avant tout!...
De leur glorieuse légende
Nous sommes dignes, vous l' voyez;
Comme Hercule, je ne demande
Qu'à filer... la carte à vos pieds!...
V'là la Grèce contemporaine!...
Est-ce bien la peine, (*Bis.*
Est-ce la peine en vérité
D' lui préférer l'antiquité?...

AMANDA.

C'est fort intéressant.

STANISLAS.

Et absolument exact, foi de Stanislas Bélamondopoulos!

AMANDA, stupéfaite.

Quoi! Bélamando!...

STANISLAS.

... Poulos, oui, madame, — pour vous servir avec dévoûment, je le répète.

AMANDA.

Le grand chef de brigands qui a été pendu?

STANISLAS.

Oui, madame; c'est-à-dire non, car je n'ai pas été pendu. Vous avez dû lire ça dans les journaux?

AMANDA.

En effet...

STANISLAS.

Toujours imparfaitement renseignés. Ils ont mis monsieur au lieu de madame; c'est ma femme qui a été pendue. J'ai, d'ailleurs, envoyé partout une rectification.

AMANDA.

Votre femme à été pendue?

STANISLAS.

Oh! mon Dieu, bien par sa faute; elle avait conservé de son éducation bourgeoise une habitude qu'elle a payée de sa pauvre tête. Elle tenait à faire son marché elle-même. J'avais beau lui dire : « N'y va pas, » elle persistait à y aller tous les samedis. Noble cœur! Belle âme!... Un jour, à propos d'un melon de Thessalie qu'elle avait négligé de payer, la fruitière se fâcha; il y eut des mots échangés... Mais je vous raconterai les détails une autre fois, quand nous serons tout à fait intimes.

AMANDA.

Vous comptez donc me retenir longtemps ici?

STANISLAS, galamment.

Mais toujours, madame, toujours! Car vous ne commettrez pas, vous, l'imprudence d'aller au marché, n'est-ce pas? Vous me paraissez appartenir à un monde qui ne va pas au marché, excepté au marché aux fleurs peut-être, — et encore comme marchandise. (A part.) Attrape-moi ce madrigal! (Un silence.) Eh bien, pas de remercîments? (A part.) C'est un four. (Haut.) Bref, je suis veuf, vous êtes jolie, j'ai besoin d'une femme, et je vous garde!

AMANDA.

Ah! c'est uniquement parce que vous êtes veuf?...

STANISLAS.

Oh! et par amour aussi, va!... Mais parlons sérieusement; je vais vous laisser un instant; quand je reviendrai, j'espère que vos scrupules seront évanouis; n'allez pas faire comme eux, car je suis pressé et je n'aurais guère le temps de vous soigner. Au revoir donc, je vous laisse ensemble.

AMANDA.

Ensemble? Avec qui?

STANISLAS.

Eh bien, avec vos scrupules, parbleu! Tâchez de leur faire entendre raison; je compte sur vous.

Il sort.

SCÈNE IV

AMANDA, seule.

Voilà ce qui peut s'appeler de l'imprévu. Je demandais du terrible, de l'inouï; j'en ai, vous le voyez. Mon mari est venu en Grèce, avec la mission de rechercher quelle était la

longueur du pied de la Belle Hélène. — Vous savez qu'on a découvert, je ne sais où, une pantoufle antique extrêmement petite et que l'on se querelle maintenant pour savoir si elle a appartenu au pied de la Belle Hélène où à celui de Cléopâtre. On a expédié un savant dans la Basse-Egypte et un autre savant en Grèce. L'autre savant, c'est mon mari, et je vous assure qu'il prend sa mission très au sérieux... Hélas! encore un ouvrage qu'il laissera inachevé... Je vous ai déjà dit que je ne suis mariée que depuis six jours... et me voici déjà veuve!... Est-ce là un événement malheureux ou heureux?... S'il y avait des femmes ici, elles pourraient m'édifier; quant à moi, je n'ai pas d'opinion bien arrêtée. A quoi tient pourtant la destinée humaine? Si j'avais épousé un autre homme qu'un savant, nous serions allés en Suisse, au lieu de venir en Grèce, et nous n'aurions pas rencontré de brigands... Il y a peut-être un Dieu pour les femmes! (On entend le sifflet du tube acoustique.) Bon! qu'est-ce que c'est que ça?

LA VOIX DE SPENGLER.

Etre généreux et humain, m'entendez-vous?

AMANDA.

La voix de mon mari! (Elle va au tube et répond.) Oui, je vous entends, parlez.

LA VOIX DE SPENGLER.

Qui que vous soyez, ayez pitié d'un pauvre prisonnier!

AMANDA, au tube.

Que désirez-vous? Madame Spengler, peut-être?

LA VOIX DE SPENGLER.

Non. — Je voudrais ce qu'il faut pour écrire; j'ai à rédiger un mémoire.

AMANDA, au tube.

Je n'y puis rien; je suis votre femme, prisonnière comme vous.

LA VOIX DE SPENGLER.

Ah!... Et êtes-vous bien où vous êtes?

AMANDA, au tube.

Non; et vous?

LA VOIX DE SPENGLER.

Oui, très-bien.

AMANDA, au tube.

Tant mieux!

LA VOIX DE SPENGLER.

Mon geôlier m'a laissé seul, et je voudrais jeter sur le papier quelques réflexions de statistique.

AMANDA, redescendant.

J'ai épousé mon mari dans des circonstances particulières; je ne le connaissais pas. Un jour que j'étais arrêtée devant un des nombreux Tibère du musée du Louvre, un monsieur m'aborda : « Mademoiselle, me dit-il, vous aimez donc beaucoup les antiques? — Mon Dieu, monsieur... — Oui, oui, vous les aimez, je vois ça; voulez-vous m'épouser? Je suis riche. » — Mes parents ont consenti.

LA VOIX DE SPENGER.

Ma femme! Avez-vous découvert quelque documents curieux?

AMANDA, criant.

Oui, un brigand très-extraordinaire.

LA VOIX DE SPENGLER.

Bon! étudiez-le avec soin.

AMANDA.

Cette aventure ne nous serait pas arrivée, si mon mari ne s'était occupé que de sa mission; mais il a tenu à visiter les plaines de Marathon, et voilà où cela nous a conduits. Voyons, où suis-je et que va-t-il m'arriver? Drôle d'ins-

tallation; je peux bien, sans forfaire aux lois de l'honneur, voir un peu ce qu'il y a chez un voleur. (Elle ouvre le secrétaire.) Peut-être des documents précieux pour mon mari. Ah! voici des papiers... Un diplôme de bachelier ès-sciences de la faculté d'Aix. Bah!... Un passeport, un contrat de mariage... Il est bien en règle, ce brigand. (Elle remet tous ces papiers dans le secrétaire, ouvre un autre tiroir et en retire une lettre.) Et ceci? Ah! une lettre timbrée de Téhéran, c'est peut-être curieux : Lisons... Bon! voilà mon homme qui rentre. (Elle referme le secrétaire et cache la lettre dans sa poche.) Ouf! il était temps.

SCÈNE V

AMANDA, STANISLAS.

STANISLAS, à part.

Cette fois, j'ai terminé toutes mes petites affaires. (Haut.) Mille pardons, madame, de vous avoir fait attendre. Vous avez dû vous ennuyer ferme, en mon absence?

AMANDA.

Nullement, monsieur

STANISLAS.

Vous m'étonnez. — Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

AMANDA, s'asseyant.

Je veux bien.

STANISLAS.

Vous êtes Française sans doute?

AMANDA.

Où voyez-vous ça?

STANISLAS, modestement.

Je suis si physionomiste!...

AMANDA.

En effet, monsieur; mon mari est Américain, mais je suis, moi, de Paris-Batignolles, où vit encore mon vieux père, artiste distingué du théâtre Taitbout.

STANISLAS.

Quelle chance! Moi qui ai toujours eu le plus vif désir de devenir le gendre d'un artiste!... Et votre mari, disiez-vous, était Américain?

AMANDA, se levant.

Comment! *était?* Vous l'avez donc assassiné?

STANISLAS.

Oh! madame, pour qui me prenez-vous?

AMANDA.

A la bonne heure!

STANISLAS.

Ce n'est que dans deux heures, si sa rançon n'est pas arrivée...

AMANDA.

Eh bien?...

STANISLAS.

... Eh bien, parbleu! que vous serez veuve.

AMANDA.

Mais, monsieur, c'est infâme!

STANISLAS.

Tiens! c'est ainsi que vous me remerciez?... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir de nouveau. — Et qu'est-ce qu'il fait, votre mari?

AMANDA, s'asseyant.

Il écrit dans les journaux.

STANISLAS, riant.

Il n'est pas riche, alors?

AMANDA.

Mais si, il a de quoi.

STANISLAS.

C'est étonnant!... — Vous regardez mon appartement, madame?... Je vous prierai en ce cas d'excuser le disparate de mon mobilier; vous n'ignorez pas qu'il faut du temps pour faire une bonne maison, surtout lorsque, comme moi, l'on méprise souverainement l'ameublement moderne. Il n'y a plus de goût, de nos jours. Ajoutez que je n'ai pas, comme vous autres Parisiens, la ressource d'aller à l'hôtel Drouot et que je suis forcé d'attendre les occasions. Telle qu'elle est cependant, cette installation vous conviendra. — De ce côté, vous avez la cuisine et la salle à manger; de l'autre, les cabinets... de toilette et de travail, le tout creusé dans le roc, frais en été et chaud en hiver. Vous vous plairez ici, madame, je me connais.

AMANDA.

Monsieur, ce langage, auquel je ne suis point habituée, votre façon d'agir, vos manières, — qui ne sont même pas celles des brigands de roman, tout cela me déroute, je vous l'avoue. — Si je ne m'abuse, et par le peu que je sais des hommes, vous attendez de moi...?

STANISLAS.

Mon Dieu, madame, j'ai peu de goût pour les marivaudages. Tel que vous me voyez, je suis un homme de l'école du bon sens, tout d'une pièce et parlant net.

AMANDA.

Alors?...

STANISLAS.

Alors vous habiterez cette caverne jusqu'à ma fortune faite; c'est une affaire de deux ans, tout au plus. — Après quoi, nous nous retirerons en bons rentiers dans mon château historique qui est à trois pas d'ici, je céderai le commandement à mon premier lieutenant et je régulariserai votre position. J'ai l'air artiste, mais je suis bourgeois au fond.

AMANDA.

En un mot, vous me retenez prisonnière?

STANISLAS.

Bien qu'un peu crûe, madame, cette expression est celle de la vérité.

AMANDA.

Et je devrai vous servir?

STANISLAS.

Oh! que non! oh! que non!... On vous servira, au contraire, et très-bien, je vous l'assure... Seulement, je suis veuf et il me faut une femme.

AMANDA.

C'est indispensable?

STANISLAS, se levant.

Oh! oui!... De plus, je dois être endormi avant minuit, comme tous les jours. — Je vous confierai plus tard les motifs de cette manière bizarre... Quelle qu'elle soit, d'ailleurs, vous n'avez pas par conséquent beaucoup de temps à consacrer aux préliminaires de notre traité de paix; mais vous pouvez vous rendre sans fausse honte: je déclare d'ors et déjà votre honneur à couvert... J'en témoignerai, s'il le faut.

AMANDA, se levant.

Eh quoi! monsieur le brigand, sans même me faire la cour, sans chercher à me plaire, vous oseriez espérer qu'une

femme?... Ah! monsieur, il faut nous connaître bien peu pour nous juger avec une telle désinvolture.

STANISLAS.

C'est ce qui vous trompe, madame; je connais toutes les pudeurs féminines et je les apprécie. Voyons, sérieusement, voulez-vous que je vous fasse ma cour? Y tenez-vous vraiment beaucoup?

AMANDA.

Mais sans doute.

STANISLAS.

Alors, madame, asseyons-nous une troisième fois; je commence. (Ils s'asseoient.) Je vais donc vous faire la cour!

AMANDA.

Voyons un peu.

STANISLAS.

D'abord, moi, madame, je vous adorerai.

AMANDA.

Bon, cela!

STANISLAS.

Et je n'exigerai en retour que votre amour et votre fidélité.

AMANDA.

Vos prétentions ne sont point excessives.

STANISLAS.

N'est-ce pas?... Mais, par exemple, si vous me trompiez, je vous punirais comme j'ai puni la première madame Belamandopoulos.

AMANDA.

Ah! racontez-moi donc ça?

STANISLAS.

Bien volontiers. Je l'aimais beaucoup, car elle était belle et très-bien apparentée; tous ses parents avaient été pendus; elle se nommait Péricline Zampa et m'avait apporté une dot présentable.

AMANDA.

Zampa!... Une descendante de l'illustre?...

STANISLAS.

Sa cousine au vingtième degré seulement; mais enfin elle était de bonne famille.

AMANDA.

Je ne pourrai malheureusement pas vous en offrir autant, monsieur.

STANISLAS.

Oh! ne vous tourmentez pas à cet égard; ma position est maintenant à peu près faite et je puis me payer le luxe d'un mariage d'inclination et même, à la rigueur, d'une mésalliance. — Donc, Péricline me trompa, et avec qui, je vous le demande? Avec l'un de mes sergents-fourriers. C'eût été avec un homme du dehors, je ne lui en aurais peut-être pas voulu; mais avec un Klephte subalterne, était-ce tolérable? N'y avait-il pas là une question de discipline et de hiérarchie? D'ailleurs, brigand pour brigand, le chef est toujours préférable. Est-ce votre avis?

AMANDA.

Pour me prononcer, monsieur, il me faudrait au moins connaître ce sergent-fourrier.

STANISLAS.

Je ne peux malheureusement pas vous le présenter, car il s'est enfui en Belgique avec ma caisse; mais, très-sincèrement, il était moins bien que moi; un petit maigriot, un véritable aztèque... J'avais dû le mettre aux écritures.

AMANDA.

Et votre femme?

STANISLAS.

Péricline? — Ah! madame, je suis de la nouvelle école française : je n'admets pas l'infidélité, chez la femme, du moins, — et j'ai tué la mienne.

AMANDA.

Vous me disiez tout à l'heure que c'était au marché d'Athènes...

STANISLAS.

Justement. Après avoir vainement poursuivi l'amant, je dis à Péricline : « Vas-tu demain au marché? » — « Oui, » me répondit-elle. — « Eh bien, achète-moi un melon de Thessalie; c'est une envie, j'en veux un à mon dîner de demain; mais surtout tâche de ne pas le payer, car il n'y a pas de petites économies. — Sois tranquille, » fit Péricline. Là-dessus, j'écrivis au commissaire de police que la femme Belamandopoulos, née Zampa, complice de tous les crimes de son mari, (nous étions mariés sous le régime de la communauté) — se trouverait le lendemain, samedi, au marché du Parthénon et qu'on la reconnaîtrait à un melon volé. En effet, on la pinça et, deux jours après, on la pendit! — Et maintenant, madame, que je vous ai fait ma cour, dépêchons, je vous prie.

Il se lève.

AMANDA, se levant aussi.

Je vais bien vous étonner, monsieur, mais je ne suis pas du tout convaincue; vous avez une manière de faire la cour...

STANISLAS.

C'est la bonne.

AMANDA.

Je ne trouve pas.

STANISLAS.

Je suis un Desgenais; est-ce que, par hasard, je ne vous plairais pas physiquement?

AMANDA.

Eh bien, non! Je ne ressens pas le coup de foudre, foi d'Amanda Spengler.

STANISLAS, bondissant.

Eh quoi! madame, vous vous appelez Amanda?

AMANDA.

Oui, monsieur.

STANISLAS.

Alors, vous devez comprendre que je veuille à tout prix réussir. (Il fredonne l'*Amant d'Amanda*.) Vous le comprenez, n'est-ce pas?

AMANDA.

Pas encore, et si vous n'avez pas de meilleures raisons à faire valoir...

STANISLAS.

Parlons franc, madame; vous me trouvez trop abrupt, trop montagnard. Vous préféreriez peut-être un civilisé, un gommeux?

AMANDA.

Je ne dis pas non.

STANISLAS.

C'est bien; je vous ai laissé votre montre, quelle heure est-il?

AMANDA.

Dix heures et demie.

STANISLAS.

Il faut qu'avant minuit je sois endormi; mais j'ai de l'u-

sage et du tact, et nous avons le temps; je vous donne encore un quart d'heure pour réfléchir. J'espère qu'en un quart d'heure vous aurez apprécié les avantages et l'honnêteté de mes propositions et que votre décision sera prise... (A part.) Respectons l'amour-propre des femmes. (Haut.) Adieu, Amanda. (On entend le sifflet du tube acoustique.) Tiens, qu'est-ce que c'est que ça?

LA VOIX DE SPENGLER.

Ma femme!...

STANISLAS.

Votre mari?... Ah! c'est curieux; une conspiration pour s'évader, sans doute!... — (Allant au tube.) Que veux-tu?

AMANDA.

Prenez garde! Je ne le tutoie pas.

STANISLAS.

Tant mieux, ça le flattera.

LA VOIX DE SPENGLER.

Avez-vous découvert des documents?

STANISLAS, répondant.

Non, mon ami.

LA VOIX DE SPENGLER.

Vous ennuyez-vous là-bas?

STANISLAS, répondant.

Oui, beaucoup. (A part.) Nous allons voir ce qu'il veut.

LA VOIX DE SPENGLER.

Voulez-vous que je vous récite le premier chant de l'Iliade? Ça vous fera passer le temps.

STANISLAS, répondant.

Merci, vous êtes trop bon; je vais dormir.

LA VOIX DE SPENGLER.

C'est dommage.

STANISLAS.

Allons, ce n'est pas dangereux; mais je vais pourtant le faire surveiller. — Au revoir, Amanda! Dans un quart d'heure, vous savez...

Il sort en chantonnant de nouveau le refrain de *l'Amant d'Amanda.*

SCÈNE VI

AMANDA, seule.

Ah! mais il me semble qu'il va un peu vite en besogne, ce beau Klephte!... quant à moi, mon rôle est tout tracé : je dois me défendre jusqu'au bout. Comment faire? Me barricader ici?... Ce serait bon si c'était possible; mais cette caverne doit être toute pleine de chausse-trappes, de judas, de portes secrètes... Le mieux est encore de laisser espérer... pour plus tard. Il n'y a pas d'exemple qu'une femme qui dit non... Or, je dirai certainement non, du moins jusqu'à ce qu'il y ait une réponse catégorique au sujet de la rançon de mon mari... Il est malheureusement clair que si elle n'arrive pas, et s'il me faut passer ma vie entière en tête-à-tête avec ce beau Klephte qui a si envie de dormir... Mais on enverra la rançon, je l'espère; je l'espère surtout pour mon mari, car il n'aura pas, lui, la ressource suprême qui m'est offerte... Voyons, il ne s'agit pas de penser au lendemain : conjurons d'abord les périls de cette nuit; je vais m'installer là, sur cette chaise, et il sera bien malin si... (Retirant un papier de sa poche.) Qu'est-ce que c'est que ça? Ah! la lettre persane... (Elle s'assoit.) « Téhéran, l'an 1251 de l'hégire et le 4 février. Mon cher enfant... » — Ah! c'est en vers et ça se chante.

RONDEAU

Air : *de la Foire Saint-Laurent.*

Je reçois ta lettre et suis très-heureux
De ta confiance en moi persistante;
J'ai, sans lanterner, consulté les cieux
Et je te réponds séance tenante.
— Tu dis que depuis quatre cent quatre ans,
Sans distinction d'âge ni de sexe,
A minuit précis meur'nt tous tes parents...
Ce qui sur toi mêm' te rend très-perplexe!
— Par bonheur pour toi, dans le firmament
J'ai su déchiffrer certaine ordonnance
Qui, si tu la suis scrupuleusement,
Pourra prolonger ta chère existence :
C'est que tous les jours, mon beau Stanislas,
Tu dormes avant que minuit ne sonne...
Le remède est dur, très-dur, mais hélas!
Peut-on regimber quand le ciel ordonne?...
De ton vieil ami, suis donc le conseil,
Rentre bien avant l'heure accoutumée
Et n' laisse jamais troubler ton sommeil
Par la douce voix d'une femme aimée!...
Le danger est là; penses-y, mon bon,
Si tu veux sauver ton corps et ton âme;
Contrairement donc au fameux dicton,
Prends cette devise : « Eviter la femme! »
Celà dit, fais-moi parvenir au moins
Quinze bourses d'or, sinon davantage,
Pour mon ordonnance et pour mes bons soins,
Et crois-moi toujours ton cher petit mage.

Et c'est signé : « MIRZA-KHAN dit GUSTAVE, astrologue assermenté près le tribunal de commerce. » Et en marge, de la main de mon bandit sans doute : « Quinze bourses! N'en

faut pas; avec quinze francs, tu seras rien fier! » — Quel style, grand Dieu! pour un fils de Thémistocle! Et quel genre!... (Elle se lève.) Ah! mais tout ça est bon à savoir; maintenant, je suis armée et le monstre n'a qu'à bien se tenir. Comment faire pour qu'il soit encore éveillé à minuit?... Mon Dieu, il y aurait peut-être un moyen... Mais non, non! pas celui-là! Ah! une idée; je vais avancer ma montre : il est dix heures cinquante, mettons-la à minuit moins cinq; s'il est superstitieux, nous verrons bien. — Bon, c'est fait, et maintenant attendons-le.

Elle s'asseoit et feint de dormir.

SCÈNE VII

AMANDA, STANISLAS.

STANISLAS, habit noir, gilet en cœur, gardenia à la boutonnière. Il a dans sa main un cri-cri.

AMANDA, se levant.

Qui va là? Qui êtes-vous?

STANISLAS, rayonnant.

C'est moi, Stanislas Belamandopoulos.

Il fait jouer le cri-cri

AMANDA.

Bah! c'est vous?

STANISLAS.

Vous me trouviez trop abrupt, trop grossier; j'ai voulu vous prouver que l'élégance et le bon goût n'ont pas encore disparu de l'Attique, leur pays natal. (A part.) Ce n'est pas mal rédigé, je crois. (Amanda rit aux éclats.) Qu'avez-vous donc?

AMANDA, riant toujours.

Oh! ce brigand!

STANISLAS.

Mais je ne suis pas brigand toute l'année, madame; j'habite Paris et Londres pendant huit mois, je ne viens faire ici que la saison.

AMANDA.

Oh! non, c'est trop amusant!...

STANISLAS.

Vous n'aviez encore vu que le Spartiate, j'ai tenu a vous nontrer l'Athénien.

AMANDA.

Alcibiade, alors?

STANISLAS.

Alcibiade, vous l'avez dit. Mais, je vous en prie, dépêchons et surtout soyons précis; une plus longue résistance serait oiseuse, vous pouvez vous rendre. (Il dépose son chapeau et sa montre sur la table.) Vous m'avez déjà vu sous deux de mes aspects... Ne marivaudons plus.

AMANDA, à part.

Comment arrêter sa montre?... Ah! elle est là... (Stanislas ntre dans le cabinet de droite; Amanda prend la montre.) C'est un remontoir, rien de plus facile; il marque onze heures, je le mets à minuit.

Stanislas rentre en pantoufles.

STANISLAS.

Me voilà en pantoufles.

AMANDA.

Eh quoi! vous allez vraiment...?

STANISLAS.

Parbleu! puisqu'il faut qu'à minuit je sois complétement endormi.

AMANDA.

Et vous ne craignez pas que pendant votre sommeil je ne délivre la Grèce de votre redoutable personne? Si je faisais comme cette Judith qui trancha la tête d'Holopherne!...

STANISLAS, ôtant son habit.

Oh! je suis tranquille, extrêmement tranquille; quand je m'endormirai, vous m'aurez pardonné... Eh bien! que faites-vous?

AMANDA, s'asseyant sur la chaise et s'enveloppant dans son châle.

Vous le voyez, monsieur; bonne nuit.

STANISLAS.

Comment? Mais pas du tout!... ce n'est pas ainsi... Cependant, voyons, je veux être bon et causer encore une fois bien amicalement. (Il s'assoit auprès d'Amanda.) Faut-il que j'aie recours à la force?

AMANDA.

Oh! monsieur, sous ce costume d'homme du monde!

STANISLAS, se levant.

Je vais le remettre.

Il remet son habit.

AMANDA.

Vous oseriez vous conduire comme un homme de mauvaise compagnie?... Habit noir oblige, monsieur.

STANISLAS.

A quoi?

AMANDA.

Mais à plaire, à attendre...

STANISLAS.

Je ne vous plais donc pas?

AMANDA.

Pas du tout!

STANISLAS.

Pourquoi ça? Il me semble pourtant, marquise, que la nature s'est montrée à mon égard d'une largesse, d'une prodigalité...

AMANDA, se levant et avec éclat.

Tiens, veux-tu que je t'avoue tout, ô Klephte? (A part.) Ma foi, aux grands maux...

STANISLAS, transporté.

Par Edmond About! elle m'a tutoyé!...

AMANDA.

Eh bien! par ce même Edmond! je te préférais sous ton beau vêtement de Klephte! Ah! que je te revoie encore avec ton fez rouge et son gland d'azur, ta veste de toréador, ta jupe de brasseur de bière, ton poignard turc, ton fusil kabyle et tes guêtres de chasseur suisse! Oh! les guêtres surtout!... Les guêtres!!

STANISLAS, paterne.

Mais, Amanda, puisqu'il est l'heure de les ôter...

AMANDA.

Ah! je t'en conjure à deux genoux, mon beau tourbillon, mon infatigable guerrier!

STANISLAS, ému.

Tu le veux? Mon Dieu, je ne demande pas mieux que de te contenter... Je ne tiens pas plus que toi à cette livrée de la décadence égalitaire... Déshabillez l'homme des salons, le libre enfant de la montagne reparaît! Mais c'est un peu long et en aurai-je le temps? Quelle heure est-il?

AMANDA.

Minuit cinq.

STANISLAS, bondissant.

Malédiction! ça n'est pas vrai!

AMANDA.

Si, regarde... mais qu'importe l'heure, Stanislas?

STANISLAS, regardant la montre d'Amanda.

En effet, minuit cinq; mais votre montre ne va pas, c'est une affreuse patraque! Je vous en donnerai une autre... (Prenant sa montre.) Minuit quatre à la mienne!... Oh! je suis ruiné, deshonoré, mort!... Mais j'ai donc perdu la raison et jusqu'à la notion du temps?... Ah! détestable sirène, tu vas payer chèrement cette mauvaise farce!

AMANDA.

Eh! là! là! quelle fureur!...

STANISLAS, s'arrêtant.

Mais je suis frappé d'une idée subite...

AMANDA.

Dis, oh! dis?... C'est si bon une mort... non, une idée subite!...

STANISLAS, rêveur.

Puisque je vais mourir, ai-je le droit de commettre un crime?

AMANDA.

Non.

STANISLAS.

C'est mon avis, je n'en ai pas le droit. Laissez-moi me recueillir un instant.

Il se recueille.

AMANDA.

Ne pourrait-on pas savoir?...

STANISLAS.

Taisez-vous, pas un mot de plus; laissez-moi faire comme si vous n'étiez pas là... Voyons, mon fils, ne perdons pas de temps. A l'heure de la mort, il est sage de se repentir et

de réparer les maux qu'on a causés; c'est difficile, car je n'ai pas sous la main tous ces récalcitrants dont la rançon est arrivée trop tard; mais à l'impossible je ne suis pas plus tenu que les autres... Occupons-nous donc des affaires courantes. (A Amanda.) Madame, je vous rends votre liberté. Quant à votre mari, s'il est encore vivant, je vais vous le rendre aussi. (Il va au tube acoustique et donne des ordres.) Lâchez le savant captif!... (A Amanda.) Vous m'entendez bien, madame: je vous rends votre liberté et votre mari! C'est une ironie; au collége de Marseille, on aurait appelé ça un contre-sens et on m'aurait privé de sortie... Vous serez plus indulgente que l'Université, vous, madame, car vous devez être bonne. Oh! dites-moi que vous êtes bonne et que vous me pardonnez?... Je ne vous ai rien fait de trop pénible, bien que mes intentions aient été un peu... C'est entendu, n'est-ce pas? Je vais vous signer un bon sauf-conduit pour vous deux. (Il écrit.) Vous remettrez aussi à mon lieutenant cet ordre de licenciement de tous les Klephtes; puis, vous ferez parvenir ma soumission au gouvernement. Il n'y aura plus désormais de brigands sur le sol hellénique; ils se feraient tous pincer, je les connais: les fortes têtes s'en vont, j'étais la dernière! (Il donne ces trois papiers à Amanda.) Voici, madame. Et maintenant, partez; je vais faire mon testament et recommander mon âme à saint Stanislas. Il va être bien étonné, saint Stanislas... Allons, adieu, madame, gardez un bon souvenir de moi et priez quelquefois pour votre bon Belaman...

Spengler entre.

SCÈNE VIII

STANISLAS, SPENGLER, AMANDA.

SPENGLER, entrant.

Comment! votre bon bel amant?...

STANISLAS.

Belamandopoulos, monsieur... Ah! je ne pense plus aux femmes, allez!

AMANDA, allant à son mari.

Yoland!

SPENGLER.

Ma femme! Seule avec ce bandit?

STANISLAS.

Je vais vous dire: j'ai enlevé votre femme pour la préserver du contact de mes hommes, qui sont des bêtes fauves; je vous la rends pure.

SPENGLER.

Bien vrai?

STANISLAS.

Je vais mourir, monsieur, je ne saurais mentir.

AMANDA.

C'est la vérité, Yoland; monsieur est un gentilhomme.

STANISLAS.

Oh! madame, que de bontés!

AMANDA.

Oui, monsieur, vous êtes un loyal chevalier.

STANISLAS, confus.

Oh! madame, pour un simple sauf-conduit que je vous donne avec joie, je ne mérite vraiment pas...

SPENGLER, avec admiration.

Quels hommes que ces Klephtes! (A Amanda.) Si tu savais comme ils m'ont bien traité!... Quelques coups de crosses de fusils, c'est vrai; mais, à part ça, quels égards, quelle hospitalité, quelle langue! La langue de Salamine et des

Thermopyles!... « *Ouk élabon, podas ôkus Achilleus...* » Belle citation, hein?

STANISLAS.

Oui, et surtout en situation.

SPENGLER.

Ainsi, monsieur, je suis libre avant l'arrivée de ma rançon?

STANISLAS.

Oui. On va même vous rendre votre argent.

SPENGLER.

On rend l'argent?...

STANISLAS.

Toujours, — quand on a cessé de plaire.

SPENGLER.

Quels hommes que ces Klephtes!

STANISLAS.

Seulement, fuyez vite. Je n'ai plus le temps de bavarder. Celui qui va mourir vous salue... A propos, monsieur, vous êtes journaliste?

SPENGLER.

Directeur de l'*Evening Morning*.

STANISLAS.

Bigre! vous paraissez matin et soir? — (A Amanda.) Mes compliments, madame. — J'ai toujours beaucoup aimé les journalistes, monsieur; ils nous sont si utiles, nous prévenant toujours à l'avance des dangers que nous courons et rendant compte de nos dernières moments. — J'espère, monsieur, que vous voudrez bien attester que je me suis éteint avec grâce et dans les meilleurs sentiments d'honnêteté?

SPENGLER.

Comptez sur moi; mais quelle idée baroque vous avez de mourir subitement?

STANISLAS.

C'est une idée héréditaire, mais trop longue à raconter. Adieu.

Fausse sortie.

AMANDA, redescendant.

Eh bien, non, monsieur, je ne puis pas partir ainsi!

STANISLAS.

Je le regrette autant que vous, madame, mais monsieur votre mari est là... et jamais devant lui je n'oserais...

SPENGLER.

Quels hommes que ces Klephtes!

AMANDA.

Monsieur Belamandopoulos, êtes-vous un homme d'honneur et me promettez-vous, quoi qu'il advienne, de ne pas revenir sur votre bon mouvement?

STANISLAS.

Foi de bandit, je vous le jure!

AMANDA.

Eh bien, Stanislas, du courage! Relevez votre belle et noble tête, vous ne mourrez point!

STANISLAS.

O ciel, que dites-vous?

AMANDA.

Je connaissais la prophétie qui vous concerne et j'ai avancé les aiguilles de nos deux montres; il n'est pas minuit.

SPENGLER, à part.

Pas minuit!... Que veut-elle dire?

AMANDA.

Il est onze heures cinquante.

SPENGLER, regardant sa montre.

En effet onze heures cinquante; regardez vous-même.

STANISLAS.

C'est vrai... Ah! ils vous ont rendu votre montre? Tant mieux! Bravo!... mais puisque je ne vais pas mourir, rendez-moi le sauf-conduit, je me rétracte.

AMANDA.

Oh! Stanislas! Et votre parole?

SPENGLER.

Oh! Belamandopoulos! Et la foi jurée?

AMANDA.

D'ailleurs, si vous voulez un bon conseil, couchez-vous vite; vous n'avez que dix minutes pour vous endormir.

STANISLAS.

Diable! Je n'y pensais plus; je vous remercie. Partez donc. (A Spengler.) Mais, à une condition...

SPENGLER.

Dites.

STANISLAS.

C'est que vous me conserverez votre estime?

SPENGLER.

Je le crois bien. — Quels hommes que ces Klephtes! — Allons, couchez-vous.

STANISLAS, soupirant.

Adieu, madame!

SPENGLER, impatienté.

Ah! trop de paroles, à la fin!... Aidez-moi, Amanda, puisqu'il faut employer la force. (Spengler et Amanda entraînen

Stanislas sur le lit.) Pardonnez-nous cet acte de violence, mais il s'agit de votre vie !...

AMANDA, à Spengler.

Là, à droite, sa robe de chambre.

Spengler sort par la droite.

STANISLAS, se soulevant.

Madame, rendez-moi mon décret de licenciement ?

AMANDA.

Jamais !

SPENGLER, rentrant.

Voilà la robe de chambre; l'ancienne chlamyde ! C'est bien toujours la même coupe... quel pays !

AMANDA, à Spengler.

Son bonnet de nuit, vite, vite !

Spengler sort de nouveau.

STANISLAS.

Rendez-moi, au moins, ma soumission au gouvernement ?...

AMANDA.

Rien du tout !

SPENGLER, rentrant, une pantoufle à la main.

Victoire ! Triomphe ! Euréka !... Enfoncés les partisans de Cléopâtre !...

STANISLAS.

Qu'avez-vous donc ? Ce n'est pas là mon bonnet de nuit.

SPENGLER, radieux.

Parbleu ! je le sais bien : c'est la deuxième pantoufle de la Belle Hélène, je la reconnais ! Quelle chance inespérée ! Nous avons la paire !...

STANISLAS.

Mais pas du tout; c'est la pantoufle de ma femme, de Péricline.

SPENGLER, bébété.

Non!

STANISLAS.

Elle a perdu l'autre, il y a un an, dans un souterrain d'Athènes où nous nous étions réfugiés.

SPENGLER, à part.

C'est bien là qu'on l'a retrouvée.

AMANDA.

Allons, monsieur Spengler, partons.

SPENGLER, à part.

Ça m'est égal, je soutiendrai mon dire... D'ailleurs, ce brigand peut bien se tromper. (Haut.) Oui, partons. (A Stanislas.) Venez-vous quelquefois à Paris, Stanislas?...

STANISLAS.

Les jours de premières, seulement.

SPENGLER.

Votre couvert sera toujours mis chez nous. Adieu. (A part.) J'emporte la pantoufle.

STANISLAS, se soulevant.

Un mot, madame...

AMANDA, s'approchant.

Parlez.

STANISLAS, à voix basse.

Je vous écrirai tous les dimanches, poste restante; passez sans faute.

Il retombe sur son oreiller. — Spengler et Amanda le regardent s'endormir. — Minuit sonne.

SPENGLER.

Minuit !...

On entend ronfler Stanislas.

AMANDA.

Il est sauvé ! Partons, monsieur.

SPENGLER.

Quels hommes que ces Klephtes !

AMANDA, pénétrée.

Ah ! oui, quels hommes !

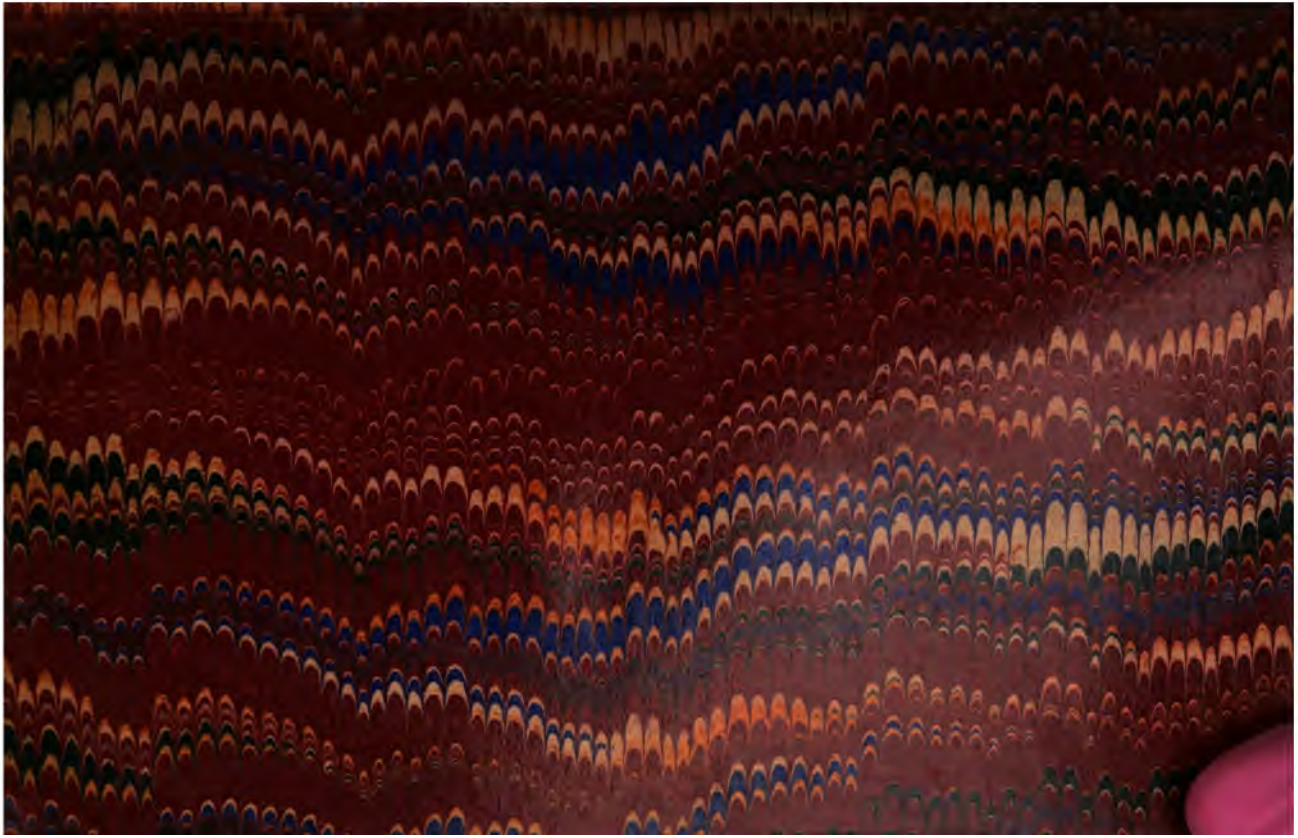
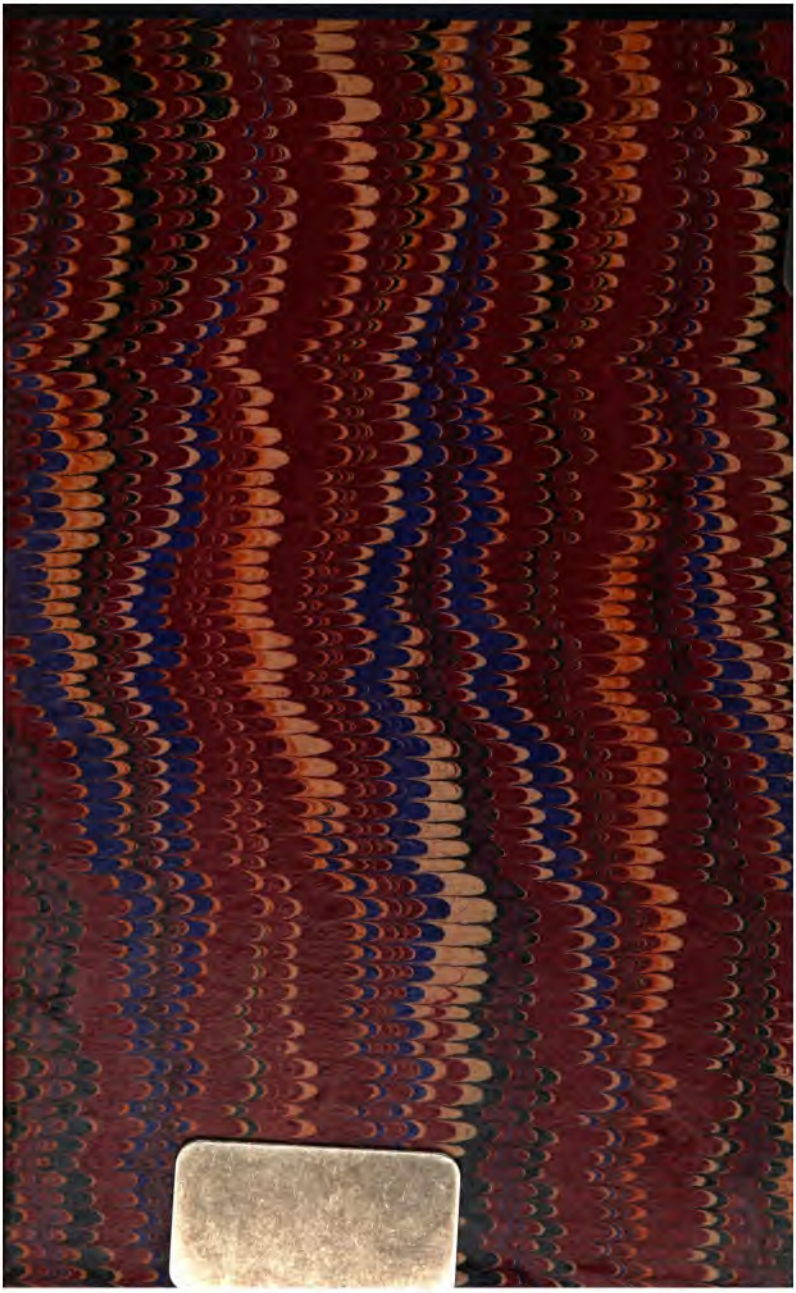
Ils sortent.

FIN

TABLE

		Pages
PROFESSEUR DE DÉCLAMATION	MM. GUSTAVE GOETSCHY	1
UN PROVERBE MANQUÉ	GUSTAVE NADAUD	15
LA FAMILLE DUBOIS	CHARLES CROS	27
LE CONTE DU GARDE	GUSTAVE NADAUD	35
VOYAGE DANS MES POCHES	CHARLES MONSELET	43
LA PORTE EST CLOSE	LÉON SUPERSAC	53
LÉLIA	OCTAVE GASTINEAU	69
CHEZ LA CLIENTE	PAUL FERRIER	99
LE PREMIER BILLET	JACQUES DE BIEZ	111
L'ORAISON FUNÈBRE DE MADAME BOURGEOIS	GUSTAVE NADAUD	125
UN LIVRE LESTE	CHARLES MONSELET	133
EXAMEN DE CONSCIENCE D'UNE JEUNE FILLE	GUSTAVE NADAUD	153

L'AFFAIRE DE LA RUE BEAUBOURG. CHARLES CROS 165
UNE LARME D'AUVERGNAT ..... PAUL FERRIER 159
AUX AVANT-POSTES ..... GEORGES OHNET 173
RUSES ET TRUCS ..... CHAUVIN 199
LE DERNIER KLEPHTE ..... FRANÇOIS MONS. 207

FIN DE LA TABLE

F. AURRAU. — Imprimerie de Lagny,